

**JULIE PAQUET**

**ANALYSE DU CONTEXTE SÉMANTIQUE ET SYMBOLIQUE DE LA BLESSURE  
DANS LES PREMIERS POÈMES FRANÇAIS DE *TRISTAN ET YSEUT***

**Mémoire  
présenté  
à la Faculté des études supérieures  
de l'Université Laval  
pour l'obtention  
du grade de maître ès arts (M.A.)**

**Département de littérature  
FACULTÉ DES LETTRES  
UNIVERSITÉ LAVAL**

**JUILLET 1999**

**© Julie Paquet, 1999**



National Library  
of Canada

Acquisitions and  
Bibliographic Services

395 Wellington Street  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada

Bibliothèque nationale  
du Canada

Acquisitions et  
services bibliographiques

395, rue Wellington  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada

*Your file* *Votre référence*

*Our file* *Notre référence*

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-47539-5

Canada

## RÉSUMÉ

Les premières versions européennes de la légende de *Tristan et Yseut*, écrites en ancien français, offrent une histoire dont maints épisodes relèvent le motif de la blessure. Ce mémoire tente d'éclairer, à travers l'analyse du contexte sémantique et symbolique de la blessure de Tristan, le récit mythique des amants de Cornouailles.

Marques de la douloureuse passion qui anime Tristan, les blessures provoquent les multiples rebondissements qui caractérisent la légende et demeurent intimement liées aux rencontres des amants.

Investis, certes, d'une fonction réunificatrice, elles symbolisent, par ailleurs, la désunion de l'homme et de la femme. Ainsi, Tristan sollicite constamment la présence d'Yseut pour le guérir de ses blessures et poursuivre sa quête de l'impossible androgyne dont l'unique chance d'accomplissement ne peut que se réaliser dans la mort.

## AVANT-PROPOS

Je tiens à remercier chaleureusement mon directeur, monsieur Jean-Marcel Paquette, pour ses conseils judicieux qui m'ont permis de mener à bien ma recherche. Malgré la grande distance qui, parfois, nous séparait, il a toujours manifesté un grand intérêt et une disponibilité lors des moments de questionnements qui surviennent inévitablement. Merci également à M. Lionel Boisvert qui a bien voulu faire la prélecture de mon mémoire et dont les précieuses recommandations en matière de linguistique et de méthodologie ont contribué à la clarté de mon texte. Un grand merci à M. Vincent Nadeau qui a pris le temps de lire mon mémoire et dont les commentaires m'ont permis d'espérer que j'avais atteint mes buts en écrivant ce texte.

Je remercie également mes parents qui m'ont transmis ce goût pour la culture et la littérature. Merci à mes sœurs et mes frères, à mes amis pour leur appui moral constant tout au long de mes études. Je voudrais remercier tout particulièrement mon compagnon, Serge Ubertelli, qui m'a toujours encouragée à persévérer afin d'atteindre mon objectif. Je tiens à souligner le rôle qu'a joué Félix, mon fils. Seule sa présence dans ma vie me donne de l'espoir et le goût d'accomplir mes désirs et d'atteindre mes idéaux.

J'aimerais, enfin, dédier ce mémoire à mon frère Jacques qui est disparu tragiquement de ma vie et de celle de ma famille. Jacques avait entrepris sa maîtrise en politique, avant de nous quitter un matin d'hiver, le 26 janvier 1996, alors qu'il venait d'avoir 28 ans. Comme le dit si bien Philippe Lebaud au sujet de la mort de Pierre Dalle Nogare, je pense que « la conscience qu'il avait de vivre dans l'apparence le situait dans un vertige qui allait bien au-delà du désespoir ». Au revoir Jacques. Tu me manques.

## TABLE DES MATIÈRES

	<u>Page</u>
AVANT-PROPOS.....	3
TABLE DES MATIÈRES .....	4
INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	8
 CHAPITRE 1 : PRÉSENTATION DES TEXTES ET DES BLESSURES DE TRISTAN	
 <b>1.1 <i>Tristan et Yseut</i> : les premiers poèmes français.....</b>	<b>14</b>
1.1.1 Textes choisis : présentation générale.....	15
1.1.1.1 <i>Le Lai du Chèvrefeuille</i> .....	17
1.1.1.2 <i>Tristan et Yseut</i> ( version de Thomas ).....	18
1.1.1.3 <i>Tristan et Yseut</i> ( version de Béroul ).....	21
1.1.1.4 <i>La Folie de Tristan</i> ( version de Berne ).....	23
1.1.1.5 <i>La Folie de Tristan</i> ( version d'Oxford ).....	25
1.1.1.6 <i>La Continuation de Perceval</i> .....	26
 <b>1.2 <i>Tristan et Yseut</i> : œuvres étrangères.....</b>	<b>28</b>
1.2.1 <i>Tristrant</i> .....	28
1.2.2 <i>Tristan et Isolde</i> .....	30
1.2.3 <i>La Saga de Tristram et d' Ísönd</i> .....	31
 <b>1.3 <i>Tristan et Yseut</i> : les blessures.....</b>	<b>32</b>
1.3.1 Morholt.....	33
1.3.2 Dragon.....	34

1.3.3 Philtre.....	36
1.3.4 La Piège de la farine ( le flagrant délit ).....	38
1.3.5 La Lèpre.....	39
1.3.6 Nuit de noces.....	40
1.3.7 Borgne.....	40
1.3.8 La folie.....	41
1.3.9 Estout l'Orgueilleux.....	41
<b>1.4 Conclusion.....</b>	<b>42</b>
<b>CHAPITRE II : ANALYSE DU CONTEXTE SÉMANTIQUE DES BLESSURES DE TRISTAN</b>	
<b>2.1 Méthodologie.....</b>	<b>44</b>
<b>2.2 Analyse du contexte sémantique de la blessure.....</b>	<b>46</b>
2.2.1 Morholt.....	46
2.2.1.1 Le roman de Thomas.....	46
2.2.1.2 Le roman de Béroul.....	47
2.2.1.3 <i>La Folie de Tristan</i> ( version de Berne ).....	49
2.2.1.4 <i>La Folie de Tristan</i> ( version d'Oxford ).....	51
2.2.1.5 <i>La Continuation de Perceval</i> par Gerbert de Montreuil..	52
2.2.2 Dragon.....	52
2.2.2.1 Le roman de Béroul.....	53
2.2.2.2 <i>La Folie de Tristan</i> ( version de Berne ).....	54
2.2.2.3 <i>La Folie de Tristan</i> ( version d'Oxford ).....	55
2.2.2.4 <i>La Continuation de Perceval</i> par Gerbert de Montreuil..	55
2.2.3 Philtre.....	56
2.2.3.1 Le roman de Thomas.....	57
2.2.3.2 Le roman de Béroul.....	59
2.2.3.4 <i>La Folie de Tristan</i> ( version de Berne ).....	62

2.2.3.5 <i>La Folie de Tristan</i> ( version d'Oxford ).....	63
2.2.3.6 <i>La Continuation de Perceval</i> par Gerbert de Montreuil..	64
2.2.4 Le Piège de la farine ( le flagrant délit ).....	65
2.2.5 La lèpre.....	67
2.2.5.1 Le roman de Thomas.....	67
2.2.5.2 Le roman de Bérroul.....	69
2.2.6 Nuit de noces.....	71
2.2.7 Borgne.....	72
2.2.8 La folie.....	73
2.2.8.1 <i>La Folie de Tristan</i> ( version de Berne ).....	73
2.2.8.2 <i>La Folie de Tristan</i> ( version d'Oxford ).....	74
2.2.9 Estout l'Orgueilleux.....	75
2.2.10 Bilan.....	82
<b>2.3 Conclusion.....</b>	<b>86</b>
<b>CHAPITRE III : VERS UNE INTERPRÉTATION SYMBOLIQUE DE LA BLESSURE</b>	
<b>3.1 Approche méthodologique.....</b>	<b>89</b>
<b>3.2 <i>Tristan et Yseut</i> : mythe de l'amour-passion ?.....</b>	<b>91</b>
<b>3.3 Le mythe de l'androgynie.....</b>	<b>91</b>
<b>3.4 Analyse des mythèmes.....</b>	<b>93</b>
3.4.1 Morholt.....	95
3.4.2 Yseut-guérisseuse.....	97
3.4.3 Philtre.....	100
3.4.3.1 La Mer.....	103

<b>3.4.3.2 Le Navire</b> .....	<b>104</b>
<b>3.4.3.3 La Coupe</b> .....	<b>105</b>
<b>3.4.4 La Mort des amants</b> .....	<b>107</b>
<b>3.4.5 Classement des mythes</b> .....	<b>109</b>
<b>3.5 Conclusion</b> .....	<b>112</b>
<b>CONCLUSION GÉNÉRALE</b> .....	<b>114</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....	<b>117</b>

## **INTRODUCTION GÉNÉRALE**

Fascinant, ce vieux mythe de *Tristan et Yseut* a suscité de la part des chercheurs de nombreuses études. Analysé selon différentes perspectives, il a donné naissance à une grande variété de thèses.

Certains ont tenté de percer le mystère qui entoure l'origine de ce mythe. Par exemple, Gertrude Schopperle, en 1913, dans *Tristan and Isolt, a Study of the Sources of the Romance*, compare le texte de *Tristan et Yseut* avec celui de *La Fuite de Diarmaid et Grainne* et voit une origine celtique de la légende. Pierre Gallais, dans son livre *Genèse du roman occidental. Essais sur «Tristan et Yseut» et son modèle persan* (1974) rapproche le couple de *Wis et Râmîn* et soutient ainsi l'hypothèse d'une source orientale de ce récit. D'autres ont proposé diverses interprétations du mythe, tel Denis de Rougemont qui, en plus d'y déceler l'origine de la conception occidentale de l'amour, démontre, dans son livre *L'amour et l'occident* (1939), qu'en filigrane de cette histoire d'amour, se trame une guerre de pensées religieuses. Françoise Barteau, dans son livre *Les romans de Tristan et Iseut. Introduction à une lecture plurielle* (1972) invite à une lecture dialectique selon le contexte politico-socio-économique, ainsi qu'à une lecture soit freudienne ou bachelardienne. Si certaines études portent sur un mythème en particulier comme celle de Michel Cazenave (1969) *Le philtre et l'Amour*, d'autres auteurs, par exemple Emmanuèle Baumgartner (1990) *La harpe et l'Épée*, s'aventurent à l'analyse d'objets qui traversent le récit.

Par ailleurs, Marc Savoie, dans son mémoire *Le champ sémantique de la blessure dans «Tristan» et le cycle du Graal* (1990), analyse le motif de la blessure. Comme le mentionne le titre, il tente de montrer l'importance des liens qui existent entre ces deux récits. Il établit des rapports entre les blessures de Tristan et celle du Roi Pêcheur : la blessure vient du péché, sa localisation renseigne sur la nature du péché et la blessure incite à la confession des péchés.

Or, personne, à notre connaissance, n'a analysé le contexte sémantique et symbolique de la blessure de Tristan à travers les premières versions européennes

de la légende. Pourtant, les manuscrits qui donnent à lire l'histoire de *Tristan et Yseut*, malgré leurs différences majeures, racontent une histoire dans laquelle la présence constante de la blessure oblige à une réflexion plus approfondie. Aussi notre travail prend-il sa source dans une interrogation : quelle est la fonction narrative et la signification symbolique de ce motif obsédant de la blessure ?

Ce mémoire se propose donc d'offrir une réponse à cette question et d'apporter ainsi un nouvel éclairage à la légende. Pour ce faire, notre étude procédera à une analyse du contexte sémantique et symbolique de la blessure dans les premières versions européennes de *Tristan et Yseut*. Plus précisément, nous concentrerons notre analyse sur les textes en ancien français dans lesquels le motif de la blessure apparaît : la version de Thomas, la version de Béroul, *La Folie de Tristan* (version d'Oxford et version de Berne) et un épisode de *La continuation de Perceval* par Gerbert de Montreuil. Évidemment, le recours aux versions allemandes d'Eilhart d'Oberg et de Gottfried de Strasbourg, ainsi qu'à la Saga norroise de frère Robert permettra de compléter et de préciser certains points qui nous échappent, vu l'état fragmentaire de nos poèmes français. Le corpus choisi pour la présente analyse ainsi que les textes d'appoint proviennent de l'édition publiée par Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade) en 1995, sous la direction de Christiane Marchello-Nizia<sup>1</sup>.

Le chapitre premier de ce mémoire se divise en deux parties. D'une part, il portera sur la présentation matérielle des textes à l'étude, c'est-à-dire ceux écrits en ancien français, et des œuvres étrangères auxquelles nous aurons recours afin d'établir l'ordre d'apparition des blessures dans l'histoire et d'ajouter des détails absents dans les poèmes français. Ces renseignements seront suivis, pour chacun des poèmes, d'un résumé de l'histoire ainsi que d'un bref aperçu de leurs traits communs ou distinctifs. D'autre part, nous offrirons l'inventaire précis de ce que

---

<sup>1</sup> *Tristan et Yseut. Les premières versions européennes*, éd. publiée sous la direction de Christiane Marchello-Nizia, Paris, Gallimard ( Bibliothèque de la Pléiade ), 1995.

nous considérons comme des blessures. Ce relevé s'accompagnera, pour chacune des blessures, d'une mise en contexte, et ce afin de bien comprendre le pourquoi et le comment de leur présence dans le récit.

La seconde partie du mémoire portera sur l'analyse du contexte sémantique de la blessure de Tristan, ce qui permettra de répondre à divers questionnements que suscite la présence de ce motif, tels que : De quelles natures sont chacune des blessures de Tristan ? Quelles fonctions occupent les blessures dans le récit ? Est-ce que Tristan, lorsqu'il rencontre Yseut, est toujours blessé ? Voilà les interrogations auxquelles nous tenterons, par le biais d'un relevé exhaustif des extraits qui concernent les différentes blessures, d'apporter des réponses. L'instrumentation théorique, afin de répondre à ces questions, s'inspirera des travaux de François Rastier sur la sémantique interprétative. Nous détaillerons la méthodologie employée, en début de chapitre.

D'une analyse horizontale, syntagmatique, nous pourrons dès lors nous diriger, dans le dernier chapitre, vers une interprétation plus symbolique qui se situe dans un axe à la fois opposé et complémentaire. Si le deuxième chapitre permet de déceler une fonction narrative de la blessure, peut-on également découvrir un sens symbolique de ce motif au sein de nos textes ? Certes, des questions inévitables assaillent notre esprit, lors de la lecture de ce conte : Pourquoi Yseut est-elle la seule et unique personne qui puisse guérir Tristan ? Y a-t-il un rapport entre les blessures de Tristan et l'amour qu'il éprouve pour Yseut ? Quel sens peut-on donner au mythe de *Tristan et Yseut* ? Jean Libis, dans son livre, *Le mythe de l'androgynie* (1980) suggère une interprétation originale de l'amour qui anime Tristan. De fait, il met en parallèle la nature de la passion de Tristan pour Yseut et la quête de l'androgynie. Toutefois, il ne fait qu'émettre l'hypothèse sans aller très loin dans la démonstration. Inspirée par cette réflexion de Jean Libis, nous proposerons ainsi la mise en rapport du motif de la blessure de Tristan et du mythe plus ancien de l'androgynie. La théorie utilisée afin de mener à bien l'analyse du contexte symbolique de la blessure relèvera des concepts, dont nous fournirons de

plus amples explications en début de troisième chapitre, développés par Gilbert Durand. Ses travaux sur la mythanalyse et la mythocritique, sur les symboles et les archétypes nous guideront, pour l'élaboration de la troisième partie du mémoire.

D'un point de vue sémantique ou symbolique, l'analyse que nous proposons permettra, nous le souhaitons, de jeter de nouvelles lumières sur le mythe de *Tristan et Yseut* qui, il faut dire, continue, et notre mémoire en témoigne, de susciter de vives interrogations et d'engendrer sa part de mystère.

## **CHAPITRE I**

### **PRÉSENTATION DES TEXTES ET DES BLESSURES DE TRISTAN**

## 1.1 TRISTAN ET YSEUT : LES PREMIERS POÈMES FRANÇAIS

Manuscrits lacunaires, voire abîmés, les textes anciens des 12<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> siècles qui relatent l'histoire d'amour de Tristan et Yseut, oubliés pendant des centaines d'années, sont ceux qui, au 19<sup>e</sup> siècle, exercèrent la plus grande fascination :

Il est vraisemblable qu'à partir du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle les versions anciennes de la légende tristanienne perdirent la faveur du public : de nouvelles versions étaient apparues, en prose et en langue modernisée, et qui surtout opéraient la synthèse entre les deux grands univers romanesques du XII<sup>e</sup> siècle, celui du royaume d'Arthur, avec ces pôles qu'étaient le Graal et la Table Ronde, et celui de la cour du roi Marc, avec Tristan et Yseut. Ces *Tristan en prose* rajeunis et amplifiés, qui inséraient le monde tristanien dans l'univers romanesque par excellence à cette époque, celui du royaume arthurien, supplantèrent certainement les anciens récits, et connurent un rayonnement européen considérable pendant plusieurs siècles, avant d'être à leur tour obérés par la découverte des versions en vers plus anciennes qui suscitèrent l'intérêt des spécialistes et l'engouement du public<sup>1</sup>.

On assiste alors à de multiples rééditions de ces versions anciennes. Tardivement insérés dans le monde arthurien, les amours de Tristan et Yseut y évoluent de façon beaucoup plus pure, sans artifices et détails qui tendent à noyer l'histoire particulière des amants dans de multiples aventures dont ils ne sont plus les seuls protagonistes. L'adaptation de Joseph Bédier<sup>2</sup>, particulièrement, offre, pour la première fois, une version complète et harmonieuse de l'histoire d'Yseut et de Tristan. Invitante pour le grand public puisque facile d'accès, la traduction qu'il propose, en français moderne, connaît un immense succès. Toutefois, c'est à travers l'opéra de Richard Wagner, *Tristan und Isolde*, dont la composition s'achève en 1859, que le mythe de *Tristan et Yseut* se cristallise, c'est-à-dire que les éléments de l'histoire qui forment le mythe sont alors rassemblés et présentés en un tout cohérent. Contrairement à la prose qui offre le loisir de s'attarder sur maints aléas de l'histoire d'amour des amants, les contraintes du temps qui

<sup>1</sup> C. Marchello-Nizia, *Tristan et Yseut. Les premières versions européennes*, éd. publiée sous la direction de Christiane Marchello-Nizia, p. 1220.

<sup>2</sup> *Le Roman de Tristan et Iseut renouvelé par Joseph BÉDIER*, Piazza, 1900 (plusieurs rééditions jusqu'en 1965).

accompagnent la forme dramatique de l'opéra obligent à modifier certains éléments et à épurer le texte des détails superflus. Ramenée à l'essentiel, l'œuvre de Wagner met en relief le caractère unique qui a fait de ce récit un mythe : l'alliance tragique entre l'amour passion et la mort. Nourri d'obstacles, l'amour de Tristan et Yseut, sans cesse menacé, jamais tout à fait comblé, atteindra sa magnificence uniquement dans l'écueil suprême : la mort des amants.

Tout comme nos prédécesseurs, ce sont les versions les plus anciennes de la légende qui nous intéressent et nous fascinent. Aussi, les textes dont nous proposons l'étude datent-ils du 12<sup>e</sup> siècle, excepté l'épisode de *La Continuation de Perceval* par Gerbert de Montreuil composé entre 1226 et 1230. Plus précisément, nous nous attarderons aux textes en ancien français, tous écrits en vers de huit syllabes à couplets de rimes plates, et dans lesquels le motif de la blessure se manifeste : la version de Thomas, la version de Bérout, *La Folie Tristan* (version de Berne et version d'Oxford) et un épisode de *La continuation de Perceval* par Gerbert de Montreuil. Toutefois, avant d'exposer le travail sur le contexte sémantique, qui sera d'ailleurs le sujet de notre deuxième chapitre, la présentation détaillée de chacun des textes à l'étude ainsi qu'un inventaire précis des blessures s'imposent afin de bien situer le contexte de l'analyse.

### **1.1.1 Textes choisis : présentation générale**

Jusqu'à ce jour, aucun des manuscrits français retrouvés ne fait allusion à la vie de Tristan avant sa liaison avec Yseut. Fragments oubliés de nos poèmes, peut-être à jamais perdus, on suppose cependant que ces épisodes qui concernent la jeunesse de Tristan ont bel et bien existé. Aussi, puisqu'ils demeurent introuvables pour l'instant, faut-il se tourner vers les adaptations d'Eilhart d'Oberg, de Gottfried de Strasbourg ou vers la *Saga norroise* pour connaître les circonstances de la naissance de Tristan, son enfance, ainsi que ses premiers exploits. Toutefois, si les textes français nous sont parvenus amputés de cette première partie de l'histoire, il en est tout autrement de la deuxième moitié qui donne à lire l'histoire

d'amour des amants. C'est d'ailleurs la passion de Tristan et Yseut qui séduit, qui donne naissance au mythe, et offre la possibilité de récits constamment renouvelés au fil du temps. Leur amour douloureux et passionné n'était-il pas, déjà au Moyen Âge, le point central de la légende? Contrairement à l'enfance et aux premiers exploits héroïques de Tristan, la représentation des diverses joies et tribulations qui accompagnent leur amour, n'était-elle pas le sujet privilégié des productions artistiques de l'époque ? En effet, « [...] dès le Moyen Âge la plupart des scènes mémorisées en coffrets d'ivoire, vitraux, miniatures, vers ou proses, se rattachent à cette seconde partie, et offrent avec constance le même schéma : les amants sont vus, les amants sont pris, les amants se retrouvent malgré tout<sup>3</sup> ». Miroir du lien indissoluble et immortalisé qui les unit, ces œuvres schématisent également la structure du récit. De fait, ce sont les séparations et les revoirs successifs des amants qui tissent la trame de l'histoire, qui font progresser le roman et procurent une tension au récit. Constamment déchirés entre le désir de se revoir et la peur de mettre en péril leur amour, les amants useront de diverses ruses afin de se rencontrer en secret. Grâce aux textes en ancien français, l'histoire à la fois splendide et violente des amants de Cornouailles, nous est offerte, dans sa version la plus pure, et nous transporte au cœur même de l'époque qui l'a vu naître.

Nous présenterons les textes qui composent notre corpus selon l'ordre chronologique établi par Christiane Marchello-Nizia ( *Tristan et Yseut*, Bibliothèque de la Pléiade ), soit : *Le Lai du Chèvrefeuille* de Marie de France, *Tristan et Yseut* de Thomas, *Tristan et Yseut* de Bérout, *La Folie Tristan* (version de Berne et d'Oxford), *La Continuation de Perceval* par Gerbert de Montreuil. Ainsi, malgré le fait que le texte de Bérout soit une « élaboration plus ancienne de la légende<sup>4</sup> » que le roman de Thomas, nous faisons précéder ce dernier, car sa date de composition est antérieure. Nous tenons à présenter le poème *Le Lai du Chèvrefeuille*, attendu qu'il fait partie du corpus des textes tristaniens écrits en ancien français. Toutefois,

---

<sup>3</sup> C. Marchello-Nizia, *op. cit.*, p. XXI.

<sup>4</sup> C. Marchello-Nizia, *op. cit.*, p. XIV.

il ne fera pas l'objet d'une analyse ultérieure, puisque le motif de la blessure n'y figure aucunement.

Pour ce qui est du contenu de la présentation de chacun des poèmes, nous retrouverons, dans la mesure du possible, les informations suivantes : date, auteur, nombre de vers, nom des manuscrits, langue et datation des manuscrits. Ces renseignements proviennent, évidemment, de la même source que notre corpus, à savoir l'édition publiée par Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade) en 1995, sous la direction de Christiane Marchello-Nizia. De surcroît, nous offrirons, pour chacun des textes, un court résumé de l'histoire ainsi qu'un bref aperçu de leur originalité.

#### **1.1.1.1 *Le Lai du Chèvrefeuille***

**Date** : 1160-1180 ( probablement vers 1165<sup>5</sup> )

**Auteur** : Marie de France

**Nombre de vers** : 118

**Manuscrits** : - Manuscrit H (Londres) ; copié en Angleterre vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle.

- Manuscrit S (Paris) ; copié en Île-de-France à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle

Mireille Demaules a privilégié, pour la présente édition de la Pléiade des textes de *Tristan et Yseut*, le manuscrit H.

**Langue des manuscrits** : dialecte anglo-normand.

**Édition et traduction** : Mireille Demaules

L'histoire que nous offre Marie de France raconte la tristesse qu'éprouve Tristan séparé de sa belle Yseut, une rencontre secrète au cœur de la forêt avec celle-ci et

---

<sup>5</sup> C. Marchello-Nizia, *op. Cit.*, p. 1287.

enfin le bonheur de ces retrouvailles, exprimé dans la composition et l'exécution, par Tristan, d'un nouveau lai le *Chevrefoil*.

### 1.1.1.2 *Tristan et Yseut* (version de Thomas)

**Date** : 1170-1173

**Auteur** : Thomas

**Nombre de vers** : 3298

**Manuscrits** : les six passages ou épisodes que nous connaissons aujourd'hui du texte de Thomas ( Fragment de Carlisle, « Le Verger », « Le Mariage », « La Salle aux images et l'Eau hardie », « Le Cortège de la reine », « Fin du roman ») nous sont transmis par dix fragments conservés dans six manuscrits : Carlisle, Cambridge, Sneyd, Turin, Strasbourg, Douce. Excepté la fin du roman qui nous est transmise par plusieurs manuscrits (Sneyd, Turin, Strasbourg et Douce), les six passages nous sont transmis chacun par un seul manuscrit.

**Carlisle** : contient 154 vers écrits en dialecte anglo-normand.

**Cambridge** : 52 vers qui ne contiennent pas de traits anglo-normands. L'écriture date toutefois de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle.

**Sneyd** : comprend les fragments Sneyd 1 (888 vers) et Sneyd 2 (826 vers). La langue comporte des traits anglo-normands et l'écriture est de la fin du XII<sup>e</sup> siècle.

**Turin** : comprend les fragments Turin 1 (256 vers) et Turin 2 (256 vers). Les traits anglo-normands sont peu marqués et l'écriture serait de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle.

**Strasbourg** : comprend les fragments *Str1* (68 vers), *Str2* (82 vers) et *Str3* (370 vers) qui « ont été détruits dans l'incendie de la bibliothèque du Séminaire protestant en 1870, et l'on ne possède plus que la transcription éditée par Fr. Michel<sup>6</sup> ». D'après Fr. Michel, le texte était d'une écriture du XIII<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>6</sup> C. Marchello-Nizia, op.cit., p. 1240-1241.

**Douce** : 1823 vers qui possèdent des traits anglo-normands. L'écriture est du XIII<sup>e</sup> siècle.

**Établissement du texte, traduction, présentation et annotation** : Christiane Marchello-Nizia. Excepté le fragment inédit de Carlisle qui est établi, traduit, présenté et annoté par Ian Short.

Les nombreuses allusions dont il a fait l'objet dans des textes plus tardifs, les adaptations faites au XIII<sup>e</sup> siècle, la qualité de la graphie des manuscrits qui nous sont parvenus, reflètent la célébrité dont jouissait le roman de Thomas à la fin du XII<sup>e</sup> et au début du XIII<sup>e</sup> siècle. À l'origine, l'œuvre entière, devait contenir environ 13000 vers, soit un millier de plus que le texte complet de Bérout. Toutefois, il nous est aujourd'hui donné à lire seulement le quart du poème. De fait, il existe peut-être encore, dispersés à travers l'Europe, des fragments, conservés dans des manuscrits, contenant les 7000 vers manquants qui permettraient de reconstituer le poème dans son intégralité.

De la vie de l'auteur, nous ne connaissons que des détails qui demeurent des suppositions. Cependant, l'hypothèse cède la place à la certitude lorsqu'il s'agit du nom de l'auteur du roman. En effet, tout comme Bérout, Thomas se nomme deux fois dans son roman (vers 2288 et 3279). De plus, il justifie ses choix de conteurs et désapprouve les différentes versions qui circulent parce qu'elles ne respectent pas la version de Bréri, ancien conteur de la légende qui « [...] aurait récité la légende de Tristan à la cour du comte de Poitiers, Guillaume IX (1071-1126) ou Guillaume X (1126-1137)<sup>7</sup> ».

Si les épisodes qui constituent aujourd'hui le roman de Thomas diffèrent de ceux qui nous restent du texte de Bérout, il n'en demeure pas moins qu'ils gravitent tous autour d'un même thème : l'amour impossible de Tristan et Yseut. De fait, chacun des fragments rapporte des épisodes dans lesquels les amants, victimes de leur

---

<sup>7</sup> C. Marchello-Nizia, *op. cit.*, p. 1275.

passion, n'ont de cesse de vouloir se réunir. Communion qui s'épanouit dans l'entrelacement des corps où, si diverses circonstances empêchent une réelle étreinte, tente de se réaliser à l'aide d'artifices. Par exemple, si Tristan épouse Yseut aux Blanches Mains, c'est uniquement parce que son nom et sa beauté lui rappellent Yseut la Blonde. À l'instar de la statue de la reine Yseut devant laquelle Tristan se console faute de pouvoir rencontrer son amie, Yseut aux Blanches Mains ne peut exercer qu'un rôle compensatoire minime face à un amour aussi puissant et passionné.

Contrairement au poème de Bérout dont il ne reste que le centre, les passages qui nous sont parvenus du texte de Thomas, excepté celui de Carlisle, font partie du dernier quart de l'œuvre. Vu sa nouveauté et surtout l'importance capitale qu'il détient dans l'interprétation de la légende entière, nous nous arrêterons en particulier sur le premier fragment, soit : le « fragment de Carlisle ». De fait, nous verrons qu'il lève le voile sur certaines ambiguïtés qui persistaient, dans le *Tristan et Yseut* de Thomas, au sujet du philtre.

#### *Fragment de Carlisle*

Très bref, ce fragment de 154 vers doit son nom à la ville où il est conservé. Récemment découvert, il divulgue deux épisodes capitaux de l'histoire : d'une part, la scène qui suit l'absorption du philtre dans laquelle les amants s'avouent tour à tour leur amour, d'autre part le mariage de Marc et d'Yseut. Nous avons ainsi la chance avec ce passage d'assister, pour une première fois dans nos textes, à l'échange des aveux qui marquera un tournant dans l'histoire de Tristan. Désormais lié à celui d'Yseut, le destin de Tristan sera marqué du sceau d'une irrévocable passion qui l'entraînera dans de multiples aventures. De surcroît, ce texte éclaire un point, longtemps resté obscur, qui concerne le philtre :

[...] Marc, comme le rapporte la Saga, en a-t-il bu également ? Gottfried, on le sait, a rapporté cette version pour la réfuter, et Bédier a donc imaginé que cette précision venait de Thomas. Or ce n'est pas le cas : après la première partie de la nuit de noces, Marc boit simplement le vin du coucher [ *Après le vin o [vec li jut]*, vers 149, p. 127 ] avant de retrouver Yseut qui pendant ce temps a remplacé Brangien dans le lit du roi. Il faut donc supposer, comme le pense I. Short, qu'il existait une version parallèle, à laquelle Gottfried fait allusion, où figurait cet épisode<sup>8</sup>.

Si Joseph Bédier, puisqu'il ne connaissait pas le fragment, accusa Thomas d'avoir transformé le sens de la légende par cette intrusion de Marc dans cet épisode, le fragment de Carlisle prouve au contraire que le poète n'a aucunement fait de Marc une victime du philtre. Ce qui signifie, en l'occurrence, que seuls Yseut et Tristan ont goûté au breuvage.

### 1.1.1.3 *Tristan et Yseut* (version de Bérout)

**Date** : vers 1180

**Auteur** : Bérout

**Nombre de vers** : 4485

**Manuscrit** : le poème de Bérout est conservé dans un unique manuscrit : le manuscrit 2171 du fonds français de la Bibliothèque nationale.

**Langue du manuscrit** : « Sa langue originelle, un dialecte de la Normandie au troisième quart du XII<sup>e</sup> siècle, s'est trouvée partiellement effacée par les copistes plus tardifs du français parlé dans l'Île-de-France marqué de quelques traits picards<sup>9</sup> ».

**Établissement du texte, traduction, présentation et annotation** : Daniel Poirion

Contrairement à la tradition manuscrite qui, habituellement, au fil des transcriptions, perd peu à peu les noms des auteurs des textes et va jusqu'à les oublier tout à fait, nous sommes cette fois-ci en présence d'un manuscrit qui dévoile, par deux fois

<sup>8</sup> C. Marchello-Nizia, *op. cit.*, p. 1226.

<sup>9</sup> D. Poirion, *Tristan et Yseut. Les premières versions européennes*, éd. publiée sous la direction de Christiane Marchello-Nizia, p. 1153.

(aux vers 1268 et 1790), le nom de son auteur. En outre, tout en livrant son nom, le conteur rectifie le choix de certains auteurs et se proclame ainsi comme le seul à connaître la véritable histoire des amants :

Li conteor dient qu'Yvain  
 Firent nïer, qui sont vilain ;  
 N'en sevent mie bien l'estoire,  
 Berox l'a mex en sen memoire,  
 Trop ert Tristan preuz et cortois  
 A ocirre gent de tes lois<sup>10</sup>.

Juxtaposition de tableaux, les épisodes qui composent le roman de Béroul forment chacun une sorte de micro-récit. Brefs, ils éveillent et maintiennent l'intérêt de l'auditoire, reflétant ainsi la caractéristique structurale des récits voués au spectacle. Il est cependant nécessaire d'ajouter que ce rapprochement avec la tradition orale se manifeste surtout dans la première partie puisque la seconde partie, qui débute avec l'entrevue et le retour de la reine, se divise en scènes beaucoup plus longues. Signalons également qu'à l'origine, les mimiques et les gestes qui accompagnaient la lecture à haute voix ajoutaient à la théâtralité de notre texte. De fait, il ne faut pas oublier que cette histoire fut d'abord racontée par des jongleurs, devant un public.

Amputé du début et de la fin, le récit se concentre sur les amours mouvementés de Tristan et Yseut. Épiés, bannis, séparés, réunis, les amants n'ont de cesse d'être entraînés dans les diverses aventures que provoque la nature interdite de leur amour. Aussi les épisodes se présentent-ils en une suite de scènes qui débutent ou se terminent sur la douleur d'une séparation ou le bonheur des retrouvailles : *Le rendez-vous de la fontaine ; Le piège de la farine tendu par le nain Frocin ; La condamnation des amants ; Le saut de la chapelle ; Yseut livrée aux lépreux ; Tristan qui délivre Yseut ; La vie dans la forêt du Morrois ; La loge de feuillage ; L'entrevue avec l'ermite ; Le retour de la reine auprès du roi Marc ; Les adieux des amants ; Les nouvelles intrigues contre Yseut ; Tristan déguisé en lépreux ; La*

---

<sup>10</sup> Béroul, v. 1265-1270, p. 36-37.

*disculpation d'Yseut ; Tristan tue les traîtres*, pour ne nommer que celles-là, sont autant de scènes qui traduisent bien les rebondissements auxquels donne lieu leur amour inavouable parce qu'illicite.

#### **1.1.1.4 La Folie de Tristan (version de Berne)**

**Date** : dernier tiers du XII<sup>e</sup> siècle

**Auteur** : anonyme

**Nombre de vers** : 572

**Manuscrits** : conservé intégralement dans le manuscrit *B*, Berne, bibliothèque de la Bourgeoisie. Il existe également le fragment *C*, Cambridge, Fitzwilliam Museum qui offre 61 vers de *La folie Tristan de Berne*. Ce fragment qui se présente dans un manuscrit de 100 feuillets « est copié sur le verso de la dernière feuille et compte 33 lignes<sup>11</sup> » et correspond « aux vers 150-210 de la présente édition<sup>12</sup> ».

L'éditeur s'est servi du fragment *C* afin d'éviter les passages obscurs correspondants du manuscrit *B*.

**Langue des manuscrits** : le manuscrit *B* fut copié au début du XIV<sup>e</sup> siècle en Bourgogne. Ainsi, le texte qui est originaire de la Normandie est adapté au dialecte de la Basse-Bourgogne. Le fragment *C*, marqué de traits du dialecte anglo-normand, fut copié en Angleterre au XIII<sup>e</sup> siècle.

**Établissement du texte, traduction, présentation et annotation** : Mireille Demaules

Le motif du déguisement revient à maintes reprises dans les *Tristan en vers* : *Tristan déguisé en Chevalier Noir* (Bérout), *Tristan déguisé en lépreux* (Bérout et

---

<sup>11</sup> M. Demaules, *Tristan et Yseut. Les premières versions européennes*, éd. publiée sous la direction de Christiane Marchello-Nizia, p. 1344.

<sup>12</sup> Loc. cit.

Thomas), *Tristan déguisé en pénitent* (Thomas), *Tristan ménestrel* (*La Continuation de Perceval* par Gerbert de Montreuil), *Tristan se déguise en fou* (*La Folie de Tristan*, version de Berne et d'Oxford). La récurrence de ce motif souligne l'importance qu'il comporte dans nos textes. Quoique variés, les travestissements ont avant tout pour objet de fournir à Tristan la possibilité de rencontrer Yseut. En effet, après son exil de la cour du roi Marc, Tristan, pour garder secrètes ses rencontres avec Yseut, apparaît soit sous les traits d'un lépreux, d'un chevalier noir appelé le « Noirs de la Montaigne<sup>13</sup> » ou d'un fou dans *La Folie de Tristan*.

La *Folie* de Berne se rattache à la tradition de Bérout. En effet, la similarité des noms de personnages et de certains épisodes, dénote un lien évident entre la version de Berne et la fiction de Bérout :

L'auteur de Berne se plaît en effet à citer les noms de Governal, de Pérénis, le page de la reine, de l'ermite Ogrin, personnages écartés par Thomas et, à l'exception de Pérénis, rejetés de même par Gottfried. Plus précisément, le récit d'épisodes tels que la vie dans la forêt du Morroi, la loge de feuillage, le combat contre les lépreux, le saut de la chapelle — absents du roman de Thomas — laissent supposer que le roman de Bérout a valeur de texte de référence pour Berne<sup>14</sup>.

Or, ni la version de Bérout ni celle de Thomas d'ailleurs ne relatent cet épisode de Tristan déguisé en fou. Vu l'état incomplet dans lequel nous prenons connaissance aujourd'hui des textes de Thomas et de Bérout, il demeure toutefois possible que cette aventure apparaissait à l'origine, mais que certaines circonstances ont empêché sa transmission jusqu'à causer sa totale disparition. En revanche, le motif du déguisement en fou se retrouve dans d'autres textes, soit dans les versions suivantes : Eilhart d'Oberg, le *Roman de Tristan* en prose, Gottfried de Strasbourg et ses deux continuations, soit celle d'Ulrich de Tûrheim ainsi que celle d'Heinrich de Freiberg.

---

<sup>13</sup> Bérout, v. 4016, p. 109.

<sup>14</sup> M. Demaules, *op. cit.*, p. 1313-1314.

Texte anonyme, l'appellation *Folie de Berne* désigne, en réalité, le lieu de conservation de la copie. Bref mais complet, l'épisode de la *Folie de Berne* s'inscrit dans la tradition courte des poèmes de Tristan, c'est-à-dire que l'auteur a travaillé seulement un épisode de la légende. La brièveté par laquelle il se distingue n'entrave aucunement la compréhension globale de l'histoire : banni du royaume de Marc, Tristan se voit dans l'obligation de dissimuler sa véritable identité s'il veut se présenter à la cour et revoir ainsi Yseut. Après avoir traversé la mer, il prend le déguisement d'un fou, ce qui l'autorisera à montrer beaucoup d'audace dans ses propos, et à parler ouvertement des aventures qui ont marqué sa liaison avec Yseut. Aussi, en plus d'être représentée par de nombreux signes corporels, tels que la tonsure caractéristique du fou et les vêtements délabrés, l'artificielle folie de Tristan prend-elle également son importance dans la subversion du langage. De fait, la parole étant plus importante que l'action, Tristan rappelle, devant Yseut, le roi Marc et toute la cour, les événements les plus bouleversants de la légende : les combats contre le Morholt et le dragon, le philtre, le saut de la chapelle, la vie dans la forêt du Morrois, la loge de feuillage. Foisonnement de monologues et de dialogues, mise en évidence de l'habileté de la parole, la *Folie de Berne* est en réalité une mise en scène du discours.

#### **1.1.1.5 La Folie de Tristan ( version d'Oxford)**

**Date** : dernier tiers du XII<sup>e</sup> siècle

**Auteur** : anonyme

**Nombre de vers** : 998

**Manuscrit** : le texte est conservé dans un unique et complet manuscrit : le manuscrit Douce, conservé à Oxford.

**Langue du manuscrit** : marqué de traits du dialecte anglo-normand, il fut copié, en Angleterre, vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle.

**Établissement du texte, traduction, présentation et annotation** : Mireille Demaules.

Le poème d'Oxford s'apparente sur plusieurs points à la *Folie* de Berne : date de composition, nom du manuscrit donné par référence au lieu de conservation, traits dialectaux, tradition courte, similarité du thème, etc. Ainsi, pour prendre connaissance de l'histoire qui se déroule dans la *Folie* d'Oxford, on peut se reporter au point 1.1.1.4. *La Folie Tristan*, version de Berne qui en offre un court résumé. Toutefois, les poèmes diffèrent sur certains détails, soit : le nombre de vers ainsi que la tradition à laquelle chacun se rattache.

D'une part, la *Folie* d'Oxford compte 998 vers, c'est-à-dire presque le double du poème de Berne (572 vers). D'autre part, contrairement à la *Folie* de Berne qui se rattache à la version de Bérout, elle dénote plutôt une certaine parenté avec la version de Thomas. De fait, certains aspects d'Oxford témoignent de cette affinité :

En effet tous les épisodes mentionnés dans Oxford figurent dans la version courtoise de la légende et, on peut donc le supposer, figuraient aussi dans les parties perdues du roman de Thomas ; on trouve dans le détail de l'écriture des analogies indiscutables entre le style de Thomas et celui de l'auteur d'Oxford. E. Hoepffner a notamment souligné combien l'influence de Thomas se faisait sentir dans les descriptions d'Oxford. À sa suite, nous citerons à titre d'exemple le déguisement de Tristan en fou qui semble la réécriture du déguisement de Tristan en lépreux chez Thomas. [...] Si la concordance entre les deux œuvres s'observe donc de manière patente, à travers la reprise de motifs descriptifs, elle se décèle également dans le goût pour la méditation amoureuse et dans les modes stylistiques de son expression<sup>15</sup>.

Malgré ces distinctions pertinentes que l'on établit entre les deux textes afin de pouvoir les classer dans l'une ou l'autre des traditions, il ne faut cependant pas oublier l'essentiel des poèmes : la folie simulée de Tristan.

#### **1.1.1.6 *La Continuation de Perceval***

**Date** : entre 1226-1230

**Auteur** : Gerbert de Montreuil

---

<sup>15</sup> M. Demaules, *op. cit.*, p. 1314.

**Nombre de vers** : 1456

**Manuscrit** : le poème est conservé dans le manuscrit de Bibliothèque nationale fr. 12576 (sigle A).

**Langue du manuscrit** : aucune précision n'est donnée sur le dialecte.

**Établissement du texte, traduction, présentation et annotation** : Christiane Marchello-Nizia

Particulier, cet épisode, plus précisément nommé *Tristan ménestrel*, n'apparaît pas dans les autres versions de l'histoire de Tristan et Yseut. Unique, il s'insère dans l'une des *Continuations du Conte du Graal*. Original également puisqu'il « pourrait s'agir du premier texte épisodique de la légende tristanienne en vers à se dérouler dans le cadre du monde arthurien<sup>16</sup> ». Ce texte qui foisonne de combats auxquels participent Girflet, Lancelot, Yvain, Gauvain et Tristan, nous intéresse puisque deux aventures, en particulier, le rattachent aux autres versions en vers de la légende tristanienne. D'une part, lorsque Tristan se présente à la cour du roi Arthur, un ménestrel le reconnaît et déclame alors, devant tous, certains événements marquants de la vie du chevalier : le Morholt, le philtre, son bannissement de la cour du roi Marc. D'autre part, il retient également notre attention lorsque Tristan, déguisé en musicien borgne, se rend en Cornouailles, à la cour du roi Marc, auprès d'Yseut dont il ne peut plus supporter l'absence. Il exécute alors, au flageolet, devant la reine et la cour entière, le *Lai du Chèvrefeuille* qu'il avait jadis composé avec Yseut. Reconnu par sa bien-aimée, il se rend avec elle dans sa chambre où ils peuvent enfin donner libre cours à leur amour. *Tristan ménestrel* se situe dans la tradition de Bérroul puisque Tristan, déguisé en musicien, rencontre Yseut non pas dans la ville de Londres, mais à Lancien<sup>17</sup>.

---

<sup>16</sup> C. Marchello-Nizia, *op. cit.*, p. 1570.

<sup>17</sup> C. Marchello-Nizia, *op. cit.*, p. 1571.

## 1.2 TRISTAN ET YSEUT : ŒUVRES ÉTRANGÈRES

Vu l'état fragmentaire de nos poèmes français, le recours aux deux seules versions étrangères complètes que nous possédons, soit celle du *Tristrant* d'Eilhart d'Oberg et la *Saga de Tristram et d'Ísönd* de frère Robert permettra de compléter et de préciser certains aspects de notre recherche. Si la nécessité se présente, nous puiserons également dans le texte de Gottfried de Strasbourg, *Tristan et Isolde* (œuvre achevée d'abord par Ulrich de Türheim et ensuite par Heinrich de Freiberg). Ainsi, afin de les mieux connaître, nous offrons, pour chacune des versions, quelques informations substantielles. Nous procéderons de la même manière que lors de la présentation des poèmes français, c'est-à-dire en respectant l'ordre chronologique et en fournissant les données telles que la date, l'auteur, les noms des manuscrits, la langue de chacun, ainsi qu'un aperçu de l'originalité des textes. Nous nous abstiendrons toutefois, puisque ces textes ne font pas partie de notre corpus d'analyse, de fournir un résumé exhaustif. D'autant plus que certains épisodes ne concernent nullement notre étude.

### 1.2.1 *Tristrant*

**Date** : environ 1170, probablement avant 1190

**Auteur** : Eilhart d'Oberg

**Nombre de vers** : 9524<sup>18</sup>

**Manuscrits** : 6 manuscrits dont 3 sont anciens et incomplets : le fragment de Magdebourg *M*, les fragments du manuscrit de Ratisbonne *Rm*, *Rd* et *Rr*, le fragment de Stargard *St* (aujourd'hui disparu). Deux sont complets, mais moins anciens : le manuscrit de Dresde *D* et le manuscrit de Heidelberg *H*. Enfin, un dernier à la fois moins ancien et incomplet : le manuscrit de Berlin *B*.

---

<sup>18</sup> E. Baumgartner, *Tristan et Iseut. De la légende aux récits en vers*, p. 9. (L'édition de Christiane Marchello-Nizia, dans laquelle nous puisons nos renseignements, ne divulgue nullement le nombre de vers que contient le poème d'Eilhart).

**Magdebourg *M*** : fin du XII<sup>e</sup> siècle

**Ratisbonne *Rm, Rd et Rr*** : fin du XII<sup>e</sup> siècle

**Strargard** : peut-être début du XIII<sup>e</sup> siècle

**Dresde *D*** : 1433

**Heidelberg *H*** : troisième quart du XV<sup>e</sup> siècle

Or, l'éditeur a privilégié, pour la présente traduction, le texte du manuscrit de Heidelberg d'après l'édition diplomatique des manuscrits du poème d'Eilhart et traduction en français moderne de Danielle Buschinger<sup>19</sup>. Toutefois, lorsque des problèmes de lisibilité se présentent dans le manuscrit de Heidelberg, l'éditeur a recours à la version courte de Dresde qui offre un texte de qualité supérieure à celui de Heidelberg.

**Langue des manuscrits** : moyen haut allemand. Aucune mention de caractéristiques dialectales.

**Traduction, présentation et annotation** : René Pérennec

Le poème d'Eilhart possède une caractéristique importante qui le distingue des autres versions longues du XII<sup>e</sup> siècle. En effet, contrairement aux textes de Thomas et de Bérout qui n'offrent que partiellement l'histoire de Tristan, le *Tristrant* d'Eilhart d'Oberg nous parvient dans son intégralité. Aussi, puisqu'il se rattache à la même source que ces derniers, c'est-à-dire un texte non attesté que l'on nomme l'*Estoire de Tristan*, s'avère-t-il indispensable pour en compléter ou restituer les épisodes manquants. Les thèmes du philtre ainsi que de l'amour de Tristan et Yseut, qui composent ce que l'on considère comme la seconde partie de la légende, sont évidemment présents. Or, si elle est la partie du récit de laquelle est issu le mythe, il semble que l'auteur manifeste plutôt un intérêt pour la première partie du roman, c'est-à-dire, l'enfance de Tristan et ses exploits héroïques. Qui

---

<sup>19</sup> Eilhart von Oberg, *Tristrant*, édition diplomatique des manuscrits et traduction en français moderne avec introduction, notes et index par Danielle Buschinger, Göppingen, kummerle, 1976 (GAG, 202).

plus est « [...] l'indéniable prédilection dont fait preuve Eilhart pour cet aspect de la vie de Tristan a conduit à voir dans son ouvrage une " histoire de Tristan " bien plus qu'un roman amoureux<sup>20</sup> ».

### **1.2.2 *Tristan et Isolde***

**Date** : 1200-1210

**Auteur** : Gottfried de Strasbourg

**Nombre de vers** : 19548

**Manuscrits** : 27 dont 11 sont complets. Les dates des manuscrits s'échelonnent du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle. Excepté pour le manuscrit *M* et le manuscrit *H* que l'on identifie, nulle mention des noms des vingt-cinq autres manuscrits dans cet ouvrage.

Ordinairement, afin de reconstituer l'œuvre originale, on utilise le manuscrit *M*, conservé à la bibliothèque de l'État de Bavière à Munich et qui date du second tiers du XIII<sup>e</sup> siècle, ainsi que le manuscrit *H*, datant de la fin du même siècle et qui se trouve dans la Bibliothèque universitaire de Heidelberg<sup>21</sup> ». Aussi l'éditeur a-t-il choisi, comme texte de base pour la traduction, le manuscrit de Heidelberg dont on dit qu'il se rapproche le plus du récit d'origine.

**Langue des manuscrits** : la plupart possèdent des traits dialectaux de l'Alsace.

**Traduction** : Danielle Buschinger en collaboration avec Wolfgang Spiewok

**Présentation** : Danielle Buschinger et Wolfgang Spiewok

**Annotation** : Danielle Buschinger

Considéré comme « [...] le plus important roman allemand en vers ayant trait à la matière de Tristan<sup>22</sup> », le poème de Gottfried, adaptation amplifiée du récit de

<sup>20</sup> C. Marchello-Nizia, *op. cit.*, p. XXI.

<sup>21</sup> D. Buschinger et W. Spiewok, *Tristan et Yseut. Les premières versions européennes*, éd. publiée sous la direction de Christiane Marchello-Nizia, p. 1415.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 1400.

Thomas, s'avère un outil précieux, tout comme le texte d'Eilhart d'Oberg, afin de rendre compte des épisodes manquants qui nous intéressent, tels que le Morholt, le dragon et le philtre. Cependant, l'œuvre de Gottfried de Strasbourg prend fin brusquement sur la décision de Tristan d'épouser Yseut aux Blanches Mains. Or, deux auteurs entreprirent, quelques années plus tard, de compléter l'histoire. D'abord, Ulrich de Türlheim compose la *Première continuation* entre 1230 et 1235. Ensuite, Heinrich de Freiberg écrit, autour de 1290-1300, la *Deuxième continuation*.

### **1.2.3 La Saga de Tristram et d'Ísönd**

**Date** : 1226

**Auteur** : Frère Robert

**Manuscrits** : De la tradition manuscrite de cette saga, il reste : deux manuscrits sur papier, presque complets, qui datent de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle ; deux fragments sur parchemin que l'on date de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle ; un résumé transcrit sur une feuille de manuscrit sur papier qui date du début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

L'auteur de la présente traduction se conforme fidèlement, avec l'ajout de très peu de variantes, à la version préparée par Gísli Brynjúlfsson *Saga af Tristram ok Ísönd, samt Möttuls saga*, édité par Det Kongelige Nordiske Oldskrift-Selskab, Copenhague, 1878. Version dont le texte de base est un des manuscrits sur papier du XVII<sup>e</sup> siècle, avec quelques ajouts de variantes puisées dans les deux fragments sur parchemin de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle.

**Langue des manuscrits** : vieil islandais (ou vieux norrois). Nulle précision sur des possibles caractéristiques dialectales.

**Traduction, présentation et annotation** : Régis Boyer

Particularité qui la distingue de nos récits autant français qu'allemands, la version scandinave de Frère Robert nous parvient non pas sous la forme d'un poème, mais

bien d'un texte en prose. Cette distinction soulevée, il n'en demeure pas moins qu'elle s'inspire du roman de Thomas, écrit en vers. Qui plus est, grâce à sa complétude, elle offre l'opportunité d'en combler les lacunes. Si le texte de Frère Robert oscille entre la vraie saga (centrée plutôt sur le héros marqué et poussé par le Destin) et l'authentique roman courtois (qui met l'accent sur la passion d'amour), il demeure toutefois que « [...] sur le fond, la thématique profonde, le sens véritable conféré à cette histoire, il n'y a pas à hésiter : nous sommes bien au cœur d'une vision de l'homme, de la vie et du monde caractéristique de la Scandinavie ancienne<sup>23</sup> ».

Suite à la première section de ce chapitre, consacrée à la présentation des textes, la seconde partie se propose d'inventorier et de situer dans leur contexte les blessures de Tristan. De fait, il s'avère important, avant de commencer l'analyse proprement dite du contexte sémantique de la blessure, de donner des informations sur les circonstances d'apparition de ces plaies qui ne cessent de s'ouvrir tout au long du récit.

### **1.3 TRISTAN ET YSEUT : LES BLESSURES**

Puisque l'objet de notre recherche porte sur la blessure de Tristan, une définition de celle-ci s'impose. Ainsi, nous reconnaissons comme blessure tout ce qui entre dans la définition suivante : « Altération physique provoquée par un élément extérieur ( personnages monstrueux d'origine fabuleuse, êtres possédant des pouvoirs magiques, chevaliers, bêtes sauvages ) ou infligée par Tristan lui-même qui se traduit par la manifestation d'une souffrance physique et/ou morale<sup>24</sup> ». Nous avons ainsi répertorié neuf blessures dont les noms respectifs attribués, afin de les identifier pour notre recherche, correspondent plutôt aux épisodes dans lesquels chacune se manifeste. Il demeure impératif de préciser que cette seconde partie du

---

<sup>23</sup> R. Boyer, *Tristan et Yseut. Les premières versions européennes*, éd. publiée sous la direction de Christiane Marchello-Nizia, p. 1532.

<sup>24</sup> Nous tenons à préciser que cette définition provient de l'auteur de ce mémoire.

chapitre ne constitue qu'une présentation de ce que nous considérons comme des blessures de Tristan. Aussi, par l'analyse du contexte sémantique, sujet du deuxième chapitre, prouverons-nous qu'elles constituent réellement des blessures.

Vu l'état mutilé de nos poèmes français ainsi que les nuances ou les différences majeures qui les caractérisent, il est difficile d'établir un ordre de présentation chronologique des blessures. Toutefois, grâce aux versions complètes telles que la *Saga norroise* et le texte d'Eilhart d'Oberg, nous arrivons à dresser, tous textes confondus, l'enchaînement suivant : *Morholt, Dragon, Philtre, Le Piège de la farine (le flagrant délit), La lèpre, Nuit de noces, Borgne, La folie, Estout l'Orgueilleux*. Les versions intégrales qui rapportent tous les épisodes, offrent également des détails, parfois absents de nos textes français, sur les circonstances qui entourent les différentes blessures de Tristan. Effectivement, afin de mieux comprendre la nature et le sens de chacune, il s'avère parfois nécessaire de se tourner vers ces poèmes achevés.

### 1.3.1 Morholt

La *Saga norroise*, le texte d'Eilhart d'Oberg, ainsi que le poème de Gottfried de Strasbourg offrent la description de ce duel si important dans la suite du déroulement de l'histoire. Nous pouvons donc, grâce à ses versions, obtenir des informations supplémentaires sur les circonstances du combat de Tristan contre le Morholt. De fait, cet épisode déterminant dans la vie de Tristan, ne sera qu'évoqué dans les textes de Bérout, la *Folie* de Berne et d'Oxford, *La Continuation de Perceval* de Gerbert de Montreuil. Or, si nos poèmes français sont avares de détails, ils mentionnent, en revanche, les éléments essentiels de cet épisode : la bataille contre le Morholt, la blessure qui s'ensuit et sa guérison par Yseut. Pour ce qui est du texte de Thomas, les fragments qui nous sont parvenus ne rapportent aucunement cette confrontation.

Doté d'une stature de géant et d'une force surhumaine, le Morholt possède les attributs des personnages mythologiques. Guerrier redoutable, il terrorise, au nom du roi d'Irlande, les pays avoisinants en prélevant un tribut humain. La Cornouailles, dont Marc est le roi, n'échappe pas à la domination qu'exerce le monstre et se soumet année après année à ses exigences. Toutefois, si un chevalier de haute naissance réussit, dans un combat singulier, à vaincre le Morholt, l'asservissement du pays prend fin. Seul Tristan, neveu du roi Marc, se propose pour délivrer le pays de la servitude dans laquelle il vit. Aussi, le combat contre le Morholt a-t-il lieu sur une île près de la Cornouailles, selon le texte d'Eilhart d'Oberg et celui de Gottfried de Strasbourg, ou sur les rives de l'Angleterre d'après la *Saga norroise*. De ce duel, le Morholt ne sort pas triomphant puisque Tristan lui enfonce un coup d'épée mortel dans le crâne. Cependant, l'oncle maternel d'Yseut, avant de recevoir le coup fatal, réussit à percer le corps de Tristan de son épée dont les tranchants sont couverts de poison. Le Morholt lui révèle alors que seule sa sœur Yseut, reine d'Irlande, est en mesure de le guérir de la blessure empoisonnée. Il propose à Tristan de le conduire vers la reine, à condition toutefois qu'il se rende et s'avoue vaincu. Or, Tristan poursuit le défi et, dans un ultime effort, abat le Morholt. Il est nécessaire de préciser que le pouvoir de guérison est attribué, selon les différents récits, soit à Yseut la mère, soit à sa fille. Toutefois, dans nos textes, c'est Yseut la princesse qui est destinée à guérir les plaies incurables.

### 1.3.2 Dragon

À l'instar du combat contre l'oncle d'Yseut, l'épisode du dragon ne sera qu'évoqué dans nos poèmes à l'étude, excepté pour Thomas qui ne rapporte aucunement cet exploit chevaleresque et héroïque de Tristan. Aussi les textes de Béroul, Thomas, *La Folie Tristan* (Berne et Oxford)) ainsi que *la Continuation de Perceval* rapportent-ils uniquement les éléments essentiels qui entourent cet épisode : la victoire de Tristan sur le dragon, l'empoisonnement dont il est victime, sa guérison par les soins exceptionnels d'Yseut. Néanmoins, grâce aux textes de Gottfried de

Strasbourg, d'Eilhart d'Oberg, ainsi qu'à la *Saga norroise*, nous pouvons reconstituer la structure de l'action dans laquelle survient la deuxième blessure de Tristan.

Guéri par Yseut de la blessure infligée par le Morholt, Tristan rentre dans son pays, la Cornouailles. Les conseillers du roi, jaloux de Tristan, craignent qu'il devienne l'héritier du trône. Aussi suggèrent-ils à Marc de se marier. Toutefois, ce projet de mariage n'était pas dans les intentions de Marc. C'est pourquoi, dans la version d'Eilhart d'Oberg, il propose de trouver la femme à qui appartient un cheveu que des oiseaux ont laissé tomber dans sa chambre. Entreprise quasi impossible et dont le but est évidemment de décourager quiconque de partir à la recherche de cette femme. Toutefois, Tristan se propose par loyauté et également pour éviter que les barons ne l'accusent injustement d'avoir suggéré cette ruse au roi. Il s'embarque donc sur la mer en priant le capitaine d'éviter le pays du Morholt. En effet, depuis la mort de l'oncle d'Yseut, le roi avait ordonné de tuer quiconque venait de Cornouailles et entrait dans le pays. Cependant, une tempête effroyable jette le navire sur les côtes d'Irlande. C'est donc le hasard qui conduit Tristan dans le pays d'Yseut. Le texte d'Eilhart d'Oberg diffère sur ce point de la *Saga norroise* et du texte de Gottfried de Strasbourg. Dans ces dernières versions, les conseillers du roi lui proposent d'épouser Yseut, sachant que l'entreprise d'aller la chercher en Irlande était dangereuse pour le neveu du roi Marc. Tristan, dans ces deux récits, met donc les voiles consciemment vers l'Irlande. Arrivé dans ce pays, l'équipage se fait passer pour des marchands venus d'Angleterre, dans l'espoir d'être épargné par le roi. Entre temps, un homme annonce à Tristan qu'un terrible dragon terrorise tout le pays et que le roi d'Irlande donnera la main de sa fille Yseut à celui qui vaincra le monstre. Tristan tue le dragon et propose au roi de ramener Yseut en Cornouailles afin qu'elle puisse épouser Marc. Cependant, Tristan, afin de prouver qu'il était bien le chevalier qui avait tué la bête, lui coupe la langue et la glisse dans son haut-de-chausse, selon la *Saga norroise*, ou sur sa poitrine dans les versions d'Eilhart d'Oberg et de Gottfried de Strasbourg. Or, les émanations qui se dégagent de la langue du serpent lui causent un vif empoisonnement qui se répand dans tout

son corps. La reine (selon la *Saga norroise*), Yseut (d'après le texte d'Eilhart d'Oberg) ou les deux dames (selon le texte de Gottfried de Strasbourg) redonnent, grâce à leur science, la santé au chevalier. Rétabli, Tristan prend alors la mer avec Yseut, promise au roi Marc, et se dirige vers la Cornouailles.

### 1.3.3 Philtre

De l'épisode du philtre, nous ne possédons que des rappels dans nos textes en ancien français. Et, contrairement aux blessures précédentes, le texte de Thomas mentionne cette aventure de Tristan et Yseut. De plus, les rappels sont très explicites et s'entourent de détails qui restructurent assez bien le contexte dans lequel s'est déroulé cet épisode. Signalons également que grâce au fragment de Carlisle, récemment découvert, le poème de Thomas innove, puisqu'il dévoile la scène qui suit immédiatement l'absorption du philtre. Moment intense qui donne à lire les sentiments qui animent et tourmentent les amants.

Suite à l'épisode du dragon, Yseut s'embarque avec Tristan sur la mer. On hisse alors les voiles et la future épouse du roi Marc quitte son Irlande pour se rendre en Cornouailles. Seulement, avant leur départ, la mère de la princesse avait pris soin de concocter une boisson magique dont la particularité était de rendre amoureux l'homme et la femme qui en buvaient ensemble :

Et la reine fit une boisson secrète, minutieusement, de toutes sortes de fleurs, d'herbes et par artifices habiles, et fit ainsi un philtre d'amour tel que nul homme vivant qui en buvait ne pût se retenir d'aimer la femme qui en prendrait avec lui, tant qu'il vivrait. Puis la reine versa cette boisson dans un barillet et dit à la pucelle qui devait être la servante de la princesse Isônd et qui s'appelait Bringvet : « Bringvet, prends bien soin de ce barillet. Tu vas accompagner ma fille. La première nuit que le roi et elle coucheront ensemble, et qu'il réclamera du vin, donne à tous deux ensemble de cette boisson. » Alors Bringvet répond : « Volontiers, ma dame, comme vous le conseillez. »<sup>25</sup>

---

<sup>25</sup> Frère Robert, *La Saga de Tristram et d'Isônd*, p. 847-848.

Cet extrait de la *Saga norroise* offre donc, en plus des informations sur le pouvoir du philtre, des renseignements sur les éléments qui entre dans sa fabrication, ce que les versions d'Eilhart d'Oberg et de Gottfried de Strasbourg passent sous silence. Par ailleurs, la *Folie de Berne* divulgue également les composantes du breuvage d'amour : « Cil boivres fu faiz a envers / De plusors herbés mout divers<sup>26</sup> ». En effet, *fleurs* et *herbes* entrent dans la préparation du philtre d'où le nom d'*herbé* ou de *vin herbé* (Bérroul, v. 1418 et v. 2138).

Le philtre est ainsi destiné à Marc, mais des circonstances surviennent durant la traversée qui transformeront le projet initial de la reine. En effet, lors du voyage qui conduit Yseut vers le pays de son futur époux, le temps change brusquement : le vent tombe et une chaleur accablante s'installe. Tristan ressent alors une soif intense et réclame du vin. Or, Brangien, une autre suivante ou un valet, selon les versions, offre à boire, par méprise, le philtre à Tristan qu'il partage avec Yseut.

Tout comme les blessures précédentes (Morholt, Dragon) causées par des armes envenimées, on considère le philtre d'amour comme un empoisonnement. Ainsi :

Outre ces empoisonnements causés par des armes envenimés, Tristan est victime d'un empoisonnement symbolique, lorsqu'il absorbe avec Yseut le philtre d'amour, nommé du reste *la poison* par Bérroul (40)<sup>27</sup>.

D'après le RobHist, *poison*, en ancien français, « désigne à la fois une boisson suspecte, empoisonnée, un philtre d'amour ou une boisson salutaire. Toutefois, puisque dans nos textes, il est synonyme de souffrance et de douleur pour les amants, nous considérons son absorption comme la source d'une véritable blessure.

---

<sup>26</sup> Berne, v. 328-329, p. 253.

<sup>27</sup> M. Demaulés, *op. cit.*, p. 1632.

### 1.3.4 Le Piège de la farine (le flagrant délit)

Cet épisode, qui nous livre la quatrième blessure dont Tristan est victime, ne nécessite pas le recours aux versions complètes d'Eilhart d'Oberg et de la *Saga norroise*, puisque le poème de Béroul nous livre le passage en entier. Mentionnons également que Tristan, dans *La Folie Tristan* (Oxford), rappelle à la reine cette aventure passée, mais avec quelques minimales différences qui la distinguent du roman de Béroul (différences que nous exposerons dans le deuxième chapitre). Enfin, les autres textes à l'étude ne traitent pas cette aventure de Tristan et ne font également aucun rappel de cette scène.

Le piège de la farine succède à la scène du rendez-vous de la fontaine de laquelle, Tristan et Yseut, malgré le danger qui les guette, sortiront indemnes. De fait, la révélation au roi, par le nain Frocin, de leur rencontre secrète, aurait pu s'avérer fatale pour les amants. Or, Yseut et Tristan découvriront que Marc, caché dans un arbre, les épie. Les amants useront alors d'un dialogue dont l'invention a pour objet de tromper le roi quant aux véritables raisons de ce rendez-vous clandestin. Réconcilié avec Tristan et Yseut, grâce à cette ruse, le roi Marc autorise son neveu à continuer de fréquenter la chambre royale. En conséquence, cela signifie que les amants ont le loisir de se rencontrer en toute liberté, sans éveiller le moindre soupçon de la part de Marc. Toutefois, le nain Frocin ne tarde pas à vouloir les trahir de nouveau et les prendre en flagrant délit. Il imagine alors un piège qui prouverait que Tristan et Yseut se rejoignent la nuit : il répand de la farine entre les deux lits. Tristan qui l'épie découvre la ruse et décide, la nuit venue, de sauter d'un lit à l'autre pour éviter de laisser les traces de ses pas dans la farine. Seulement, le jour précédent, il s'était blessé à la jambe lors d'une chasse en forêt, et la plaie encore fraîche s'ouvre pendant le saut qu'il exécute afin de rejoindre Yseut. Sa blessure, pendant qu'il prend son plaisir avec Yseut, laisse des traces de sang sur les draps. Et, lorsque Tristan entend le roi revenir vers la chambre, il s'empresse de sauter hors du lit, ce qui a pour effet de rouvrir la blessure. Le sang s'écoule alors de nouveau, mais cette fois-ci sur la farine.

### 1.3.5 La lèpre

Cinquième blessure, la lèpre, faisant partie des nombreuses aventures qui jalonnent l'existence de Tristan, se présente dans deux de nos poèmes français, soit celui de Bérout et celui de Thomas.

D'abord, le texte de Bérout. Suite à l'épisode du *Piège de la farine*, les amants, puisque la preuve de leur liaison s'inscrit dans les traces de sang laissées sur les draps et dans la farine, se voient condamnés à mourir. De fait, Tristan et Yseut, après avoir été pris en flagrant délit d'adultère, s'exilent dans la forêt du Morrois afin de fuir le roi qui, dans son courroux, ordonne qu'ils soient livrés au bûcher. Or, après un certain temps de vie âpre et difficile, les amants quittent leur refuge. De retour au château, la reine est toutefois encore victime d'intrigues. Le roi Marc, pour faire taire les barons qui ne cessent de blâmer Yseut pour son inconduite avec Tristan, demande à celle-ci de confirmer son innocence devant la cour et tous les habitants de la région. Quant à Tristan qui est supposé avoir quitté le royaume, il vit clandestinement dans la forêt chez le forestier Orri, ami de la reine Yseut. Et, puisqu'il est chassé officiellement du royaume, il ne peut pas assister à l'*escondit* de la reine. Ainsi, afin de pouvoir être présent, il se conforme aux instructions d'Yseut : il feint la lèpre. Tristan simule ainsi un état social puisque de chevalier, il s'abaisse à la condition de lépreux. Si ce déguisement dissimule la vérité sur sa réelle identité, excepté pour Dinas et Yseut qui savent qui se cache derrière ce masque, il n'en demeure pas moins que cet accoutrement est significatif puisqu'il dévoile les sentiments, l'état d'âme de Tristan.

Le motif de la lèpre se présente également dans la version de Thomas. Il constitue un des épisodes du dernier passage conservé du roman de Thomas intitulé « Fin du roman ». Il succède à la scène dans laquelle Brangien accuse Yseut d'avoir profité de sa bonté et de l'utiliser uniquement pour arriver à ses fins. Sur le point de dénoncer Yseut au roi Marc, Brangien se ravise et préserve le secret des amants. C'est suite à cet épisode que Tristan retourne auprès d'Yseut déguisé en lépreux.

De fait, banni du royaume, Tristan doit, s'il veut rencontrer sa bien-aimée, camoufler sa véritable identité. En outre, Thomas ajoute dans sa version que Tristan, afin de rendre son personnage plus crédible, fait enfler son visage à l'aide d'une herbe empoisonnée (vers 1932-1934).

### **1.3.6 Nuit de noces**

Un seul des poèmes français, soit le texte de Thomas, relate ce que nous considérons comme la sixième blessure de Tristan. Plus précisément, le fragment intitulé « Le Mariage » présente l'épisode de la *Nuit de noces*. Marié avec Yseut aux Blanches Mains, Tristan, après la cérémonie se retrouve évidemment, dans une chambre, seul avec son épouse. Pour éviter de faire l'amour avec elle, il lui déclare qu'il souffre depuis longtemps d'un mal qui se répand dans tout son corps (vers 829-844). Ainsi, Tristan s'exempte, par ses propos révélateurs de son état d'âme, de coucher avec l'autre Yseut. Et, par le fait même, il demeure loyal envers Yseut la Blonde.

### **1.3.7 Borgne**

L'épisode de *La Continuation de Perceval* par Gerbert de Montreuil, est, de nos poèmes en ancien français, le seul à nous offrir cette aventure de Tristan déguisé en musicien borgne. De même que le lépreux, le ménestrel, ce musicien errant, est de condition humble et de nature inférieure au chevalier qu'est réellement Tristan. En fait, ce qui retient notre attention est surtout l'idée que Tristan ajoute à son travestissement un élément qui le distingue des autres chevaliers, également déguisés en musiciens. Aussi se rend-il en Cornouailles et se montre-t-il devant Yseut, dont l'absence lui devient insupportable, sous le masque du musicien et avec un œil en moins. Vagabond et borgne de surcroît, il se présente une fois de plus, devant sa bien-aimée, sous les traits d'un homme diminué, voire blessé. Ainsi, l'incomplète cécité jouée par Tristan constitue la septième des nombreuses blessures.

### 1.3.8 La folie

La folie est en fait le sujet principal de deux de nos textes à l'étude : *La Folie Tristan* (version d'Oxford et de Berne). Tristan s'abaissera, une fois de plus, à une condition inférieure à la sienne : de son métier honorable de chevalier, il emprunte les habits du fou. Aussi, comme la lèpre dans les versions de Béroul et Thomas, la folie est-elle repoussante, représentative d'une certaine déchéance de l'être, et conduit-elle à l'exclusion de la société.

La nature des blessures que sont la lèpre, la cécité partielle et la folie s'avère très significative. En effet, malgré le fait qu'elles soient simulées, ce qui permet à Tristan de cacher son identité réelle, elles dévoilent au contraire, par les images de souffrance, de mal auxquelles elles renvoient, ses véritables sentiments. Elles mettent ainsi en relief le caractère impossible et douloureux de l'amour qui anime les amants.

### 1.3.9 Estout l'Orgueilleux

Si nous devons avoir recours bien souvent à des versions contemporaines ou ultérieures à nos poèmes afin de reconstituer le récit, par un heureux hasard, nous avons la chance, avec le texte de Thomas, de découvrir, en ancien français, la conclusion de l'histoire dans son intégralité. Seule version française, d'ailleurs, qui donne à lire la fin tragique des amants de Cornouailles. En effet, le dénouement du roman, qui est relaté plus exactement dans le dernier passage intitulé « Fin du roman », donne lieu à un affrontement de Tristan contre Estout l'orgueilleux. Qui plus est, lors de ce combat pour venir en aide à son homonyme Tristan le Nain, Tristan l'Amoureux est gravement blessé « Par mi la luingne d'un espé / Ki de venim fut entusché<sup>28</sup> ». Neuvième blessure, cet empoisonnement sera le dernier de Tristan puisqu'il n'en réchappera pas : si Yseut l'a guéri des blessures

---

<sup>28</sup> Thomas, v. 2473-2474, p. 190.

précédentes, cette fois-ci, elle arrivera trop tard. L'affrontement contre Estout l'Orgueilleux du Fier Château est, en réalité, l'ultime combat de Tristan qui conduira les amants vers la mort. Les épisodes qui suivent celui de la blessure empoisonnée convergent tous vers le même point d'intérêt : le mal dont souffre Tristan, le pouvoir que seule Yseut détient pour le guérir et enfin leur indéfectible amour. Le monologue de Tristan et la plainte d'Yseut, entre autres, seront propices à une description exhaustive des souffrances de Tristan et de leur désir de se revoir.

#### 1.4 Conclusion

De la tradition de Thomas ou de Béroul, versions mutilées ou fragmentaires, les poèmes français font tous allusion à la seconde partie de la légende qui rapporte l'histoire d'amour entre Tristan et Yseut. Amour passion, amour malheureux, amour condamné : voilà ce qui fascine au Moyen Âge et ce qui séduit encore aujourd'hui.

De plus, les textes français, malgré la diversité des épisodes qui nous sont parvenus, dévoilent une histoire dans laquelle la présence de la blessure est omniprésente. Au total, nous avons donc répertorié neuf blessures dans nos textes.

Le deuxième chapitre portera sur l'analyse du contexte sémantique de chacune des blessures de Tristan. Nous pourrons ainsi les classer selon différents types. En effet, nous verrons que, selon leur nature, elles se divisent en différentes catégories. Par ailleurs, malgré le fait que ne possédions pas, en ancien français, les épisodes dans lesquelles surviennent les trois blessures suivantes : *Morholt*, *Dragon*, *Philtre*, nous constaterons qu'elles sont évoquées dans nos textes et que ces rappels occupent des fonctions bien précises dans le récit.

## **CHAPITRE II**

### **ANALYSE DU CONTEXTE SÉMANTIQUE DES BLESSURES DE TRISTAN**

Dites li qu'ore li suvenge....  
 E dé joies e dé dusurs  
 De nostre amur fine et verai,  
 Quant ele jadis guarri ma plai ;

Thomas ( v. 2640-2646 )

Les textes en ancien français qui composent notre corpus ainsi que l'inventaire des blessures présentés dans le chapitre premier, nous pouvons maintenant procéder à l'analyse du contexte sémantique qui entoure le motif de la blessure. Toutefois, avant d'exposer le travail sur le contexte sémantique de la blessure, il s'avère important de présenter la procédure de notre analyse.

## 2.1 MÉTHODOLOGIE

Les ouvrages de linguistique qui traitent de la sémantique exposent bien souvent une théorie qui se situe en dehors de tout contexte littéraire. On constate, à la lecture de ces ouvrages, que le but premier est de structurer le lexique d'une langue, afin de dégager des champs lexicaux. Sur la base de critères pertinents, on délimite, en dehors de toute production littéraire, le champ sémantique d'un mot. Par ailleurs, la théorie développée par François Rastier s'avère la plus pertinente dans le cadre de notre recherche puisqu'il applique les notions de sémantique à l'intérieur des textes. En fait, il déclare que « [...] la linguistique textuelle doit pour s'affirmer faire à la sémantique la place qui lui revient<sup>1</sup> ». Qui plus est, les ouvrages tels que *Sémantique interprétative* et *Sens et textualité* apportent quelques notions sur la façon d'indexer des sémèmes à un thème générique. Toutefois, le but de notre recherche n'est pas de faire un relevé de mots qui composent le champ sémantique de la blessure afin d'étudier leur fréquence, mais plutôt de comprendre la signification des multiples blessures de Tristan. Aussi, sans avoir suivi exactement la méthode d'inventaire qu'il suggère afin de bien dégager ce qui

---

<sup>1</sup> F. Rastier, *Sens et textualité*, p. 6.

gravite autour de tel ou tel champ sémantique, ainsi que les différentes isotopies qui s'y rattachent, pouvons-nous affirmer que la méthodologie proposée par François Rastier nous a inspirée et surtout aidée à mieux saisir le contexte sémantique dans lequel évoluent les différentes blessures qui parcourent les récits.

Grâce à l'analyse du contexte sémantique de la blessure, nous pourrons alors ensuite nous orienter, dans le troisième chapitre, vers une interprétation symbolique de ce motif. Aussi faut-il d'abord procéder à l'élaboration d'un inventaire des extraits qui concernent chacune des blessures étudiées. En fait, contrairement à l'interprétation symbolique qui se réalise selon un axe vertical, et nos textes médiévaux se prêtent tout à fait à ce genre d'analyse, le travail sur les contextes sémantiques se situe sur un axe syntagmatique, c'est-à-dire horizontal.

Nous entendons par contexte sémantique des blessures, tout ce qui, par le biais des relevés des extraits, offre des informations sur les blessures : les raisons, les événements qui les provoquent, le lieu, l'endroit du corps atteint, les armes utilisées, les personnages impliqués, les descriptions des souffrances endurées, etc.

Ainsi, nous citerons, en retrait du texte, les extraits qui rappellent l'une ou l'autre des blessures de Tristan. En effet, certains épisodes, comme nous l'avons déjà mentionné, ont disparu ou demeurent perdus. Cependant, par les nombreux rappels dont ils font l'objet au cours du récit, nous obtenons des informations sur les blessures. Évidemment, lorsque nous possédons les épisodes dans lesquels elles surviennent directement, nous citerons les extraits. Nous appliquerons cette procédure de travail à toutes les blessures à l'étude.

Nous présenterons le contexte sémantique de chacune des blessures, selon leur ordre chronologique d'apparition dans le récit, : *Morholt*, *Dragon*, *Philtre*, *Le Piège de la farine ( le flagrant délit )*, *La lèpre*, *Nuit de noces*, *Borgne*, *La folie*, *Estout l'Orgueilleux*.

Enfin, l'analyse adoptera l'ordre suivant des textes, et ce pour toutes les blessures à l'étude : le roman de Thomas, le roman de Béroul, la *Folie de Berne*, la *Folie d'Oxford*, *La Continuation de Perceval*.

## **2.2 ANALYSE DU CONTEXTE SÉMANTIQUE DE LA BLESSURE**

Les contextes dans lesquels les blessures surviennent, exposés dans le premier chapitre, indiquent déjà de façon claire que les rencontres de Tristan et Yseut gravitent toujours autour de ce motif. Plus précisément, les blessures structurent le récit et font partie intégrante de la relation amoureuse qui unit Tristan et Yseut. Or, l'analyse du contexte sémantique de la blessure élargira et précisera à la fois la recherche ébauchée autour de ce motif. Ainsi, nous découvrirons que, selon leur nature, elles se divisent en différentes catégories. En outre, là où certaines blessures sont uniquement évoquées dans nos textes, nous constaterons que ces rappels occupent des fonctions précises. Par ailleurs, l'analyse, en plus de déterminer la fréquence d'apparition de ce motif afin d'en définir superficiellement l'importance, dévoilera le nombre d'occurrences de chacune des blessures, ce qui indiquera à quel niveau d'importance elles se situent les unes par rapport aux autres.

### **2.2.1 Morholt**

Épisode disparu des poèmes à l'étude, le combat contre le Morholt duquel Tristan ressort blessé n'est qu'évoqué dans nos textes.

#### **2.2.1.1 Le roman de Thomas**

Tristan, souffrant de la blessure reçue par un des frères d'Estout l'Orgueilleux, prie Kaherdin d'être son messager auprès d'Yseut. Par l'entremise de Kaherdin, il désire ainsi toucher Yseut droit au cœur afin qu'elle n'hésite pas à venir vers lui

pour le guérir. Entre autres souvenirs, il lui demande de remémorer à sa bien-aimée les soins qu'elle lui prodigua lors de sa première blessure :

« Dites li qu'ore li suvenge / [...] / De nostre amur fine et verai, / Quant ele jadis guarri ma plai ; » (v. 2640-2646).

Tristan et Yseut s'aiment donc depuis cette blessure. Parle-t-on de celle reçue lors du duel avec le Morholt ou de celle infligée par la langue du dragon ? Chose certaine, amour et blessure sont intimement liés dans ces vers. Ce passage démontre que le philtre ne détient pas un rôle aussi déterminant qu'on le croit dans la naissance de leur amour. En réalité, il est le symbole de la passion, du lien indéfectible qui unit Tristan et Yseut depuis leur première rencontre.

### 2.2.1.2 Le roman de Bérout

Le souvenir du combat contre le Morholt et par le fait même de la blessure de Tristan refait surface à quatre reprises dans le récit.

Rappel 1: Lors du rendez-vous à la fontaine, les amants sont épiés par le roi. Conscients d'être surveillés, ils entretiennent une conversation dont ils orientent les propos en fonction de la présence de Marc. Yseut, la première, prend la parole et rappelle cette bataille dans laquelle Tristan fut gravement blessé :

« Mot vos estut mal endurer / De la plaie que vos preïstes / En la batalle que feïstes / O mon oncle. Je vos gani. / Se vos m'en eriez ami, / N'ert pas mervelle, par ma foi ! » (v. 50-53).

Initiatrice d'un dialogue destiné au roi Marc, Yseut, dans cet extrait, s'adresse à Tristan. Ainsi, *Mal*, *plaie*, *batalle* se juxtaposent avec *Je* (Yseut), *gani* et dévoilent, pour la première fois, du moins dans ce que nous possédons du poème de Bérout, le rôle de guérisseuse qu'elle détient auprès de Tristan blessé.

**Rappel 2** : Ce deuxième souvenir de la bataille de Tristan contre le Morholt se situe également lors du rendez-vous à la fontaine. Tristan évoque à son tour le combat qu'il mena contre le Morholt :

« Mot les vi ja taisant et muz, / Qant li Morhot fu ça venuz, / Ou nen i out uns d'eus tot sous / Qui osast prendre ses adous. / Mot vi mon oncle iluec pensis, / Mex vosist estre mort que vis. / Por s'onor croistre m'en armai, / Combati m'en, si l'en chaçai » (v. 135-143).

**Rappel 3** : Suite au rendez-vous de la fontaine, le roi se rend dans sa chambre auprès d'Yseut et lui confie qu'il a entendu sa conversation avec Tristan. Aussi lui rappelle-t-il particulièrement ces paroles que Tristan a prononcées :

« "Qant j'oï a Tristran retraire / La batalle que li fis faire, / pitié en oi, petit falli / Que de l'arbre jus ne chaï [...]" » (V. 479-481).

Les trois premières occurrences qui concernent le combat contre le Morholt et par le fait même la primordiale blessure de Tristan, ont pour fonction de préserver l'amour secret de Tristan et Yseut. Plus précisément, les deux premiers souvenirs de cette bataille où Tristan vacille entre la vie et la mort émeuvent le roi et orientent le récit vers un nouvel épisode : la réconciliation de Marc avec la reine et son neveu. Le troisième rappel évoqué par Marc, confirme, en quelque sorte, que les amants, par leurs propos précédents, ont atteint leur objectif : émouvoir le roi afin de détourner tous les soupçons qui pèsent sur eux et de pouvoir ainsi continuer à se rencontrer sans crainte.

**Rappel 4** : Pris en flagrant délit d'adultère à cause du piège de la farine imaginé par le nain Frocin, Tristan et Yseut se voient condamnés au bûcher par le roi. Par estime et par pitié pour les amants, le peuple se souvient du courage dont Tristan fit preuve lorsque le Morholt réclamait son tribut :

« Qant le Morhout prist ja ci port, / Qui ça venoit por nos enfanz, / Nos barons fist si tost taisanz / Que onques n'ot un si hardi / Qui s'en osast armer vers lui. / Vos enpreistes la batalle / Por nos trestoz de Cornoualle / Et oceïstes le Morhout. / Il vos navra d'un javelot, / Sire, dont tu deüs morir » (v. 848-855).

Quatrième occurrence de la blessure qui, dans ce cas-ci, ne contribuera pas à disculper le couple aux yeux du roi. De fait, contrairement aux trois précédents rappels du courage et des souffrances de Tristan qui attendrirent le roi et qui permirent aux amoureux de donner libre cours à leurs ébats, cette fois-ci, la fonction est tout autre. D'un rôle unificateur, apaisant pour les amoureux, et qui provoque une baisse de la tension du récit, le souvenir de la blessure n'a cette fois-ci aucun impact. Ou plutôt, ce non-impact contribue à créer des rebondissements, de nouvelles tensions dans l'histoire: le saut de la chapelle et l'enlèvement d'Yseut par les lépreux. Néanmoins, suite à ces épisodes, les amants seront à nouveau réunis.

Sans vraiment offrir une description exhaustive de la blessure infligée par le Morholt, le texte de Béroul, en plus de révéler le pouvoir de guérison attribué à Yseut, lègue surtout des précisions sur les circonstances de la bataille, cet affrontement qui occasionna la blessure de Tristan. Les nombreux rappels dont la bataille fait l'objet soulignent plutôt le courage et la bravoure de Tristan et rehaussent, par le fait même, les qualités héroïques attribuées à son personnage. Toutefois, la récurrence du souvenir de cet épisode prouve également qu'il détient une importance capitale dans l'histoire. Et surtout, les rappels apparaissent dans des moments du récit où la tension se situe à un niveau élevé. Certes, ils se présentent à des instants décisifs du sort des amants.

### **2.2.1.3 La Folie de Tristan (version de Berne)**

Exclu du royaume de Marc, Tristan vit en Petite-Bretagne auprès de son épouse, Yseut aux Blanches Mains.

Rappel 1 : Affligé d'une grande détresse d'être ainsi séparé de la reine Yseut, il implore Dieu d'intervenir en sa faveur et de lui accorder le bonheur de revoir sa

bien-aimée. Dans ses prières, il rappelle le combat contre le Morholt, ainsi que la blessure à laquelle Yseut prodigua ses soins bénéfiques :

« Mout me gari soëf ma plaie / Que je reçui en Cornuaille, / Qant a Morhot fis la bataille / En l'ile ou fui menez a nage / Por desfandre lo treüssage / Que cil devoient de la terre. / A m'espee finé la guerre » (v. 77-83).

Il semble que Dieu réponde à ses implorations, puisque par la suite, l'idée de se rendre en Cornouailles afin de revoir Yseut, sous de fausses apparences, vient à l'esprit de Tristan. Il s'aventure alors à la cour du roi Marc, déguisé en fou, et divertit toute la cour par les propos qu'il entretient sur sa relation avec Yseut.

Rappel 2 : La reine, confuse par tant de justesse dans les paroles de Tristan, se retire dans sa chambre. Elle demande à Brangien d'aller chercher le fou. Tristan se rend auprès d'Yseut et lui remémore, afin qu'elle le reconnaisse, cette aventure :

« Car de la plaie que gë oi / Quë il me fist par mi l'espaule / - Si issi je de cestë aule - / Me randistes et sauf et sain. / Autres de vos n'i mist la main. / [...] Et qant je fui entrez el bain, / Traisistes vos mon branc d'acier, / Trovastes l'osche a l'essuier. / Donc apelastes Perenis / O la bande de paille bis, / O la piece iert envolopee. / L'acier joinssistes a l'espee. / Qant l'un acier a l'autre joint, / Donc ne m'amastes vos donc point » (v. 411-427).

Ainsi, nous relevons, dans le premier rappel, les mots suivants : *gari, plaie, Cornuaille, Morhot, bataille, ile, espee*, et dans le second : *plaie, espaule, aule, sauf et sain, vos (Yseut), mist la main, branc d'acier, osche, piece, acier, espee*. Seulement deux rappels de la bataille qui engendra la première blessure de Tristan dans ce poème, mais qui offrent des détails supplémentaires tels que l'endroit du corps où Tristan fut blessé (*espaule*), ainsi que le lieu du combat contre le Morholt (*Cornuaille, ile*). On comprend également par le sens du vers suivant : « Autres de vos n'i mist la main » (v. 415), que seule, Yseut, détient le pouvoir de guérir Tristan. En outre, ces deux rappels mettent en évidence le lien qui existe entre le combat contre le Morholt, la blessure de Tristan, ainsi que la guérison de la plaie

par Yseut. Ils occupent également une fonction réunificatrice puisque les amants se retrouvent de nouveau.

#### **2.2.1.4 La Folie de Tristan (version d'Oxford)**

Même scénario que dans la *Folie* de Berne, la version d'Oxford traite également de la prestation de Tristan, qui, travesti en fou, déploie une grande hardiesse dans ses propos face à la cour. De fait, l'amant d'Yseut répond aux questions du roi Marc par des bouffonneries entrelacées de propos qui concernent des souvenirs de sa relation avec la reine. Les répliques de Tristan s'adressent en réalité à Yseut afin qu'elle le reconnaisse malgré son déguisement. Ainsi, il s'adresse à la reine :

« Puis dit après : « Raïne Ysolt, / Trantris sui, ki amer vus solt. / Membrer vus dait quant fui nauverz, / - Maint hom le saveit assez- / Quant me cumbati al Morhout, / Ki vostre treü aver volt. / A tel hoür me cumbati / Ke je le ocis, pas nel ni. / Malement i fu je navrés, / Kar li bran fu envenimés. / L'os de la hanche me entamat / E li fors veninz eschauffat, / En le os s'erst, nercir le fist, / E tel dolor puis i assist / Ki ne pout mire guarir. / Si quidai ben murir. / En mer me mis, la voil murir, / Tant me purnuat le languir. / Li venz levat turment grant, / E chaçat ma nef en Irlant. / Al païs m'estut ariver / Ke jo deveie plus duter, / Kar je avei ocis le Morholt : / Vostre uncle fu, raïne Ysolt, / Pur ço dutai mult le païs. / Mais jo fu nauvrez e chitifs. [...] Je fu sempres a curt mandez, / Tut issi cum ere navrez. / La raïne la me guarir / De ma plaie, sue merci. [...] Membrer vus dait, dame raïne, / Cum je guarri par la meschine » (V. 327-364).

Ce premier rappel ajoute de nombreux détails, jusqu'à maintenant absents de nos textes, sur la blessure de Tristan : l'épée empoisonnée du Morholt, une description des souffrances de Tristan, une variante sur l'endroit du corps atteint, le voyage en mer de Tristan pour attendre la mort et le navire qui accoste en Irlande. En fait, l'évocation de ce souvenir met surtout en relief les souffrances de Tristan et leur apaisement par Yseut.

En somme, les éléments essentiels qui entourent cette blessure se lisent dans cet extrait : le combat contre le Morholt qui engendre la blessure de Tristan, l'os de la hanche qui est touché, le motif de l'empoisonnement qui cause les souffrances

extrêmes, le désir de mourir sur la mer, l'arrivée au hasard en Irlande, la guérison par la mère d'Yseut et la rencontre de la princesse.

### **2.2.1.5 *La Continuation de Perceval* par Gerbert de Montreuil**

Tristan est en Bretagne, plus précisément à la cour du roi Arthur où il affronte et vainc les meilleurs chevaliers. Gauvain, exacerbé par la force et l'endurance de Tristan, décide alors de venger ses amis. Toutefois, un ménestrel reconnaît Tristan et déclare, à toute la cour, la véritable identité du chevalier. Il remémore les exploits de Tristan, dont entre autres le duel contre le Morholt:

« Tristrans est apelez sanz faille, / Niez est roi Marc de Cornuaille. / C'est cil qui le serpent ocist / Et Morbot qui tant de mal fist, / [...] » (v. 3617-3620).

Cet extrait rappelle la bataille contre le Morholt qui engendra la blessure de Tristan. Unique dans ce texte, le souvenir du combat contre l'oncle d'Yseut permet à Tristan de recevoir le meilleur accueil qui soit de la part du roi Arthur. De plus, il favorise la naissance d'une amitié avec Gauvain qui l'aidera par la suite à revoir Yseut. En fait, par l'intermédiaire de Gauvain, il convainc le roi Arthur de lui fournir l'équipement nécessaire pour réaliser son projet. Mise en relief de la force et du courage de l'amant d'Yseut, ce rappel détient également une fonction importante dans le poème. En effet, il prépare et oriente le récit vers un épisode ultérieur : la réunion des amants.

### **2.2.2 *Dragon***

Lié à la conquête d'Yseut pour le roi Marc, le combat contre le dragon met une fois de plus la vie de Tristan en péril. Notre héros émergera, certes, vainqueur de la bataille, mais le corps traversé par le poison qui émane de la langue de la bête. Deuxième acte héroïque de Tristan, l'affrontement contre le dragon est uniquement

rappelé dans nos textes, excepté pour le roman de Thomas qui ne fait aucune mention de cet épisode.

### 2.2.2.1 Le roman de Bérout

Le souvenir de la blessure de Tristan et par le fait même du combat contre le dragon refait surface à deux reprises dans le poème. D'une part, lorsque, suite à l'épisode du rendez-vous de la fontaine, le roi Marc rejoint Yseut dans sa chambre et lui déclare qu'il fut saisi de pitié en entendant combien avait souffert Tristan pour lui :

« Et quant je vos oï retraire / Le mal q'en mer li estut traire / De la serpent dont le garistes, [...] Pitié m'en prist an l'arbre sus » (v. 483-491).

Ce bref passage contient des éléments importants qui concernent la blessure : la plaie de Tristan ainsi que sa guérison par Yseut. Et, si la traduction se lit comme suit : « Et quand je vous ai entendu rappeler les souffrances qu'il avait dû endurer en mer, sous l'effet du venin du dragon, ce dont vous l'avez guéri [...] », il faut cependant préciser que « [...] c'est la blessure reçue du Morholt qui a lancé Tristrant malade dans une errance désespérée sur la mer, jusqu'à son arrivée en Irlande où Isald le guérit une première fois<sup>2</sup> ». Le mot *mer* semble plutôt une erreur du texte en ancien français. Qui plus est, on ne retrouve cette information dans aucun autre poème.

Les regrets du roi d'avoir douté de l'intégrité de son neveu, exprimés dans ce rappel, conduisent vers la réconciliation de Marc avec la reine et Tristan, ce qui signifie que les amants jouissent de nouveau du privilège de se rencontrer.

---

<sup>2</sup> D. Poirion, *Tristan et Yseut. Les premières versions européennes*, éd. publiée sous la direction de Christiane Marchello-Nizia, p. 1162.

D'autre part, lorsque les amants arrivent au terme fixé des trois ans des pouvoirs du philtre, ils retournent, pénitents, chez l'ermite qui leur conseille de porter une lettre au roi. Le but de la missive est de persuader Marc de reprendre sa femme et de lui pardonner. Sous la plume du sage Ogrin, Tristan rappelle alors à son oncle les circonstances de la conquête d'Yseut :

« " Rois, tu sez bien le mariage / De la fille le roi d'Irlande. / Par mer en fui jusqu'en  
Horlande, / Par ma proece la conquis, / Le grant serpent cresté ocis, / Par qoi ele me fu  
donee. / Amenai la en ta contree. / Rois, tu la preïs a mollier » (V. 2556-2563).

Ce second souvenir de la bataille contre le dragon ne s'attarde nullement, contrairement au premier rappel, sur la blessure et sa guérison par Yseut. En réalité, cet extrait de la lettre valorise surtout le courage et l'héroïsme de Tristan qui désire redorer son image aux yeux du roi. Il révèle également le lien étroit qui existe entre ce combat singulier et la conquête d'Yseut pour le roi Marc.

### **2.2.2.2 *La Folie de Tristan (version de Berne)***

Tristan, déguisé en fou, se présente à la cour du roi Marc. Il réussit à s'introduire dans la chambre de la reine et, afin qu'elle devine le véritable personnage qui se cache sous ses allures burlesques, lui raconte cet épisode de leur vie :

« Del velin del cruiel serpent / - Panduz soie, se jë en mant - / Me garistes sanz mehain »  
(v.416-418).

Seconde fois, dans nos poèmes, où l'on démontre que la guérison de la blessure de Tristan, infligée par le dragon, s'accomplit grâce aux soins d'Yseut. Signalons également que l'extrait contient un vers qui témoigne de la nature empoisonnée de la plaie. Élément de plus qui permettra, ultérieurement, de faire une distinction entre les types de blessures.

### 2.2.2.3 *La Folie de Tristan (version d'Oxford)*

À la suite du rappel du combat contre le Morholt qu'il exprime devant la reine Yseut et la cour entière, Tristan poursuit, malgré la malaise de la reine, afin qu'elle le reconnaisse. Il prend de nouveau la parole et ravive ainsi le souvenir de son second exploit :

« Raïne dame, del serpent / Membrer vus dait ke je le ocis / Quant jo vinc en vostre païs. / La teste, la severai del cors, / La lange trenchai e pris hors ; / Dedenz ma chauce le botai / E del venim si eschaufai, / Ben quidai estre morz en fin ; / Paumés me jeu lez le chemin. / Vostre mere e vus me vistes / E de la mort me guaristes. / Par grant meschine e par engin / Me garistes del venim » (V. 416-428).

Plusieurs éléments nouveaux s'ajoutent au contexte sémantique de cette deuxième blessure de Tristan. De fait, cet unique souvenir de la deuxième blessure de Tristan que procure la *Folie* d'Oxford transmet des informations, jusqu'alors inconnues, sur le combat et la plaie de Tristan. On apprend ainsi que le dragon fut décapité et que, par la suite, l'amant d'Yseut lui trancha la langue qu'il plaça dans sa chausse. Or, le venin dont elle était imprégnée traversa sa jambe et se répandit dans tout son corps. Par ailleurs, de nouveaux détails s'ajoutent sur la guérison de Tristan par les deux Yseut, tels que *grant meschine* et *engine* qui soulignent les connaissances et les pouvoirs, en l'occurrence exceptionnels, que détiennent la reine d'Irlande et sa fille.

### 2.2.2.4 *La Continuation de Perceval* par Gerbert de Montreuil

L'unique souvenir du combat contre le dragon s'entremêle, dans le poème, à celui de l'affrontement du Morholt et de Tristan. En effet, le ménestrel dévoile, en outre, cette singulière aventure, caractéristique du personnage de Tristan :

C'est cil qui le serpent ocist/ Et Morbot qui tant de mal fist, / Par coi conquist la bele Yseut / Por cui amour sovent se deut » (V. 3619-3622).

Le dernier vers offre une information précieuse sur le moment de la naissance de l'amour entre Yseut et Tristan. Il semble que cette rime dévoile un lien entre le duel contre le dragon et l'émergence de la passion des amants. De fait, La Pléiade traduit ces vers ainsi : « C'est lui qui a tué le dragon, ainsi que le Morholt qui avait causé tant de mal, grâce à quoi il conquiert la belle Yseut pour l'amour de laquelle il n'a cessé depuis de souffrir ». Voilà un nouveau point qui réfute la thèse selon laquelle l'amour entre Yseut et Tristan naît suite à l'absorption du philtre. Aussi démontre-t-il qu'à la suite de la bataille contre le dragon, les amants éprouvent des sentiments l'un envers l'autre. Sentiments qui naissent, en réalité, lors des soins apportés par Yseut aux blessures de Tristan.

Toutefois, à la différence de sa première rencontre avec la princesse où il parvient à cacher sa véritable identité, Tristan, cette fois-ci sera démasqué par Yseut. L'épée ébréchée, le fragment trouvé dans le crâne du Morholt que la princesse ajuste parfaitement à l'arme entaillée de Tristan, lors de la scène du bain, indiquent que le blessé à qui elle prodigue des soins est en réalité le vainqueur du Morholt.

Le rappel de la bataille contre le monstre poursuit évidemment le même objectif que celui du combat contre le Morholt : préparer les conditions nécessaires à une rencontre des amants. Pour plus d'informations sur les conséquences de ce souvenir dans le récit, on peut se référer au point 2.2.1.5. de ce chapitre.

### **2.2.3 Le Philtre**

De même que l'épisode du Morholt et celui du Dragon, nous prenons connaissance de cette aventure de Tristan et Yseut seulement par des rappels dans nos textes. Et, contrairement à la blessure précédente, le poème de Thomas remémore cet élément important de l'histoire des amants. Qui plus est, il offre, grâce au fragment de Carlisle, la scène qui suit immédiatement l'empoisonnement par la boisson magique. Le texte de Thomas nous légue ainsi, en direct, les sentiments des

amants suite à l'absorption du philtre, ce que les autres poèmes à l'étude ne peuvent qu'offrir en rappels et par bribes.

### 2.2.3.1 Le roman de Thomas

L'extrait du fragment de Carlisle ne rapporte pas en tant que tel l'épisode du philtre. Toutefois, contrairement aux poèmes précédents, il donne à lire l'état d'âme des protagonistes qui, immédiatement après avoir bu le philtre, s'avouent directement leur amour et les tourments qui les assaillent. Premier véritable dialogue amoureux que ce fragment puisque :

Jusqu'alors, le roman naissant développait en de longs monologues intérieurs la strophe lyrique héritée de la poésie courtoise, où le poète ou l'amant disait son amour. Le roman antique tout particulièrement offre des exemples de débats intérieurs où il est intéressant de déceler la naissance de l'analyse des sentiments. Mais l'on continuait de monologuer son amour, de façon quasi intransitive - « j'aime » ou « je l'aime », mais non pas encore « je t'aime »<sup>3</sup>.

Aussi cette nouvelle technique romanesque renforce-t-elle la fébrilité qui accompagne toute passion. Les sentiments amoureux, lorsqu'ils sont partagés avec l'être aimé, ne redoublent-ils pas d'intensité ? Yseut, la première, exprime son amour et le fait « par le détour d'un jeu de mots, d'une énigme sur les deux syllabes *lamer* (*l'amer*, « la mer », ou *l'amer*, « l'amer », « l'amertume », ou l'infinitif *l'amer*, « l'amour », « le fait d'aimer »<sup>4</sup> » :

« " [...] Si vus ne f[u]ss[e]z, ja ne fusse, / Ne de l'amer rien [ne] s'ëusse./ Merveille est k'om la mer ne het / Qui si amer mal en mer seet,/ E qui l'anguisse est si amere ! / Si je une foiz fors en ere, / ja n[i] enteroie, ce quit " » (v. 39-45).

Tristan n'avoue pas immédiatement ses sentiments, mais le narrateur décrit le trouble dans lequel le jeu de mots a plongé le chevalier :

<sup>3</sup> C. Marchello-Nizia, *Tristan et Yseut, Les premières versions européennes*, éd. publiée sous la direction de Christiane Marchello-Nizia, p. 1227.

<sup>4</sup> Loc. cit.

Tristran ad noté [ch]escun dit, / Mes el l'ad issi forsvée / Par « l'amer » que ele ad tant changé / Que ne set si cele dour / Ad de la mer ou de l'amur, / Ou s'el dit « amer » de « la mer » / Ou pur « l'amur » diet « amer ». / Pur la dotance que il sent, / Demande si l'a [amur li] pr[en]t / Ou si ja grante ou s'el s' [a]st[ien]t. / ..... « Par tant q[u'e]l voir le ...te, / Car deus mais i put l'en se[n]tir, / L'un d'amer, l'autre de pur. » (v. 46-58).

Yseut poursuit, avant que Tristan ne prenne la parole :

Ysolt dit : « [C]el mal que je sent / Est amer, mes ne put nient : / Mon quer angoisse e pres le tient. / E tel amer de la mer vient : / Prist puis que [je çâen] z entray » (v. 59-63).

« Tristran respont Autretel ay : / Ly miens mais est del vostre estrait. / L'anguisse mon quer amer fait, / Si ne sent pas le mal amer ; / N'il ne revient pas de la mer, / Mes d'amer ay ceste dour, / E en la mer m'est pris l'amur. / Assez en ay or dit a sage » (v. 64-71).

Malgré une oscillation, en son début, entre deux sens accordés au terme *amer*, c'est-à-dire « bilieux / amoureux », cet extrait soulève l'ambiguïté semée par le jeu de mots inventé par Yseut. L'amour s'est emparé d'eux sur les eaux, certes, mais l'angoisse, la souffrance ne résultent point d'un mal de mer mais plutôt de l'éclosion de leur passion.

La joie que ressentent Tristan et Yseut après l'aveu de leurs sentiments contraste avec la douleur et l'angoisse qui se dégagent dans ses vers. Plus qu'une boisson magique, le philtre est une véritable blessure avec tout ce qu'elle engendre de souffrance. L'amour qui se confond avec l'amertume : voilà ce qui domine dans le contexte sémantique relevé, et qui exprime, certes, le bouleversement des cœurs.

Le roman de Thomas, effectuée, dans le dernier fragment « Fin du roman », un retour sur l'épisode du philtre. Tristan, blessé d'un épieu empoisonné, par l'un des frères d'Estout l'Orgueilleux, envoie Kaherdin chercher Yseut en Cornouailles. Afin qu'elle n'hésite pas à venir, Tristan demande à son ami de lui remémorer ce moment où ils ont bu le philtre :

« Dites li qu'ore li suvenge / [...] / Del beivre qu'ensemble beuimes / En la mer, quant surpris en fumes. / El beivre fud la nostre mort, / Nus n'en avrum ja mais confort. / A tel ure duné nus fu, / A nostre mort l'avum beü » (V. 2640-2652).

En nul endroit de nos poèmes le lien avec le philtre, ce breuvage dont les amants n'auront « jamais de guérison<sup>5</sup>, et la mort n'est aussi explicite. Alliance significative qui dévoile, en quelques vers, le sens de la légende entière. Blessures, passion et mort, ne résument-elles pas la vie des amants ?

### 2.2.3.2 Le roman de Bérout

Par cinq fois, dans le poème de Bérout, les souvenirs et les conséquences de cet incident, à la fois tragique et enivrant de l'absorption du philtre, surgissent. Concentrés dans l'épisode de l'exil dans la forêt du Morrois, ils revivent lors des moments suivants : - La première rencontre avec l'ermite Ogrin, - L'arrivée au terme des trois ans du pouvoir du philtre, - Le renoncement à la vie en forêt et le désir d'Yseut de retourner à la cour de Marc.

Rappel 1 : Tristan et Yseut vivent cachés dans la forêt du Morrois. Au hasard de leur errance, ils arrivent à l'endroit où vit l'ermite Ogrin. Conscient de la situation précaire dans laquelle vivent les amants, l'homme les prie de demander pardon à Dieu pour leur faute et de se repentir. Tristan, le premier, lui avoue les raisons et l'innocence de cet amour :

« Sire, par foi, / Que ele m'aime en bone foi, / Vos n'entendez pas la raison : / Q'el m'aime, c'est par la poison. / Ge ne me pus de lié partir, / N'ele de moi, n'en quier mentir. » [...] - Sire, j'am Yseut a merveille, / Si que n'en dor ne ne somelle » (v. 1381-1402).

Rappel 2 : Yseut, suite à l'aveu de Tristan, prend la parole et demande à l'ermite qu'il fasse preuve de compassion :

---

<sup>5</sup> Thomas, p. 194.

Iseut au pié l'ermite ploie, / Mainte color mue en poi d'ore, / Mot li crie merci sovent : « Sire, por Deu omnipotent, / Il ne m'aime pas, ne je lui, / Fors par un herbé dont je bui / Et il en but : ce fu pechiez. Por ce nos a li rois chaciez » (v. 1409-1416).

Les retours sur l'épisode du philtre ont pour fonctions premières de souligner le pouvoir contraignant de la boisson et l'innocence d'Yseut et de Tristan. *Raison* rime avec *poison*. Et le péché n'est pas de s'aimer, mais d'avoir porté à leurs lèvres la coupe au contenu empoisonné. Aussi les amants repartent-ils vers leur vie âpre et difficile, soumis au pouvoir du breuvage. De fait, « L'échec de l'ermite illustre le pouvoir magique du philtre<sup>6</sup> ».

Rappel 3 : Surpris dans la loge de feuillage par le roi, Tristan et Yseut, croyant que Marc n'hésitera pas à les tuer s'il les retrouve, fuient loin de leur abri. À la suite de cet épisode, le narrateur effectue un retour sur les propriétés particulières du philtre :

« Seignors, du vin de qoi il burent / Avez oï, por qoi il furent / En si grant paine lonctens mis ; / Mais ne savez, ce m'est avis, / A combien fu determinez / Li lovendrins, li vin herbez : / La mere Yseut, qui le bolli, / A trois anz d'amistié le fist. / Por Marc le fist et por sa fille : / Autre en pruva, qui s'en essille. / Tant con durerent li troi an, / Out li vins si soupris Tristran / Et la roïne ensemble o lui / Que chascun disoit : « Las n'en sui. » / L'endemain de la saint Jehan ! / Aconpli furent li troi an / Que cil vin fu determinez. / Tristran fu de son lit levez, / Iseut remest en sa fullie. [...] La ou il cort après la beste, / L'ore revient, et il s'areste, / Qu'il ot beü le lovendrant ». (V. 2133-2159).

Les trois ans de la durée du pouvoir du philtre écoulés, Tristan et Yseut s'acheminent vers un retour au monde de la cour. Le rappel précédent prépare à la deuxième entrevue avec l'ermite qui les aidera dans leur quête du repentir.

Rappel 4 : L'heure du repentir ayant sonné, Yseut réalise les effets et conséquences du philtre dans sa vie :

« [...] « Je sui roïne, mais le non / En ai perdu par la poison / Que nos beümes en la mer. / Ce fist Brengain, qu'i dut garder : / Lasse ! si male garde en fist ! / [...] Amis Tristran, en

---

<sup>6</sup> Ibid., p. 1175.

grant error / Nos mist qui le boivre d'amor / Nos aporta ensemble a boivre, / Mex ne nos pout li pas deçoivre. » » (v. 2205-2220).

**Rappel 5** : Tristan, à son tour, accuse le philtre d'avoir entraîné la reine dans cette aventure indigne de son rang :

« En tes chanbres, o ton seignor, / Ne fust, dame, li vins herbez / Qui an la mer nos fu donnez » (V. 2258-2260).

Ainsi, de l'impossibilité de se repentir et de se quitter attribuée au pouvoir du philtre, les amants finissent par avouer leur faute. Attrition bien superficielle puisque après leur séparation, ils poursuivront leurs amours illicites, ce qui donnera lieu à de multiples rebondissements et de nouvelles intrigues. En réalité, si Yseut et Tristan semblent libérés de l'emprise du breuvage, nous savons que leur amour se poursuit au-delà du terme fixé de trois ans.

Le philtre occupe une fonction importante dans l'épisode de l'exil de la forêt, puisque son évocation est directement reliée au repentir de Tristan et Yseut. Ainsi, son souvenir semble hanter, tour à tour, l'esprit des amants, qui, exclus du monde, vivent dans l'adultère.

Le poème de Béroul offre donc des informations qui concernent divers aspects du philtre : la nature empoisonnée du breuvage, les circonstances de sa fabrication, la durée de son pouvoir, le lieu où les amants burent le vin. Les extraits soulevés révèlent également l'omniprésence de l'amour, de la mer, de la souffrance et du péché. En somme, l'important demeure que le contexte sémantique qui entoure le philtre dévoile des aspects qui permettent de distinguer cette blessure des autres. Ainsi, d'une part, contrairement aux autres blessures relevées jusqu'à maintenant, Yseut, à l'égal de Tristan, est empoisonnée. Ce sera d'ailleurs l'unique fois dans son existence. De plus, inversement au mal infligé par le Morholt et le Dragon, l'empoisonnement se réalise en mer. D'autre part, l'amour de Tristan et Yseut dépasse les limites temporelles imposées par le philtre. Les distinctions soulevées

situent le philtre à un plan différent des huit autres blessures. Nous préciserons ce plan ultérieurement.

#### **2.2.3.4 La Folie de Tristan (version de Berne)**

Les retours qu'effectue Tristan sur leur aventure commune du philtre dans la *Folie* de Berne, tout comme les rappels des combats contre le Morholt et le dragon du même poème d'ailleurs, ont pour objet de faire en sorte qu'Yseut puisse l'identifier, ce qui conduira, de nouveau, les amants dans les bras l'un de l'autre.

Rappel 1 : Tristan, en guise de réponse aux questions du roi Marc, réplique, devant toute la cour, avec des histoires imaginaires parsemées de propos véridiques dont celui-ci :

« Rei, kar me dis ou est Brangain. / Tien, je t'afiance en ta main : / Del boivre don dona Tritan, / Don il sofrî puis grant ahan, / Moi et Ysiaut, que je voi ci, / En beümes : demandez li ! » (v. 174-179).

Rappel 2 : Tristan, avant de rejoindre Yseut qui s'est retirée dans ses appartements, tente de se faire reconnaître de Brangien :

« - Ja si feroie je, mon voil ; / Mais li boivres del trosseroil / M'a si emblé et cuer et sans / Que je nan ai autre porpans / Fors tant quë en amor servir. / Deus m'an doint a boen chief venir ! / Mar fu cele ovre appareilliee ! / Mon san ai an folor changiee. / Et vos, Brangien, qui l'aportates, / Certes, malemant exploitates. / Cil boivres fu faiz a envers / De plusors herbés mout divers. / Je muir por li, ele nel sant : / N'est pas parti oniement, / Car je sui Tritanz qui mar fu. » » (v. 318-332).

Rappel 3 : Parvenu dans la chambre d'Yseut, il ravive encore le souvenir de l'aventure du philtre :

« Don me fustes vos puis bailliee. / Bien fu la nés appareillie. / Qant de havre fumes torné, / Au tierz jor nos failli oré. / Toz nos estut nagier as rains ; / Je meïsmes i mis les mains. / Granz fu li chاوز, s'aümes soi. / Brangien qui ci est devant toi / Corut en haste au

trosseroil ; / Ele me prist estre son voil. / Do buverage empli la cope / Mout par fu clers, n'i parut sope. / tandi lo moi et jo lo pris, / Ainz ne t'iert mal n'è après pis / Car trop savez de la favele. / Mar vos vi onques, damoisele ! » ( v. 436-451).

Fonction de reconnaissance, donc similaire à celles des rappels précédents, ce contexte se différencie toutefois sur certains aspects. En effet, si l'amour et la souffrance dominant dans les deux premiers rappels, chacun des événements qui forment l'épisode du philtre est repris dans ce dernier passage ; la scène de l'absorption du breuvage empoisonné semble se dérouler sous nos yeux. En outre, de nouveaux éléments nous sont octroyés : le vent qui tombe, la chaleur intense qui s'installe durant la traversée. Ces détails dépeignent l'ambiance tendue qui précède l'instant fatidique.

#### 2.2.3.5 *La Folie de Tristan (version d'Oxford)*

Deux fois rappelé dans cette version, cet épisode est relaté par Tristan, dans un premier temps, lorsqu'il se présente devant la reine et le roi :

« " Ne membre vus quant vostre pere / Me baillat vus, e vostre mere ? / En la nef nus mistrent en mer : / Al rai ici vus dui mener. / Quant en haute mer nus meïmes, / Ben vus dirrai quai nus feimes. / Li jur fu beus e fesait chaut, / E nus fumes ben en haut. / Pur la chalur eüstes sei ; / ne vus membre, fille de rai ? / De un hanap bumes andui : / Vus en beüstes e je en bui. / Ivre ai esté tut tens puis, / Mais mal ivrez mult i truis. " » (v. 463-476).

Des détails, que la *Folie* de Berne passe sous silence, s'ajoutent cependant. On nous révèle ainsi que Tristan entreprit ce voyage en mer pour ramener Yseut au roi Marc. Également, les termes inusités de *ivre* et *mal ivrez* qui traduisent bien les sentiments contradictoires qui les assaillent depuis qu'ils ont goûté au philtre : l'euphorie et la souffrance se partagent le cœur des amants.

Dans un second temps, Tristan, seul avec Brangien s'efforce par les propos suivants de la convaincre qu'il est réellement l'ami d'Yseut :

Menbrer vus dait, bele Brengain ! / Ysolt e vus me cumandat, / [...] Lores vus baillat un costeret, / N'ert gueres grant, més petitet ; [...] Quant venimes en haute mer, / Li tans se prist a eschauffer. / Je avei vestu un bñiatt. / Tressüé fu si oi chault, / Je oi sai, a baivre demandai. / Ben savez si vairs vus dit ai. / Un valet, ki a mes pez sist, / Levat e le costerel prist. / En hanap de argent versat / La baivre ke il denz truvat, / Puis me assist le hanap al poing / E je en bui a cel bosuing. / la maité ofri à Ysolt / Ki sai aveit e baivre volt. / Cel baivre, bele, mar le bui, / E je unques mar vus cunui. (V. 634-658).

Le contenu des deux extraits précédents s'apparente au troisième rappel de l'épisode de la *Folie de Berne* puisqu'il fait référence aux circonstances, ainsi qu'au moment de l'absorption du philtre. De plus, le voyage en mer, l'amour et la souffrance sont des thèmes importants de ces deux rappels de la *Folie d'Oxford*.

### 2.2.3.6 *La Continuation de Perceval* par Gerbert de Montreuil

De même que les épisodes du Morholt et du Dragon rappelés par un ménestrel, lors d'un combat de Tristan contre Gauvain, le souvenir de l'aventure du philtre contribue à distinguer Tristan de tout autre chevalier :

« Et Morbot qui tant de mal fist, / Par coi conquist la bele Yseut / Por cui amour sovent se deut. / Au roi son oncle la mena, / Mais par pechié puis l'aama / Par un chier boire que il but. / Et quant li rois ot aperchut / L'amour d'ax deus, celui chacha, / De sa terre le congëa » (V. 3620-3628).

Reconnu comme le neveu du Marc, Tristan recevra l'aide nécessaire de la part du roi Arthur dans son entreprise de revoir Yseut. Donc, la fonction première du rappel du philtre est de créer un climat propice à une rencontre avec Yseut.

Seulement une évocation de cet épisode dans le poème et dont les deux aspects retenus sont : le pouvoir contraignant du philtre et la notion de péché qui gravite autour de l'amour que se portent Tristan et Yseut.

Jusqu'à maintenant, les blessures étudiées se sont présentées en rappel dans nos textes. Ainsi, vu l'état fragmentaire de nos poèmes ou le style bref et condensé de certaines versions ( les *Folies* d'Oxford et de Berne), nous avons dû nous satisfaire

des échos des épisodes du Morholt, du Dragon ainsi que du Philtre. Or, pour les prochaines blessures à l'étude, nos textes nous livrent directement les contextes dans lesquels elles surviennent. De plus, la plupart ne font pas l'objet de rappel.

#### **2.2.4 Le Piège de la farine ( le flagrant délit)**

Seul le poème de Béroul donne à lire, en entier, cette aventure de Tristan. Puisqu'un résumé exhaustif de cet épisode se trouve dans le chapitre premier, nous ferons simplement un bref rappel des circonstances qui entourent cette quatrième blessure.

Réconciliés avec le roi Marc, Tristan et Yseut sont de nouveau victimes de jalousie de la part de gens de la cour. De fait, le nain, sous l'instigation des barons, répand de la farine entre les deux lits afin que Tristan y laisse ses traces de pas. Toutefois, Tristan découvre la ruse et décide, pour aller rejoindre la reine, de sauter d'un lit à l'autre. Mais, une blessure à la jambe s'ouvre au moment où il parvient dans le lit de la reine. Le sang qui s'épanche de la plaie béante se répand et tache les draps :

« Le jor devant, Tristran, el bois, / En la janbe nafrez estoit / D'un grant sengler, mot se doloit. / La plaie mot avoit saigné. / Desliez ert, par son pechié. / Tristran ne domoit pas, ce quit ; [...] Dex ! porqoi fut ? Or escoutez ! / Les piez a joinz, esme, si saut, / El lit le roi chaï de haut. / Sa plaie escrive, forment saine ; / Le sanc qui'en ist les dras ensaigne. / La plaie saigne, ne la sent, / Qar trop a son delit entent. / En plusors leus li sanc aïne » (v. 716-735).

Tristan qui entend le roi venir vers la chambre, se lève, saute une seconde fois, ce qui a pour effet de rouvrir la plaie :

[...] Li rois s'en vient. Tristran l'entend, / Live du lit, tot esfroïz, / Errant s'en rest mot tost salliz. / Au tresallir que Tristran fait, / Li sans decent (malement vait) / De la plaie sor la farine [...] Sor la flor, chاوز, li sanc parut. / Li rois choisi el lit le sanc : / Vermel en furent li drap blanc, / Et sor la flore en pert la trace, / Du saut. Li rois Tristran menace » (v. 744-770).

La blessure qui saigne abondamment, les draps ensanglantés, la plaie qui s'ouvre une deuxième fois, le sang répandu sur la farine sont des traces irrémédiables de la liaison de Tristan avec Yseut. Tous ces indices flagrants déterminent les épisodes suivants : dans un premier temps, la condamnation des amants par le roi Marc qui conduit en deuxième lieu à l'exil dans la forêt du Morrois. Fait étrange, cette blessure dont on ne dit pas qu'elle est guérie ne s'ouvre pas lorsque Tristan s'évade de la chapelle et saute de la falaise. Pourtant, il ne s'écoule pas une journée entre le saut du lit et celui de la chapelle. De plus, les risques encourus ne se comparent pas puisque le dernier tient du miracle. Ce détail incohérent contribue, de surcroît, à voir un lien manifeste entre les rencontres des amants et les blessures de Tristan. Par ailleurs, cette plaie à la jambe, contrairement à celles infligées par le Morholt et le dragon, ne comporte aucun risque pour la vie de Tristan et ne réclame donc pas les soins particuliers de son amie. On peut toutefois dire que, sans exiger une rencontre des amants pour guérir, elle reste tout de même liée à un tête-à-tête. De surcroît, au contact d'Yseut, plus précisément durant leur étreinte, le mal de Tristan, malgré le sang qui s'épanche de la plaie et couvre les draps du lit de la reine, s'évanouit. En revanche, le second bond qu'exécute Tristan, afin de retourner vers son propre lit, rouvre la plaie et le sang coule de nouveau, mais cette fois-ci sur la farine ; liée à la séparation des amants, la blessure resurgit.

Dans la *Folie* d'Oxford, Tristan remémore cette scène, mais avec quelques petites variantes :

« Senez fumes a une faiz. [...] Senez fumus, / En vostre chambre u sumus. / Mais li fol naims de pute orine / Entre noz liz pudrat farine, / Kar par tant quidat saver / Le amur de nus, si ço m'en averti, / A vostre lit joinz peez sailli. / Al sailer le braz me crevat / E vostre lit ensenglentat ; / Arere saili ensement / E le men lit refis sanglant. / « li reis Marce i survint atant / E vostre lit truvat sanglant. / Al men en vint eneslepas / E si truvat sanglant mes dras » (v. 733-754).

Le sang, contrairement au texte de Bérout, ne tombe pas sur la farine déposée entre les deux lits. De plus, les draps du lit de Tristan sont également ensanglantés. Autre minime différence : c'est le bras de Tristan qui est blessé dans la *Folie d'Oxford*, et non la jambe. D'ailleurs, les causes des blessures diffèrent dans les poèmes. En effet, dans Bérout, un sanglier blesse Tristan à la jambe, tandis que dans la *Folie d'Oxford*, la blessure provient d'une saignée administrée plus tôt. Dissemblances mineures puisque la blessure demeure tout de même une preuve de la relation amoureuse qu'entretiennent Tristan et Yseut.

Ce souvenir du sang répandu sur les draps, dans la *Folie d'Oxford*, Tristan le remémore à son amie afin qu'elle croie qu'il est véritablement celui qu'elle aime. Le rappel s'inscrit, une fois de plus, dans un but de réunification du couple.

En somme, les mots les plus récurrents dans les extraits précédemment relevés sont ceux qui se rapportent à la plaie qui saigne (*saignié, saine, ensaigne, saigne, ensenglentat, sanglant (2), sans, sanc (4)*) dont les traces sur les draps et la farine conduisent à la condamnation des amants. La blessure devient la preuve de leur délit, et marque, une fois de plus, leur relation amoureuse.

### **2.2.5 La lèpre**

Inserés dans nos deux plus longs poèmes, les déguisements en lépreux permettent à Tristan de rencontrer la reine sans exposer sa véritable identité aux yeux de tous. Banni du royaume de Marc et donc privé de la présence d'Yseut, il invente ce stratagème pour s'approcher de son amie.

#### **2.2.5.1 Le roman de Thomas**

L'épisode de la lèpre se présente dans le dernier fragment intitulé « Fin du roman ». Il succède à celui de la révolte de Brangien contre Yseut. La servante, sur le point de dénoncer au roi les amours d'Yseut avec Tristan, revient sur sa décision

et protège l'honneur de sa maîtresse. Tristan qui ne peut supporter plus longtemps l'absence de sa bien-aimée, prend l'initiative de se déguiser en lépreux afin d'aller à sa rencontre. Il est intéressant de remarquer que Tristan, dans le but de rendre plus crédible son personnage, fait enfler son visage à l'aide d'une *herbe*, véritable poison qui provoque de telles lésions que Tristan ressemble réellement à un lépreux :

« Mult fud Tristran suspris d'amur. / Ore s'aturne de povre atur, / De povre atur, de vil abit, / Que nuls ne que nule quit / Ne aparceive que Tristran seit. / Par un herbe tut les deçeit, / Sun vis em fait tut eslever, / Cum se malade fust, emfler. / Pur sei seürement covrir, / Ses pez e sé mains fait vertir. / Tut se apareille cum fuz lazre ; / E puis prent un hanap de mazre / Que la reine li duna / Le primer an qu'il l'amat. / Met i de buis un gros nuël, / Si s'apareille un flavel » (v. 1927-1942).

Or, Brangien, comprend, par l'attitude subitement bienveillante d'Yseut envers le lépreux, qu'elle a reconnu Tristan sous les habits délabrés. Aussi la suivante de la reine, offusquée de cette inconduite, ordonne-t-elle de jeter Tristan hors des lieux. On comprend alors avec le passage de la « Misère de Tristan sous l'escalier » combien l'absence d'Yseut est insupportable pour Tristan : « Suz lé degrez languist Tristrans, / La mort desire e het la vie, / Ja ne leverad nais senz aïe<sup>7</sup> ». De fait, ces vers expriment les souffrances de son âme que traduit son corps presque sans vie. Toutefois, Yseut et lui parviendront à se revoir et, ce n'est que lors de cette rencontre, que Tristan recouvrera la santé.

Blessure et rencontre sont de nouveau intimement liées. De surcroît, Yseut agit en véritable guérisseuse, puisque son unique présence parvient à soigner le mal dont souffre Tristan.

#### 2.2.5.2 Le roman de Bérroul

---

<sup>7</sup> Thomas, v. 2030-2032, p. 178.

Les barons exigent du roi que la reine se disculpe officiellement et prouve ainsi que sa relation avec Tristan fut innocente. Yseut accepte de se soumettre à l'*escondit* et de jurer ainsi que l'infidélité au roi, qu'on lui reproche, n'est que mensonge et jalousie. Tristan qui vit caché dans les bois, ne peut assister à la disculpation officielle de la reine. Or, afin qu'il soit présent, Yseut expose à Périnis son projet audacieux :

« " Di li qu'il set bien un marchés, / Au chief des planches, au Mal Pas : / G'i sollé ja un poi mes dras. / Sor la mote, el chief de la planche, / Un poi de ça la Lande Blanche, / Soit, revestuz de dras de ladre ; / Un henap port o soi de madre, / Une botele ait dedesoz, / O coroie atachié par noz ; / A l'autre main tienge un puiot, / Si aprenges de tel tripot. / Au terme ert sor la mote assis : / Ja set assez bociez son vis ; / Port le henap devant son front, / A ceus qui iluec passeront / Demant l'aumosne simplement " » (v. 3294-3309).

Périnis transmet le message à Tristan qui accepte de se déguiser en lépreux :

« Vestu se fu de mainte guise : / Il fu en legne, sanz chemise ; / De let burel furent les cotes / Et a quarreaus furent ses botes. / Une chape de burel lee / Out fait tallier, tote enfumee. / Affublez se fu forment bien, / Malade senble plus que rien » (v. 3567-3574).

Tristan, lorsque vient le jour de l'*escondit* se rend au Mal Pas. Afin de rendre plus crédible son personnage, il exploite les gestes que l'on attribue à un lépreux : il cogne avec frénésie sur son gobelet tout en jouant de la crécelle pour attirer l'attention et demander ainsi l'aumône, il respire fort et a du mal à crier.

De plus, lorsqu'il s'adresse au roi Arthur, la description qu'il donne de lui-même est réellement celle d'un homme atteint d'une grave maladie : « " Sire Artus, rois, je sui malades, / Bociez, meseaus, desfaiz et fades " » (v. 3715-3716).

Le rôle qu'Yseut lui a demandé de jouer s'inscrit dans un but précis : il lui permettra de mentir sans mentir. En effet, lorsqu'elle jurera que personne ne l'a touché, excepté le roi Marc ainsi que le lépreux qui l'a portée sur son dos pour traverser le marais, elle démontre son habileté à jouer avec les mots. Aussi, après la

disculpation rendue possible à cause du déguisement en lépreux, Tristan et son amie pourront-ils continuer à se voir sans inquiétude.

À l'inverse du texte de Béroul où Yseut invente la ruse du déguisement en lépreux, Tristan, dans le poème de Thomas est l'instigateur du projet. Autre différence majeure : au fur et à mesure que le récit avance, Tristan devient réellement malade. Les souffrances et l'angoisse que ressent Tristan, lorsqu'il se réfugie sous l'escalier, contraste avec le comique et le burlesque de l'épisode du Mal Pas.

L'épisode de la lèpre s'inscrit dans les nombreux retours que fait Tristan vers Yseut. Ne serait-ce que pour une nuit de bonheur, il n'hésite pas à traverser la mer pour retrouver le corps de son amour.

L'important est également de voir que Tristan s'abaisse, selon le désir d'Yseut ou non, à la condition de lépreux et renonce par le fait même à son noble état de chevalier. Par ailleurs, la lèpre symbolise le désir sexuel, la souffrance et l'exclusion de Tristan. En effet le lépreux est :

Image de la souffrance, de l'impureté physique et morale, de la luxure aussi, car on prêtait aux ladres (autre nom des lépreux) une ardeur sexuelle effrénée, la lèpre est dans nos récits une des métaphores de cette passion dévorante et interdite qui met les amants au ban de la société<sup>8</sup>.

Séparé d'Yseut, Tristan se présente devant elle sous l'apparence d'un être blessé, rongé par un mal qui le tourmente sans cesse. L'amour de Tristan pour Yseut, n'est-il pas en fait une maladie dont seule son amie puisse le guérir ?

---

<sup>8</sup> M. Demaules, *Tristan et Yseut, Les premières versions européennes*, éd. publiée sous la direction de Christiane Marchello-Nizia, p. 1656-1657.

### 2.2.6 *Nuit de noces*

Le fragment « Le Mariage » du poème de Thomas, plus précisément l'épisode de la nuit de noces avec Yseut aux Blanches Mains, épouse de Tristan, ressuscite une blessure dont on ne connaît pas immédiatement l'origine. En fait, Tristan, qui doit coucher avec son épouse, est traversé par des sentiments contradictoires envers Yseut la Blonde. Toutefois, par loyauté, il reste chaste et s'invente une blessure si douloureuse qu'elle est un empêchement à tout acte sexuel :

« Dunc dît Tristran : « Ma bel amie, [...] De ça vers le destre costé / Ai el cors une emfermeté. / Tenu m'ad auguissé forment. / Par le grant travail qu'ai eü / M'est il par le cors esmeü. / Si anguissusement me tient / E si pres de la feie me vient / Que jo ne m'os plus emveisier / Ne mei pur le mal travailler. / Uncques pois ne me travaillai, / Que treis feiz ne me pasmai ; / Malades en jui lunges après. (V. 829-847).

Il faut ici préciser que le vers : « *Si anguissusement me tient* » est traduit ainsi : « elle me fait tellement souffrir ». Plus près de la souffrance physique ressentie et la mettant en évidence à coup sûr, la traduction semble occulter un sens important également alloué au terme *anguissusement*. En effet, nous pouvons lire, dans le dictionnaire GreimAfr sous le vocable *angoissier*, les définitions suivantes : « Étreinte, oppression », « Tourment, angoisse ». Force est de constater que le deuxième sens souligne la dimension psychologique que semble taire la traduction.

En effet, *emfermeté*, *auguissé*, *cors esmeü*, *mal*, *anguissusement*, traduisent bien le mal dont souffre Tristan. Privé d'Yseut, la douleur physique le traverse et les souffrances endurées découlent de l'angoisse de vivre ainsi séparés. Or, puisque cette blessure dont souffre Tristan est reliée à l'absence d'Yseut, peut-être est-ce la même qu'il reçut lors du combat contre le neveu du Grant Orgueilleux, d'autant plus que le narrateur révèle qu'Yseut, depuis que « Tristran i fu forment naufré / E el cors blecé e grevé » (v. 955-956), n'a pas revu son ami. Qui plus est, elle « est

[...] celle qui permet au récit de revenir à Yseut la reine [...]»<sup>9</sup>. En effet, immédiatement après cette révélation de Tristan à son épouse, le texte nous transporte dans la chambre d'Yseut, en Comouailles. L'association textuelle immédiate de la blessure de Tristan avec Yseut la Blonde montre le lien manifeste qui existe entre le mal dont il souffre et l'absence de sa maîtresse.

Par ailleurs, l'apparition du géant dans le récit rappelle immanquablement le Morholt de Bérout : les deux meurent au combat et blessent grièvement Tristan. Néanmoins, à la différence de la blessure infligée par le Morholt, celle-ci n'a pas bénéficié de la médecine d'Yseut. C'est pourquoi, nous pouvons croire que la souffrance qui tenaille Tristan le soir de ses noces provient de cette plaie. Et, si elle n'exerce pas la même fonction que les autres blessures étudiées, c'est-à-dire de réunir Tristan et Yseut la Blonde, sa résurgence fait en sorte qu'il demeure fidèle à son amie.

### 2.2.7 *Borgne*

Seule *La Continuation de Perceval* offre l'épisode dans lequel Tristan, déguisé en ménestrel, tente de revoir Yseut. Escorté par douze chevaliers de la cour du roi Arthur, il s'aventure vers Lancien, ville du royaume de Marc, accoutré en musicien vagabond et borgne :

« Sa coisfe ert en deus lius rompue / Si que li chavel defors perent, / Et li pendant de sa coisfe erent / L'uns devant et l'autres derriere ; / L'un oeil ot clos » (v. 3882-3886).

Yseut hésite à le reconnaître comme son amant, ainsi affligé d'un oeil en moins :

« Non est ! Je ne di mie voir : / Tristrans a deus oex en sa teste, / Et cist a perdu le senestre » (v. 4078-4080).

---

<sup>9</sup> C. Marchello-Nizia, *Tristan et Yseut, Les premières versions européennes*, éd. publiée sous la direction de Christiane Marchello-Nizia, p. 1230.

Enfin, elle le reconnaîtra grâce au lai, composé jadis ensemble, qu'il exécute devant elle. Elle l'entraînera alors dans sa chambre afin d'assouvir ce désir qu'ils ont l'un de l'autre.

De même que le déguisement en lépreux, celui qu'adopte Tristan dans ce poème, renvoie à une image inférieure à celle du chevalier. Ainsi, pour rencontrer Yseut, il s'abaisse une fois de plus. Diminué certes, mais blessé également puisqu'il simule la cécité partielle. En fait, ce qui importe est que ce passage démontre que Tristan, lorsqu'il retourne près d'Yseut, se présente devant elle blessé, diminué. Simulation en vérité, mais qui reflète un réel état d'âme.

### **2.2.8 La folie**

Huitième blessure de notre analyse, elle constitue le sujet principal des poèmes suivants : *La Folie de Tristan* (version de Berne et version d'Oxford). Tristan, rejeté par le roi Marc, loin d'Yseut, se réfugie en Petite-Bretagne. Insatisfait de son mariage avec Yseut aux Blanches Mains, il n'a qu'une idée : revoir Yseut et ce, même s'il risque d'y laisser sa vie. Aussi, pour réaliser son dessein, traverse-t-il la mer et prend-il le déguisement d'un fou.

#### **2.2.8.1 La Folie de Tristan (version de Berne)**

Arrivé en Comouailles, Tristan prend immédiatement les allures caractéristiques des fous :

« Ses dras deront, sa chere grate, / Ne voit home cui il ne bate ; / Tondrè a fait sa bloie crine. N'i a un sol en la marine / Qui ne croie que ce soit rage / Mais ne sevent pas son corage. / En sa main porte une maçue » (v. 128-134).

Et, lorsqu'il arrive à la cour, devant le roi, tous s'y méprennent puisque son déguisement est tout à fait réussi :

« Haut fu tonduz, lonc ot lo col. / A mervoille sambla bien fol. / [ Megres, ataint et neir et pale » (v. 152-154).

Ainsi, Yseut le reconnaîtra, mais seulement à la vue de l'anneau qu'elle lui avait donné avant leur séparation, et de la joie manifestée par le chien Husdent de retrouver son maître. Grâce à ce déguisement, Tristan a pu rencontrer Yseut en secret et assouvir de nouveau son désir.

### 2.2.8.2 La Folie de Tristan (version d'Oxford)

De même que dans la *Folie* de Berne, Tristan prend la mer pour rejoindre son amie en Cornouailles. Arrivé au royaume du Marc, il imagine alors de simuler la folie :

« Un peschur vaît ki vers lu vient. / Une gunele aveit vestue / De un esclavine ben velue. / La gunele fu senz gerun, / Mais desus out un caperun. / Tristran le vaît, vers lu le ceine, / En un liu repost u l'en maine : / « Amis, fet-il, changuns nos dras ! / Li mens sunt bons ke tu averas ; / Ta cote averai, ke mult me plest, / Kar de tels dras suvent me vest. » [...] Tristran unes forces aveit ; / Il meimes porter les soleit. / De grant manere les amat : Ysolt les forces lu donat. / Od les forces haut se tundi : / Ben senlle fol u esturdi. / En après se tundi en croiz ; Tristran sout ben müer sa voiz. / Od un herbete teinst sun vis, / Ke il aporta de sun païs : / Il oinst sun vis de la licur, / Puis ennerci, si müad culur. [...] Il ad de une haie en pel pris / E en sun col le ad il mis » (v. 190-222).

Ses habits troqués contre ceux du pêcheur, la voix changée, une tonsure en croix, le visage noirci, Yseut hésite à croire qu'il est vraiment Tristan. Et, tout comme dans la *Folie* d'Oxford, elle le reconnaît grâce à l'anneau qu'il lui présente et au témoignage d'affection de son chien Husdent.

À l'instar de la lèpre et de la cécité partielle, la folie, véritable maladie, renvoie à l'image de l'homme exclu, diminué et blessé. La tonsure de Tristan ne met-elle pas en parallèle le fou et le blessé : « [...] la massue est un attribut traditionnel du fou, comme la tonsure, attribut que le fou partage avec le blessé ou le malade que l'on

avait coutume de raser<sup>10</sup> ». Le motif de la folie rappelle, une fois de plus, que Tristan est en fait un être blessé.

Si la lèpre, puisqu'on attribuait une sexualité frénétique aux ladres, renvoie en fait à la force du désir sexuel de Tristan pour Yseut, le fou, quant à lui, personnifie la folie qui accompagne l'amour, car « Tel poine soferte por li / Et mout esté fol, je vos di<sup>11</sup> ».

L'aventure de la folie sera le dernier retour de Tristan vers Yseut, l'ultime occasion d'étreinte des amants avant la mort qui les attend.

### **2.2.9 Estout l'Orgueilleux**

Seul le poème de Thomas, plus précisément le passage intitulé « Fin du roman », nous offre la bataille de Tristan contre Estout l'Orgueilleux et ses frères. Combat au cours duquel Tristan sera blessé d'un épieu empoisonné. Le récit des blessures et de la souffrance de Tristan revient à cinq reprises dans le passage « Fin du roman ». Contrairement aux rappels des blessures reçues du Morholt et du Dragon qui s'attardaient plutôt sur les circonstances des combats, les contextes de la blessure engendrée par la bataille contre Estout l'Orgueilleux décrivent avec emphase et précision la blessure ainsi que l'agonie de Tristan.

Tristan le Nain dont la femme est prisonnière d'Estout l'Orgueilleux du Fier Château demande à Tristan de l'aider à reprendre son amie. Les chevaliers entreprennent un combat contre Estout l'Orgueilleux et ses six frères, et parviennent à les tuer tous. Toutefois Tristan le Nain meurt au combat d'un coup qui lui est fatal. Quant à l'ami d'Yseut, il est :

---

<sup>10</sup> M. Demaules, *Tristan et Yseut, Les premières versions européennes*, éd. publiée sous la direction de Christiane Marchello-Nizia, p. 1349.

<sup>11</sup> *La Folie de Tristan (version de Berne)*, v. 122-123, p. 248.

« [...] navrez / Par mi la luingue d'un espé / Ki de venim fut entusché. / En cel ire ben se venja, / Car celi ocist qu'il navra. / Ore sunt tuit li set frere ocis, / Tristan mort e l'altre malmis, / Qu'enz el cors est forment plaié » (v. 2472-2479).

Il parvient, malgré la souffrance qui le tenaille à rentrer chez lui. Le mal s'aggrave, puisque nul médecin ne possède les connaissances requises, excepté Yseut, pour soigner sa plaie :

« Nuls nel puet del venim garir, [...] Tristran ne puet fors empeirer. / Li venims espant par tut le cors, / Emfler le fait dedenz e dehors ; / Nercist e teint, sa force pert, / Li os sunt ja mult descovert. / Or entent ben qu'il pert la vie, / S'il de plus tot n'ad aïe, / E veit que nuls nel puet guarir, / E pur ço l'en covent murir. / Nuls ne set en cest mal mecine ; / Nequident s'Ysolt la reïne / lcest fort mal en li saveit / E od li fust, ben le guareit » (v. 2486-2506).

Cet extrait, par la description exhaustive de la blessure de Tristan, met l'accent sur la gravité du mal. À noter également la mise en relief de l'ignorance des médecins, et par le fait même de leur incapacité à soigner la plaie. En effet, malgré leur science, seule Yseut détient le pouvoir de guérir son amant. Aussi Tristan, qui désire ardemment sa présence, désespère-t-il qu'elle ne puisse venir l'entourer de ses soins et apaiser sa souffrance :

« N'Ysolt ne puet a li venir : / Ne sé coment puise garir. / El cuer en ad mult grant dolur, / Car mult li greve le langur, / Le mal, la puür de la plai. / Pleint sei, forment s'en esmaie, / Car mult l'anguise le venim » (v.2511-2517).

Dans sa détresse, Tristan confie dans un long monologue à son beau-frère et ami Kaherdin le nom de l'unique personne qui puisse le guérir de son mal, sa seule chance de survie :

« Senz aïe m'estut murir, / Car nuls hume ne me put garir, / Fors sulement reïne Ysolt, / E le puet fere, sil volt, / La mecine ad e le poeir, / E se le seüst, le vuleir. / Mais, bels compainz, n'i sai que face., / Par quel engin ele le sace, / Car jo sai ben, s'ele le seüst, / De cel mal aider me peüst, / Par sun sen ma plai garir. » (v. 2559-2569).

Dites li saluz de ma part, / Que nule en moi senz li n'a part. / [...] Mis cuer de salu la salue, / Senz li ne m'ert santé rendu ; / Emvei li tute ma salu. / Cumfort ne m'ert ja mais rendu, / Salu de vie ne santé, / Se par li ne sunt aporté. / S'ele ma salu ne m'apote / E par buche ne me conforte, / Ma santé od li dunc remaine, E jo murray od ma grant peine. / En fin dites que jo sui morz / Se jo par li ne ai les conforz » / Demustrez li ben ma dolor / E le mal dunt ai la langur, / E qu'ele conforter moi venge. » (v. 2621-2639).

« Quanque m'ad fait poi me valdra / s'al buisingn ne moi volt aider, / Cuntre tel dolor conseiller. / Que me valdra la sue amur, / Se ore me defalt en ma dolor ? / [...] Poi m'ad valu tut sun confort, / S'ele ne m'aït cuntre mort. / [...] Mustrez li le mal que jo ai ; / Se Deu ne pense, jo murray. / Ne puz vivre lungument / A la dolor, al mal que sent. » (v. 2684-2702).

« Vus en merrez ma bel nef, / Porterez i duple tref : / L'un est blanc e le altre neir. / Se vus Ysoit poëz aver, / Qu'ele venge ma plai garir, / Del blanc siglez al revenir. / E se vus Ysoit m'amenez, / Del neir sigle idunc siglez. (V. 2715-2722).

Porteur du message d'amour et de souffrance de son compagnon, Kaherdin s'embarque alors pour l'Angleterre porté par l'espoir qu'Yseut regagne avec lui la Petite-Bretagne. Arrivé dans le royaume de Marc, il implore la reine afin qu'elle se rende auprès de Tristan et guérisse ses blessures. De nouveau, le texte offre une description de la blessure et de l'agonie de Tristan :

« " Dame, fait il, ore entendez [...] Tristran vus mande cum druz [...] Cum a dame, cum a s'amie / en qui main est sa mort e sa vie. [...] Mande a vus ja n'avrat confort, / se n'est par vus, a cest mort, / Salu de vie ne santez, / Dame, si vus n'i li portez. / A mort est navré d'un espé / Li acers fud entusché. / Nus ne poüm mires trover / Ki sachent sun mal meciner. / Itant s'en sunt ja entremis / Que tuit sun cors unt malmis. / Il languist e vit en dolor, / en anguise e en puür. / Mande a vus qu'il ne vivrad mie / Se il nen ad la vostre aïe, / E pur ço vus mande par mei, / Si vus sumunt par cele fei / [...] Ore vus membre dé granz amurs / E des peines e des dolurs / Qu'entre vus dous avez suffert ! / Sa vie e sa juvente pert, [...] Si vus ore nel sucurez, / ja mais certes nel recovrez. / Senz vus ne puet il pas guarir, / Pur ço vus i covent venir, / Car vivre ne puet autrement. / Iço vus mande lealment. » (v. 2861-2910).

Prévenue par Kaherdin du danger qui guette Tristan, Yseut, par le biais de la voix du narrateur, renseigne Brangien, sa suivante, sur l'état de Tristan. Ce passage constitue le cinquième et dernier récit des souffrances de Tristan :

« E Tristran sun ami desire, / Mais ele ne set coment aler. / Ov Brengvein en vait parler, / Cunte li tute l'aventure / Del venim de la navreüre, / La peine qu'ad e la dolor, / E coment

gist en sa langur, / Coment e par qui l'a mandee, / U sa plaie n'ert ja sanee. / Mustré li a tute l'anguisse, / Puis prent conseil que faire puisse. » (v. 2918-2928).

Après maints pleurs et lamentations, Yseut et Brangien décident de traverser la mer. Accompagnées de Kaherdin, elles naviguent vers la Petite-Bretagne afin de retrouver Tristan qui, dans son agonie, caresse toujours l'espoir de revoir la reine :

« Tristran, qui de sa plaie gist, / En sun lit forment languist. / De ren ne puet confort avoir, / Mecine ne li put vailler. / Ren qu'il face ne li aüe, / D'Ysolt desire la venue. / Il ne coveite altre ren, / Senz li ne puet avoir nul ben. / Pur li est ço qu'il tant vit, / Languist, atent la en sun lit. / En espeir est de sun venir, / E que sun mal deive guarir, / E creit qu'il senz li ne vive. » (v. 2967-2979).

Si les contextes précédents mettaient surtout en parallèle *la souffrance la guérison* et *la mort*, nous constaterons que dans les extraits suivants s'opposent constamment l'idée d'une possible guérison ou d'une mort prochaine, entremêlée à l'amour que se vouent les amants. Ainsi, *la guérison, l'amour, la mort* font partie du contexte sémantique de cette blessure. Qui plus est, les mots qui se rattachent à *la mort* se présentent en plus grand nombre que ceux de *la guérison*, ce qui a pour conséquence de mettre en évidence le lien entre *l'amour* et *la mort*.

Ainsi, plus on avance dans le récit, plus le visage de la mort se profile avec insistance. Déjà, lors de la traversée de la reine vers la Petite-Bretagne, elle y révèle son caractère intransigeant à travers un vent aussi violent que soudain qui se retourne contre le navire et l'arrête dans sa course. Aussi, dans l'impossibilité d'avancer et dans le danger de la tempête, Yseut craint-elle sa mort et celle de Tristan. Angoisse qu'elle exhale dans une longue plainte :

« Dunc dit Ysolt : « Lasse, chaitive ! / Deus ne volt pas que jo tant vive / Que jo Tristran mun ami veie ! / Neié em mer volt que jo seie. / Tristran, s'a vus parlé eüsse, / Ne me calsist se puis moruse. / Beals amis, quant orét ma mort, / Ben sai, puis n'avrez ja confort. / De ma mort avrez tel dolur, / A ce qu'avez si grant langur, / Que ja puis ne purrez guarir. / en mei ne remaint le venir ; / se Deus volsist, jo venise, / De vostre mal m'entremeisse, / Car altre dolur e ma gravance / E al cuer en ai grant pesance / Que vus n'avrez, amis,

confort, / Quant jo muer, contre vostre mort. / De la meie mort ne m'est ren. / Quant Deu la volt, jol vul ben. / Mais tres que vus, amis, l'orrez, / Jo sai ben que vus en murrez. / De tel manere est nostre amur, / Ne puis senz sentir dolur. / Vus ne poëz senz moi murrir, / Ne jo senz vus ne puis peir. / Se jo dei em mer periller, / Dun vus estuet a terre neier. [...].  
 » (v.3041-3070).

La tempête sévit avec force. Yseut craint de sombrer avec le navire et de périr noyée dans la mer, aspirée par les flots déchaînés. Elle poursuit donc ses lamentations empreintes du désir impérieux de revoir Tristan vivant et de le guérir ou, s'il s'avère être trop tard, qu'il lui soit du moins accordé de mourir avec lui :

« Mais se mort fussez devant moi, / Apruef vus curt terme vivreie. / Certes ne sai que faire deie, / Mais sur tute ren vus desire. / Deus nus doinst ensemble venir, / Que jo, amis, guarir vus pousse, / U nus dous murrir d'un anguisse. » (v. 3114-3120).

Pressentiment de leur mort prochaine que cette plainte de la reine Yseut. En effet, les contextes subséquents décrivent successivement la mort de Tristan et celle de son amie.

Dans un premier temps, Yseut aux Blanches Mains, voyant le navire s'approcher vers les côtes, s'empresse de le dire à Tristan qui lui demande alors de quelle couleur est la voile. Il faut ajouter, ici, que la teinte de la voilure est très importante dans le dénouement des événements subséquents : blanche, elle signifie la présence d'Yseut sur la nef, noire elle en signale l'absence. Par vengeance, l'épouse de Tristan ment et déclare que la voile est noire, provoquant ainsi le décès quasi immédiat de son mari :

« Sachez que le sigle est tut neir. / [...] Dunt à Tristran si grant dolur, / Unques n'out n'avrad maür ; / E turne sei vers la pareie, / Dunc dit : « Deus salt Ysolt e mei ! / Quant a moi ne volez venir, / Pur vostre amur m'estuet murrir. / Jo ne puis plus tenir ma vie. / Pur vus muer, Ysolt, bele amie. / N'avez pitié de ma langur, / Mais de ma mort avrez dolur. / Ço m'est, amie, grant confort / Que pitié avrez de ma mort. » / « Amie Ysolt » treis feiz dit, / A la quatre rent l'esprit. » (v. 3180-3196).

Dans ce passage, Tristan dit clairement qu'il meurt d'amour pour Yseut. Toutefois, lorsque sa bien-aimée descend enfin du navire et marche sur le rivage, un vieillard lui dit que Tristan est mort « D'une plaie que sun cors ut / En sun lit ore endreit murrut ». (V. 3221-3222). Il semble clair ici qu'ils sont seuls avec Kaherdin et Yseut aux Blanches Mains à connaître que chacune de leurs vies dépend de celle de l'autre et que si l'un des deux meurt, l'autre ne peut lui survivre. C'est pourquoi, lorsqu'elle apprend la nouvelle, Yseut se dirige vers l'endroit où repose son ami et rend l'âme étendue contre lui :

« « Amis Tristran, quant mort vus vei, / Par raisun vivre puis ne dei. / Mort estes pur la mei amur, / E jo muer, amis, de tendrur, / Quant a tens ne poi venir. » » (v. 3237-3241).

Nous possédons deux « fin » du roman de Thomas. Aussi la « fin longue du roman » offre-t-elle évidemment plus de détails sur ce dernier instant de leur vie, en particulier un monologue, soit le dernier cri d'amour d'Yseut pour Tristan :

« « Mort estes pur la meie amur, / E jo murc, amis, par tendrur, / Que jo a tens n'i poi venir / Vos e vostre mal guarir. / Amis, amis, pur vostre mort / N'avrai ja mais pur rien confort, / [...] Se jo fuisse a tens venue, / Vie vos oüse, amis, rendue, / E parlé dulcement a vos / De l'amur qu'ad esté entre nos. / [...] Se jo ne poisse vos guarir, / Que ensemble poissum dunc murrir ! / Quant a tens venir n'i poi, / E jo l'aventure n'oi, / E venue sui a la mort, / De meismes le bevre avrai confort. / Pur mei avez perdu la vie, / E jo frai cum veraie amie : / Pur vos voil murir ensemblement ! » / Embrace le, si s'estent, / Baise la buche e la face / E molt estreit a li l'enbrace, / Cors a cors, buche a buche estent, / Sun esprit a itant rent, / E murt dejuste lui issi, / Par la dolur de sun ami. / Tristrant murut pur sun désir, / Ysoit, qu'à tens n'i pout venir. / Tristrant murut par su amur, / E la bele Ysoit pur tendrur. » (v. 3239-3278).

Chant d'amour ou chant de mort que ces dernières paroles d'Yseut? Les vers balancent, alternent entre ces deux réalités qui demeurent liées dans la structure même du poème.

Attente de Tristan ou plainte d'Yseut, les contextes relevés font part du désir de se retrouver et de l'angoisse de ne pouvoir, peut-être, réaliser ce vœu. L'important est néanmoins de souligner le lien entre la possible guérison de Tristan et la présence d'Yseut ; le mal de Tristan, Yseut comme unique espoir de guérison sont constamment mis en parallèle dans cet ultime passage du poème. *Mal, plaie, venim, anguisse, mort, dolor, guarir, amur, salu* n'ont de cesse de s'unir au fil des vers afin de révéler le lien intime entre la guérison de Tristan et la présence d'Yseut. Toutefois, Yseut aux Blanches Mains mentira, par vengeance, et ses paroles provoqueront la mort de Tristan. Ainsi, lorsque Tristan lui demande de quelle couleur est la voile du navire qui lui ramène sa bien-aimée, elle répond : « Sachez que le sigle est tut neir » (v. 3180). Tout espoir de guérir désormais évanoui, Tristan rend l'âme. Meurt-il de sa blessure ou de la douleur que provoque l'absence d'Yseut ? Nous constatons qu'il existe une certaine ambiguïté sur les circonstances de la mort de Tristan. En effet, si tout porte à croire qu'il meurt de sa blessure, il demeure qu'il expire au moment précis où il croit qu'Yseut ne viendra pas. Ainsi, c'est également l'absence de sa maîtresse qui entraîne Tristan dans la mort, dans l'autre monde. Cependant, force est de constater que la souffrance physique, plus on avance dans les descriptions de la plaie et des douleurs de Tristan, cède la place à la souffrance morale.

Parfois même, le nom d'Yseut rime avec douleur : « Coment venir pusse a Ysolt, / Cele dunt Tristran tant se dolt » (v. 2741-2742) ; elle est à la fois la source du mal de Tristan et la solution à ses souffrances. Passion et mort s'entrelacent d'ailleurs en ces derniers vers où Yseut, puisque Tristan n'est plus, meurt également :

Tristrant murut pur sun desir,  
Ysolt, qu'à tens n'i pout venir.  
Tristrant murut pur su amur,  
E la bele Ysolt pur tendrur<sup>12</sup>.

<sup>12</sup> Thomas, v. 3275-3278, p. 212.

## 2.2.10 BILAN

À la lumière de l'analyse, nous constatons, que les thèmes de *guérison*, *amour*, *mort*, *mer*, *combat*, *souffrance*, *angoisse*, *amertume* reviennent constamment dans les extraits relevés et font donc partie intégrante du contexte sémantique des blessures de Tristan.

Par ailleurs, nous avons répertorié neuf blessures dont quatre, que nous marquons d'un X dans le tableau suivant, sont de nature empoisonnée :

### Blessures empoisonnées

Morholt	Dragon	Philtre	Piège farine	Lèpre	Nuit de noces	Borgne	Folie	Estout Orgueilleux
X	X	X						X

Nous avons également dénombré le nombre de rappels dont font l'objet, dans chacun des poèmes, les blessures suivantes : Morholt, Dragon, Philtre. En effet, il ne faut pas oublier que ces trois blessures sont uniquement rappelées ( excepté pour le philtre dont nous avons, avec le texte de Thomas, la description des effets après son absorption), et donc que nous ne possédons pas les épisodes :

### Rappel des blessures (Morholt, Dragon, Philtre)

	Morholt	Dragon	Philtre
<b>Bérout</b>	<b>7</b>	<b>2</b>	<b>5</b>
<b>Continuation de Perceval</b>	<b>1</b>	<b>1</b>	<b>1</b>
<b>La Folie de Berne</b>	<b>2</b>	<b>1</b>	<b>3</b>
<b>La Folie d'Oxford</b>	<b>2</b>	<b>1</b>	<b>2</b>
<b>Thomas</b>	<b>1</b>		<b>1</b>

Vu l'état fragmentaire de nos poèmes, on peut toujours supposer que des rappels nous échappent, tout comme les épisodes eux-mêmes. Toutefois, le tableau démontre l'importance que détiennent ces aventures de Tristan dans nos textes.

Que nous prenions connaissance des blessures de Tristan par des rappels ou des épisodes directs, on ne peut que reconnaître la place prépondérante qu'elles occupent dans nos textes. Afin de mieux saisir cette affirmation, nous proposons ce tableau récapitulatif de la présence des blessures à travers tous les poèmes à l'étude :

**Présence des blessures dans les poèmes**

	Béroul	Thomas	<i>Folie</i> Oxford	<i>Folie</i> Berne	<i>Continua-</i> <i>tion de</i> <i>Perceval</i>
Morholt					
Dragon					
Philtre					
Piège de la farine					
Lèpre					
Nuit de noces					
Borgne					
Folie					
Estout l'Orgueilleux					

D'emblée, le tableau montre l'omniprésence des trois premières blessures dans les textes. En particulier, celles engendrées par le Morholt et le Philtre qui traversent tous les poèmes. Tel un écho multiple dont la répercussion ne semble jamais vouloir s'arrêter, elles résonnent sans cesse, dans le récit, soit, entre autres, pour protéger l'amour des amants ou pour en souligner l'innocence. Pour cette dernière fonction des rappels des blessures, on pense particulièrement au philtre dont les

souvenirs, dans le poème de Bérout, soulignent le pouvoir contraignant de la boisson magique. Rôle de reconnaissance dans les *Folies* et *La Continuation de Perceval*, puisque le rappel de ces trois aventures a pour fonction de distinguer Tristan de tout autre chevalier, et de le conduire éventuellement vers une rencontre avec son amie.

La folie, la lèpre et la cécité partielle simulées par Tristan lui ouvrent également les portes de la chambre d'Yseut. Quant à la blessure qui s'ouvre au saut du lit, dans l'épisode du « Piège de la farine », elle est la preuve de la relation amoureuse. Blessure et rencontre sont de nouveau intimement liées. Par ailleurs, la blessure ressuscitée lors de la nuit de noces avec Yseut aux Blanches Mains, qu'elle soit une pure invention ou non, empêche Tristan de consommer son mariage et lui permet de rester ainsi fidèle à sa maîtresse. Enfin, si le dernier empoisonnement de Tristan provoque un tête-à-tête entre les amants, il conduit également à leur mort.

Mentionnons également que, de même qu'elles traversent les récits, les blessures parcourent le corps de Tristan (l'emplacement diffère selon les versions) :

**Morholt** : épaule, os de la hanche

**Dragon** : le poison se répand dans tout le corps

**Philtre** : l'esprit

**Piège de la farine** : jambe, bras

**Herbe empoisonnée** : visage

**Nuit de noces** : côté droit, près du foie

**Déguisement en musicien borgne** : œil gauche

**Estout l'Orgueilleux** : reins

Bref, tout le corps de Tristan vient à être blessé : du visage en passant par l'épaule, la jambe, la hanche ainsi que les reins. De surcroît, son esprit est atteint

par le pouvoir du philtre. Boisson salubre ou néfaste, les différentes désignations dont il fait l'objet soulignent l'ambiguïté qui s'y rattache : *poison, herbé, vin, vin herbez, boivre, boivre d'amor, buverage, chier boire, ovre, lovendrant*. Chose certaine, cette blessure se situe à un niveau différent des autres maux qui affligent Tristan.

En effet, si Tristan est blessé physiquement lors des combats contre le Morholt, le dragon et Estout l'Orgueilleux, il est également blessé dans son âme. De fait, les divers déguisements dont il se pare représentent en réalité son état intérieur. Blessures fictives, certes, parce que simulées, la lèpre, la folie et la cécité partielle renvoient cependant à l'image d'un homme blessé. C'est pourquoi, en plus des blessures de type empoisonné qui, pour être guéries, exigent un rapprochement entre les amants, nous retenons celles qui appartiennent à un niveau plus symbolique, et qui ont pour objet de provoquer certes une rencontre des amants, mais également de montrer la nature du lien qui unit Tristan à Yseut. Sans être dangereuses pour la vie de Tristan, elles exercent un rôle symbolique dont le but se veut une représentation de sa condition, de son état d'âme face à Yseut. Et, très important, dans tous les cas, Yseut est destinée à guérir les blessures de Tristan. Usant de ses connaissances en médecine pour soigner les plaies reçues du Morholt ou du dragon, seule sa présence est requise pour apaiser le mal dont souffre son amant lorsqu'il se présente devant elle déguisé en exclu, diminué. Les masques du lépreux, du fou ou du borgne, figurent le désespoir qu'éprouve Tristan d'être séparé d'Yseut.

« Métaphore du désir », le philtre, quant à lui, symbolise le lien indissoluble entre la passion, la blessure et la mort, caractéristique de l'amour de Tristan et Yseut. De fait, il occasionne une rencontre des amants, mais qui se situe à un niveau plus élevé, c'est-à-dire au plan spirituel. Nous détaillerons ce point au troisième chapitre.

Bref, les blessures, en plus de structurer tout le récit, participent conjointement à la naissance et au dénouement de l'amour qui unit les protagonistes.

### **2.3 Conclusion**

Le relevé et l'analyse détaillée des contextes sémantiques des différentes blessures de Tristan permettent de voir que sans les blessures, l'amour n'aurait jamais pris naissance. Effectivement, c'est lorsque Yseut intervient pour guérir Tristan de la blessure reçue du Morholt qu'elle le rencontre une première fois. Ainsi, l'analyse du contexte sémantique des blessures de Tristan démontre qu'elles structurent le récit et participent à l'évolution et au dénouement de l'histoire d'amour des amants.

Le troisième chapitre proposera une interprétation symbolique de la blessure de Tristan. Plus précisément, nous l'analyserons en rapport avec le mythe de l'androgyné. Et, puisque le mythe fonctionne par images, on peut supposer que les blessures de Tristan sont aussi des images qui apparaissent ou surgissent selon différents motifs et rappellent ainsi la dichotomie de l'homme jadis homme-femme.

## **CHAPITRE III**

### **VERS UNE INTERPRÉTATION SYMBOLIQUE DE LA BLESSURE**

Bele amie, si est de nus :  
Ne vus sanz mei ne mei sanz vus !

Marie de France. *Le Lai du Chèvrefeuille*, v. 77-78.

Conjointe à l'histoire d'amour des amants, la blessure traverse les récits et occupe un rôle capital dans la relation qui unit Tristan à Yseut, et donc dans la signification symbolique de la légende entière.

Car *Tristan et Yseut* est avant tout un mythe avec tout ce qu'un tel type de récits peut contenir de mystères, certes, mais également de révélations. Symbolisation d'une dimension spirituelle de la réalité humaine, le mythe plonge au cœur des fondements anthropologiques ; il rejoint et dévoile les aspects les plus cachés de l'âme. Par conséquent, le discours mythique n'égale point utopie ou fiction comme le laisse parfois sous-entendre l'expression « *c'est un mythe* ». Loin de ressortir au domaine de l'illusion, le mythe, au contraire, participe de l'être humain. Qui plus est, on pense l'âme humaine à travers les mythes. Porteur de significations profondes, il ouvre, de façon implicite, l'esprit humain et le conduit vers une compréhension possible du monde et de l'homme ; le mythe est connaissance non par le savoir, mais par la capacité à symboliser. Et, s'il semble parfois insaisissable, la raison principale est qu'il ressort non pas de l'intellect mais plutôt du domaine de l'intuition. Le récit mythique invite, en effet, à une lecture intuitive qui va au-delà d'une perception rationnelle du texte. Il prend son sens moins dans les descriptions des personnages et de leurs actions que dans l'agencement des images, des symboles et des archétypes. Aussi, nous a-t-il semblé pertinent de travailler en particulier sur les images symboliques dont le foisonnement, dans les textes de *Tristan et Yseut*, éveille, de toute évidence, un intérêt. De fait, si l'imagination symbolique donne naissance au mythe, celui-ci se traduit par des images symboliques. La fonction imaginante est donc clairement à l'œuvre dans le récit mythique : le mythe est un appel direct à l'imaginaire. Sans vouloir affirmer qu'il n'existe pas d'imagination symbolique dans tout autre récit ou forme de création, elle semble y apparaître de façon plus limpide : une présence forte et évidente du symbole s'y manifeste.

Au travers de la présente analyse, nous entendons en fait démontrer que le mythe de *Tristan et Yseut* est le déploiement du mythe de l'androgynie, voire sa réalisation culturelle. Pour ce faire, nous relèverons les myèmes (unités narratives essentielles) qui forment le mythe de *Tristan et Yseut* et retiendrons en particulier ceux qui sont constitutifs du mythe de l'androgynie. Avant de présenter l'analyse proprement dite, quelques précisions s'imposent quant à la méthodologie utilisée.

### 3.1 APPROCHE MÉTHODOLOGIQUE

L'orientation méthodologique du troisième chapitre s'inspire de deux textes de Gilbert Durand : *Figures mythiques et visages de l'œuvre. De la mythocritique à la mythanalyse* ainsi que *Structures anthropologiques de l'imaginaire*.

D'une part, dans *Figures mythiques et visages de l'œuvre. De la mythocritique à la mythanalyse*, l'auteur propose une approche mythocritique des textes. Plus précisément, il affirme que dans toute forme d'expression artistique, qu'elle se manifeste à travers les médiums de la littérature, de la peinture ou autre, seraient à l'œuvre certains mythes. Afin de mener à bien le travail d'identification, il faut d'abord relever les myèmes ( voir la définition au point **3.4 Analyse des myèmes** ) qui appartiennent en propre à tel ou tel mythe. Il faut préciser ici que c'est l'ensemble des myèmes qui forment le mythe. Aussi peut-on constater, une fois le relevé et l'analyse faits, la dégradation, la disparition progressive ou la résurgence d'un mythe dans une création. La théorie développée s'avère pertinente dans le cadre de ce troisième chapitre dont le but est de montrer le mythe de l'androgynie à l'œuvre dans de *Tristan et Yseut*. Or, puisque nous sommes déjà, avec ce récit, au cœur d'un mythe, nous modifierons la procédure. Ainsi, après avoir identifié les myèmes qui forment le mythe de *Tristan et Yseut*, nous retiendrons plus précisément ceux qui font référence aux blessures de Tristan afin d'établir un parallèle avec le mythe de l'androgynie. Évidemment un exposé analytique pour chacun des myèmes choisis permettra de comprendre le rapprochement suggéré.

D'autre part, le volume *Structures anthropologiques de l'imaginaire* alimentera notre réflexion. L'auteur offre, dans ce second livre, une classification isotopique des images basée sur trois réflexes qui sont des dominantes du milieu et de l'individu : dominante posturale, dominante copulative et dominante digestive. Ces trois réflexes permettent la création d'autant de types de récits : schizomorphes ou héroïques (dominante posturale), synthétiques ou dramatiques (dominante copulative) et mystiques ou antiphrastiques (dominante digestive). De surcroît, les images sont classées selon deux régimes antagonistes : au régime diurne correspond le récit schizomorphe, au régime nocturne s'apparentent les deux autres types de récits. Symboles et archétypes, en plus de s'insérer dans la classification proposée, ont l'avantage d'être l'objet d'explications, d'interprétations de la part de Gilbert Durand. En effet, on se rend vite compte, lors de l'analyse, que les images symboliques et les archétypes font partie intégrante des mythèmes, voire même qu'ils dévoilent le sens caché du texte. Aussi, puisque nous analyserons certains symboles et archétypes, s'avère-t-il nécessaire de faire, dès maintenant, la distinction entre ces deux termes :

Les archétypes [ selon Jung ] se manifestent comme des structures psychiques quasi universelles, innées ou héritées, une sorte de conscience collective : ils s'expriment à travers des symboles particuliers chargés d'une grande puissance énergétique<sup>1</sup>.

Les structures demeurent immuables et constantes, contrairement aux images symboliques qui varient selon les cultures et les époques. Les archétypes sont donc des symboles, mais qui s'enracinent de façon plus prégnante dans l'inconscient. Le symbole et l'archétype ont toutefois en commun d'évoquer l'imperceptible.

Gilbert Durand redonne ainsi ses lettres de noblesse à l'imagination symbolique et aux mythes qui, nous le notions précédemment, sont plus souvent qu'autrement victimes de préjugés négatifs. De Freud, en passant par Carl Gustav Jung et

---

<sup>1</sup> J. Chevalier et A. Gheerbrant. *Dictionnaire des symboles*, p. XI.

Gaston Bachelard, Gilbert Durand élargit le champ d'application de l'imaginaire vers plusieurs types de récits. Et plus encore, l'imagination symbolique est constamment à l'œuvre au cœur même de notre vie.

Les options méthodologiques établies, nous pouvons entrer dans le vif du sujet.

### **3.2 TRISTAN ET YSEUT : MYTHE DE L'AMOUR-PASSION ?**

De toute évidence, comme nous l'avons vu dans les deux premiers chapitres, l'histoire de *Tristan et Yseut* en est une d'amour. Loin d'être un amour paisible et heureux, il possède toutes les caractéristiques d'un amour passionné, c'est-à-dire impossible, interdit et malheureux. Or, sans vouloir nier tout à fait l'idée que ce mythe est celui de l'amour-passion, j'opte plutôt pour la réflexion de Jean Libis, dans son livre *Le mythe de l'androgynie*<sup>2</sup>, dans laquelle il met en parallèle la nature de l'amour de Tristan pour Yseut et la quête de l'androgynie.

Derrière l'histoire d'amour conflictuelle, se profile donc un drame qui remonte à des temps plus anciens, c'est-à-dire à celui de la chute de l'androgynie. Qui plus est, le mythe de l'androgynie englobe celui de l'amour-passion : il est une explication de la réalité angoissante de la sexualité qui pousse l'être humain vers l'amour, même s'il sait que cet amour occasionne des conflits douloureux. Avant de poursuivre et de démontrer cette affirmation, il s'avère impératif d'offrir de plus amples informations sur le mythe de l'androgynie.

### **3.3 LE MYTHE DE L'ANDROGYNE**

Le mythe de l'androgynie fait partie depuis toujours des croyances de nombreuses cultures. En effet, « Mircea Éliade en cite de nombreux exemples tirés des religions nordiques, grecque, égyptienne, iranienne, chinoises, indiennes<sup>3</sup> », qui cherchent

---

<sup>2</sup> J. Libis, *Le mythe de l'androgynie*, p. 259.

<sup>3</sup> J. Chevalier et A. Gheerbrant, *op. cit.*, p. 39.

ainsi à expliquer la formation de notre univers, ainsi que de l'homme et de la femme en des êtres différenciés sexuellement :

L'androgynie initiale n'est qu'un aspect, une figuration anthropomorphique de l'**œuf cosmique**. On le trouve à l'aube de toute cosmogonie comme à la fin de toute eschatologie. À l'alpha comme à l'oméga du monde et de l'être manifesté se situe la plénitude de l'unité fondamentale, où se confondent les opposés, soit qu'ils ne soient encore que potentialité, soit qu'on ait réussi leur conciliation, leur intégration finale. [...] Appliquée à l'homme il est normal que cette image d'une unité première ait une expression sexuelle, présentée souvent comme l'innocence ou vertu première, l'âge d'or à reconquérir<sup>4</sup>.

À l'instar de cette explication plutôt large et de nature abstraite, Platon, dans *Le Banquet*, va au-delà d'une formulation générale qui relève du pressentiment et tente de formuler concrètement les origines de l'être divisé. Effectivement, en plus d'évoquer le mythe de l'androgynie, il décrit cet être dont la force et le grand orgueil causèrent la chute de son état bisexuel originel. Ainsi, les dieux que l'androgynie ose défier le punissent en divisant désormais l'humanité en deux genres qui n'auront de cesse de vouloir se réunifier :

*« Je crois bien, dit enfin Zeus après s'être bien fatigué à y réfléchir, que je tiens un moyen de faire, à la fois qu'il y ait des hommes, et que, étant devenus plus faibles, ils mettent un terme à leur insolence. À cette heure en effet, poursuit-il, je m'en vais sectionner chacun en deux [...]. [...] Cela dit, il coupa les hommes en deux [...]. Dès qu'il avait coupé un de ces hommes, Zeus enjoignait à Apollon de lui retourner le visage, ainsi que la moitié du cou, du côté de la coupure, afin que l'homme, ayant le spectacle du sectionnement subi par lui, en devint plus modeste [...]. [...] « Or, quand la nature de l'homme eut été ainsi dédoublée, chaque moitié, regrettant sa propre moitié, s'accouplait à elle ; elles se passaient leurs bras autour l'une de l'autre, elles s'enlaçaient mutuellement dans leur désir de se confondre en un seul être, finissant par mourir de faim et, en somme, de l'inaction causée par leur refus de faire quoi que ce soit l'une sans l'autre. [...] De cette façon l'espèce humaine disparaissait. Or, s'en étant ému, Zeus s'avisa d'un autre procédé, et il leur transporte leurs parties honteuses par devant ! [...] « Ainsi, c'est depuis un temps aussi lointain, qu'est implanté dans l'homme l'amour qu'il a pour son semblable : l'amour, réassembleur de notre primitive nature ; l'amour qui, de deux êtres, tente d'en faire un seul, autrement dit, de guérir l'humaine nature !<sup>5</sup>*

---

<sup>4</sup> Loc. cit.

<sup>5</sup> Platon, *Le Banquet*, p. 72-74.

Hypothèse plutôt farfelue pour expliquer les origines de l'amour-passion, il n'en demeure pas moins que ce moment du récit est celui qui exerce une plus grande fascination sur le lecteur<sup>6</sup>, comme s'il rejoignait des intuitions, des pensées qui, sans jamais s'être formées complètement pour aboutir à des idées concrètes, sont très présentes dans l'inconscient.

Pressenti par différentes cultures, évoqué par Platon, le mythe de l'androgynie se développe et évolue dans la conscience humaine jusqu'à se réaliser dans le récit de *Tristan et Yseut* ; l'histoire des amants de Cornouailles en plus d'être une extension du mythe de l'androgynie est, à travers ce récit du XII<sup>e</sup> siècle, sa réalisation culturelle. Le récit s'inscrit ainsi dans la continuation logique de ce qui a été pensé et développé par Platon. Ce sont la chute de l'androgynie et surtout ses conséquences sur l'accomplissement de l'amour humain qui se jouent dans le mythe de Tristan. Aussi l'analyse subséquente des mythèmes consistera-t-elle à vérifier cette hypothèse.

### 3.4 ANALYSE DES MYTHÈMES

Avant d'entrer dans l'analyse, il est avant tout nécessaire de proposer une définition du mythème élaborée par Claude Lévi-Strauss :

1° comme tout être linguistique, le mythe est formé d'unités constitutives : 2° ces unités constitutives impliquent la présence de celles qui interviennent normalement dans la structure de la langue, à savoir les phonèmes, les morphèmes et les sémantèmes. Mais elles sont, par rapport à ces derniers, comme ils sont eux-mêmes par rapport aux morphèmes, et ceux-ci par rapport aux phonèmes. Chaque forme diffère de celle qui précède par un plus haut degré de complexité. Pour cette raison, nous appellerons les éléments qui relèvent en propre du mythe ( et qui sont les plus complexes de tous ) : grosses unités constitutives. Comment procédera-t-on pour reconnaître et isoler ces grosses unités constitutives ou mythèmes ? Nous savons qu'elles ne sont assimilables ni aux phonèmes, ni aux morphèmes, ni aux sémantèmes, mais se situent à un niveau plus élevé : sinon le mythe serait indistinct de n'importe quelle forme de discours. Il faudra donc les chercher au niveau de la phrase.<sup>7</sup>

<sup>6</sup> J. Libis, op. cit., p. 13.

<sup>7</sup> C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, p. 232-233.

Claude Lévi-Strauss, une fois le relevé des événements successifs qui composent le mythe, réalisés par le biais de courtes phrases, arrive à la conclusion suivante : « chaque grosse unité constitutive a la nature d'une *relation*<sup>8</sup>. Toutefois, cette définition du mythème ne le différencie pas des autres unités constitutives ( phonèmes, morphèmes, sémantèmes ) qui lorsqu'on « les isole, consistent en relations<sup>9</sup> ». De plus, le relevé des événements s'exécute dans l'ordre du récit. Les éléments du mythe qui le distinguent des autres unités constitutives sont occultés, car :

Le caractère spécifique que nous avons reconnu au temps mythique - sa double nature, à la fois réversible et irréversible, synchronique et diachronique - reste donc inexplicé. Ces remarques conduisent à une nouvelle hypothèse, qui nous met au cœur du problème. Nous posons, en effet, que les véritables unités constitutives du mythe ne sont pas les relations isolées, mais des *paquets de relations*, et que c'est seulement sous forme de combinaisons de tels paquets que les unités constitutives acquièrent une fonction signifiante<sup>10</sup>.

L'ensemble des mythèmes forment l'unité du mythe : sans eux le mythe n'existe pas. La caractéristique essentielle du mythème est la permanence de sa présence à travers les nombreuses versions que génère le récit mythique.

À la lumière des explications précédentes, nous pouvons dresser la liste des mythèmes qui forment le mythe de *Tristan et Yseut* : - **Naissance de Tristan**, - **Musique**, - **Tristan, neveu de Marc**, - **Morholt**, - **Yseut guérisseuse**, - **Yseut reine**, - **Philtre**, - **Trahisons**, - **Forêt**, - **Rencontres**, - **La mort des amants**. S'il existe un ordre dans les mythèmes pour accéder au mythe accompli, il faut également insister sur le fait qu'un mythème peut se transformer par une permutation d'ordre dans le récit, sans perdre de sa fonction.

---

<sup>8</sup> C. Lévi-Strauss, op. cit., p. 233.

<sup>9</sup> Loc.cit.

<sup>10</sup> C. Lévi-Strauss, op. cit., p. 233 -234.

Évidemment, tous les mythèmes du mythe de *Tristan et Yseut* mériteraient qu'on les analyse afin de vérifier le lien possible avec le mythe de l'androgynie. Or, puisque notre étude s'intéresse particulièrement aux blessures de Tristan, nous retiendrons seulement les mythèmes qui renvoient à celles-ci, soit : **Morholt, Yseut guérisseuse, Philtre, La mort des amants**. Ainsi, nous considérons que la blessure, puisqu'elle apparaît dans plusieurs mythèmes, n'est pas un mythème en soi, mais plutôt un motif qui occupe une place essentielle dans ces « unités narratives essentielles ». Par ailleurs, si le mythème **Yseut-guérisseuse** ne correspond pas à une blessure, nous connaissons pertinemment le rôle crucial que joue Yseut dans l'apaisement de chacune des blessures de Tristan. Si la présence de la blessure rappelle l'androgynie perdue, les mythèmes retenus abondent également dans ce sens. Plus qu'un simple ajout, ils dévoilent de nouveaux aspects de la légende qui permettent d'affirmer que c'est bien le mythe de l'androgynie qui est à l'œuvre.

### 3.4.1 Morholt

Combat qui dévoile le courage exceptionnel de notre héros, la bataille contre le Morholt est également le point de départ d'une série de blessures qui conduiront Tristan à rechercher la présence et l'aide de sa guérisseuse, Yseut la Blonde. Plus précisément, l'oncle d'Yseut, s'il est le premier à infliger une grave blessure à Tristan, joue également un rôle fondamental dans l'histoire :

[...] le personnage du Morholt a pour fonction de guider Tristan vers Yseut dont il prononce le nom pour la première fois dans le récit [texte de Gottfried de Strasbourg], présentant ainsi sa sœur, la reine d'Irlande, double de la jeune princesse, comme la seule capable de guérir la plaie que son arme empoisonnée venait de lui infliger [...]<sup>11</sup>.

Il est donc celui par lequel Tristan prendra connaissance de l'existence d'Yseut.

---

<sup>11</sup> M. Demaules, *Tristan et Yseut. Les premières versions européennes*, éd. publiée sous la direction de Christiane Marchello-Nizia, p. 1668.

La blessure que Tristan reçoit du Morholt n'est pas sans rappeler le châtement divin relaté dans le texte de Platon. Figure surhumaine, le Morholt inspire la crainte tout comme les dieux grecs du *Banquet*. Aussi, avant de mourir par l'épée de Tristan, le blesse-t-il avec son javelot empoisonné. Et, lorsque Tristan, dans la *Folie d'Oxford* s'adresse à la reine et lui rappelle cette blessure en ces termes : « [...] Malement i fu je navrés, / Kar li bran fu envenimés. / L'os de la hanche me entamat / E li fors veninz eschauffat, [...] » (v. 335-338) », nous pouvons interpréter le sens de ces vers et oser de nouveau un rapprochement avec la blessure reçue par les dieux du texte de Platon, et ce plus particulièrement grâce au mot *entamat*. En effet, nous lisons dans le dictionnaire Godefroy qui porte sur l'ancien français, s.v. *entamer* : verbe, -A., « toucher à une chose intacte, en lui portant une première atteinte ; [...] ». De même que dans le *Robhist*, également s.v. *entamer* : v. tr. est issu (1120-1150) du bas latin *intaminere* (IV<sup>e</sup> s.) « toucher à », proprement « souiller, profaner ». Ce verbe est un préfixé en *in-* de *°taminere* « souiller » que l'on retrouve dans le composé classique *contaminere* (> *contaminer*) [...]. Ainsi, le Morholt, tel les dieux grecs « portent une première atteinte » à la nature jadis bisexuée de l'être humain, « souille » la personne, au départ intacte, de Tristan. Cette plaie rappelle la déchirure initiale jamais entièrement guérie et dont la multiplication à travers le récit ravive le sentiment de la perte de l'autre : elle symbolise la désunion du masculin et du féminin. Écho de la coupure infligée par les dieux du *Banquet*, la blessure de Tristan traverse et module le récit.

À noter également la puissance de Tristan-héros qui comme les ancêtres androgynes ose défier les dieux. Et si le duel est une épreuve qu'il doit surmonter afin de devenir un véritable guerrier ou chevalier, il n'en demeure pas moins que, par la nature monstrueuse et légendaire du Morholt, la bataille devient une véritable initiation. Tristan revit et réactualise ainsi la fable d'Aristophane. Le combat contre le Morholt est une adaptation et une transformation romanesque d'un mythe

d'initiation. Le caractère fabuleux de l'oncle d'Yseut n'appartient pas au monde de tous les jours, mais fait plutôt référence au temps mythique, sacré, hors du monde. De même que dans le *Banquet* de Platon où les êtres, séparés de leur moitié, vivent dans sa constante recherche, Tristan ne vivra que pour s'unir à Yseut :

[...] si son destin est la souffrance et la catastrophe, c'est qu'il se fait complice de l'archétype androgynique qui nourrit sa psyché et qu'il adhère sans réserves - d'où la côté « fatal » de la passion - à une imagerie qui se referme sur lui et le prend au piège d'une fidélité amoureuse qui, bien loin d'être celle de l'institution matrimoniale, s'enracine dans un besoin panique de restaurer l'unité perdue<sup>12</sup>.

Nous sommes donc avec l'épisode du combat contre le Morholt, en présence de la première occurrence du motif de la blessure et du nom d'Yseut. Cette association textuelle immédiate de la blessure et du personnage d'Yseut illustre également le lien vital qui unit Tristan à sa future amie. Le Morholt, lorsqu'il dévoile les pouvoirs de guérison exceptionnels de sa sœur (double de sa nièce), scelle, en quelque sorte, le destin de Tristan en le conduisant vers son unique guérisseuse. Effectivement, suite à cet épisode, Tristan quitte la Cornouailles. Blessé gravement par l'épée empoisonnée du Morholt, il part sur la mer dans une barque au gré des flots pour attendre la mort. Toutefois, le vent le pousse au hasard vers l'Irlande, pays où il sera guéri par Yseut qui ne se doute pas que celui à qui elle prodigue ses soins est en réalité le même qui tua son oncle.

### 3.4.2 Yseut-guérisseuse

Gilbert Durand, dans son ouvrage *Figures mythiques et visages de l'œuvre*, mentionne que « Du Moyen Âge à la Renaissance, puis au XVIII<sup>e</sup> siècle, ce sont les mythes d'Isis la Grande Mère, la Nature, [...] qui sont privilégiés<sup>13</sup> ». Par conséquent, puisque nous sommes, avec nos textes en ancien français, au cœur

<sup>12</sup> J. Libis, *op. cit.*, p. 231.

<sup>13</sup> G. Durand, *Figures mythiques et visages de l'œuvre. De la mythocritique à la mythanalyse*, p. 320.

du Moyen Âge, il s'avère pertinent d'établir un parallèle entre le mythe de *Tristan et Yseut* et le mythe égyptien d'*Isis et d'Osiris*. Or, comment peut-on expliquer les liens entre un mythe qui provient de l'Égypte et une légende celtique ?

Au cours de l'histoire, l'Irlande a établi de nombreux contacts avec l'Égypte ancienne, ce qui eut pour effet de développer un christianisme ésotérique très fort. Or, la conquête de l'Irlande par l'Angleterre au XII<sup>e</sup> siècle (date de nos poèmes) a détruit, en apparence du moins, ce premier christianisme<sup>14</sup>. Nous disons en apparence puisque le mythe d'*Isis et d'Osiris*, qui renvoie au mythe de l'androgyné, a survécu dans les poèmes de *Tristan et Yseut*. Transformé quelque peu, certes, mais reflétant la culture d'un peuple encore imprégnée de pensées mythiques et magiques, le mythe d'*Isis et d'Osiris* continue à s'inscrire dans la conscience.

Ainsi, malgré la transformation subie, on relève des points communs entre les personnages. Le nom d'Yseut, ne serait-ce que par l'aspect graphique et sonore, rappelle inévitablement celui d'Isis. De surcroît, elles sont toutes deux magiciennes : les connaissances et les pouvoirs, en l'occurrence exceptionnels, que détiennent la reine d'Irlande et sa fille se comparent à ceux d'Isis qui « Dans tous les cercles ésotériques, [...] sera considérée comme l'Initiatrice, celle qui détient le secret de la vie, de la mort et de la résurrection<sup>15</sup> ». De même qu'Osiris ressuscite grâce au souffle d'Isis, Tristan est transfiguré dans l'amour et dans la mort. On pense ici en particulier au dernier acte de l'opéra de Wagner où, accompagnant la plainte d'Isolde, le leitmotiv du « chant de mort » alterne avec celui de la « transfiguration dans l'amour », et parfois même le côtoie.

Yseut est celle qui conduit Tristan vers une possible réconciliation avec son aspect féminin. « Archétype mystique de la femme absolue<sup>16</sup> », elle guide Tristan dans son parcours initiatique.

---

<sup>14</sup> Ces informations proviennent de M. Jean-Marcel Paquette et furent évoquées lors du séminaire, intitulé *Tristan et Yseut*, qu'il donna à l'automne 1996 à l'Université Laval.

<sup>15</sup> J. Chevalier et A. Gheerbrant, *op. cit.*, p.524.

<sup>16</sup> G. Durand, *op. cit.*, p. 228.

Et surtout, Yseut est la femme destinée à guérir ses blessures. Dans tous les cas, les blessures infligées par des êtres de nature surhumaine tels le Morholt, le Dragon, Estout l'orgueilleux ( autre avatar d'une figure puissante à caractère monstrueux ) risquent de provoquer la mort de Tristan. Toutefois, de blessures potentiellement mortelles, elles perdent de leur gravité au contact d'Yseut (excepté la dernière évidemment, car Tristan en mourra ). Ainsi, à des moments du récit où la vie de Tristan risque de basculer du côté de la mort, Yseut apparaît : la vie et la mort de Tristan dépendent d'Yseut. Moins dramatiques, les autres blessures ( *Lèpre, Folie, Borgne, Piège de la farine* ) exigent tout de même la présence d'Yseut pour bénéficier d'un apaisement, voire d'une complète disparition. Ce pouvoir qu'elle seule détient est étroitement lié au désir de retrouver l'état androgyne initial ; principe féminin que Tristan portait jadis en lui, Yseut est également restauratrice de l'intégrité perdue. En outre, plusieurs fois dans le poème de Thomas, Tristan évoque sa bien-aimée comme l'unique guérisseuse de son mal, sa seule chance de survie :

« Senz aïe m'estut murir.  
Car nuls hume ne me put garir.  
Fors sulement reine Ysolt,  
E le puet fere. sil volt.  
La mecine ad e le poeir.  
E se le seüst, le vuleir<sup>17</sup> ».

Cependant, Tristan ne peut réaliser sa véritable guérison et vivre l'assouvissement ultime de son désir, que dans un « ailleurs », au-delà de la mort, puisque :

[...] le désir ainsi polarisé sur une femme, ne peut trouver sa satisfaction profonde et il confronte le héros légendaire à une aporie, dont les « cloisons » se durcissent au fur et à mesure que le délire amoureux s'exacerbe ainsi en cercle fermé, de telle sorte que la seule issue libératrice est la mort<sup>18</sup> ».

<sup>17</sup> Thomas, v. 2559-2664, p. 192.

<sup>18</sup> J. Libis, op.cit., p. 232.

Toutefois, avant de faire l'analyse du dernier mytheme « La mort des amants », examinons celui du « Philtre ».

### 3.4.3 Philtre :

Si Yseut détient des pouvoirs exceptionnels de guérison, elle possède également le secret pour fabriquer des boissons magiques, envoûtantes. Usant de cette science transmise par sa mère, elle s'avère être aussi souveraine dans le rôle de guérisseuse que dans celui d'empoisonneuse :

En outre, par sa science des venins et des poisons, elle s'identifie à sa mère, la magicienne d'Irlande qui prépara le philtre (Eilhart, 277). Derrière le personnage de la reine de Cornouailles, on entrevoit donc celui de la fée dont la magie blanche s'inverse en magie noire, dès lors qu'elle use de ses pouvoirs occultes pour fabriquer des charmes destinés à séduire l'homme qu'elle désire. Par un effet de retournement, la guérisseuse devient alors l'empoisonneuse et la femme, un être maléfique, nommé *Yseut la givre* (« la vipère ») ( Bérout, 35 )<sup>19</sup>.

Lorsque l'on remonte de l'état actuel à celui le plus anciennement accessible, le terme *venin* ne rejoint-il pas celui de *Vénus*, considérée comme la personnification par excellence de l'amour ? Effectivement, Jacqueline Picoche, dans son *Dictionnaire étymologique du français*, fait un rapprochement intéressant et significatif entre ces deux mots. Ainsi, nous pouvons lire s.v. *venin* : « famille d'une racine ind.-eur. \*wen- « désirer ». En latin (1) *venus, veneris* « désir sexuel », personnifié en *Venus* « déesse de l'amour » ; [...] (2) *venenum*, de \**venes-nom* « philtre d'amour », d'où « poison », [...] ». La recherche étymologique effectuée par l'auteure, en plus de démontrer d'une manière évidente et rigoureuse les liens qui existent entre *venin* et *Venus*, nous introduit à considérer, d'ores et déjà, le mytheme du philtre.

<sup>19</sup> M. Demaules, *op. cit.*, p. 1699.

Boisson envoûtante, le breuvage, à l'origine, devait conduire à la naissance d'un amour à l'intérieur des liens sacrés du mariage. Toutefois, Yseut boit la potion non pas avec Marc, son futur époux, mais avec Tristan. Le philtre devient alors le symbole de la passion adultère et asociale avec tout ce qu'un tel amour contient de tourments et de désir.

Tout comme la première blessure, qui fait partie intégrante du mytheme du « Morholt », est causée par une arme envenimée, on considère, à cause des souffrances qu'il engendre, le philtre d'amour comme un empoisonnement ( voir chapitre 1, p. 29 pour de plus amples explications ). Ce motif du poison fait partie intégrante du personnage de Tristan qui, tout au long du récit, doit avoir recours à Yseut pour le guérir de son mal, de ses blessures. Cependant, contrairement aux autres blessures qui atteignent seul Tristan, Yseut, puisqu'elle boit la potion, est également victime de l'empoisonnement. Le philtre implique donc nos deux protagonistes. Au même titre que les blessures sont liées à une rencontre des amants le breuvage les unit dans un même destin.

On associe souvent, à tort, le pourquoi de la passion entre Yseut et Tristan à l'absorption de la boisson magique. En réalité, le philtre n'en est pas la raison puisque, dans le texte de Bérout, la durée de son pouvoir est fixée à trois ans, et que l'amour de Tristan et Yseut y dépasse cette limite. Par ailleurs chez Thomas, quoique la durée du charme soit illimitée, les amants se promettent fidélité et vivent les mêmes tribulations qui accompagnent toute passion amoureuse. Certes, ce breuvage, par son caractère magique et irrationnel est « la métaphore du désir » qui accompagne l'amour-passion :

Le philtre rend compte de la durée limitée du désir. prend en charge, en quelque sorte, son caractère imprévisible et fugace, grâce à l'idée d'un terme fixé de l'extérieur, étranger à la volonté des protagonistes. Il a les caractères du désir, tout à la fois contraignant et imprévisible ; parce qu'il est indépendant de la volonté, on n'en maîtrise ni le surgissement, ni le cours, ni l'extinction. Il fait du désir un destin<sup>20</sup>.

<sup>20</sup> C. Marchello-Nizia, *Tristan et Yseut. Les premières versions européennes*, éd. publiée sous la direction de Christiane Marchello-Nizia, p. XXXV.

Ce désir réciproque, né avant l'absorption du breuvage, les amants le partageront durant toute leur vie, dans la mort et même au-delà. En fait, le philtre favorise l'épanouissement de leur passion qui, d'après la version de Thomas du moins, a pris naissance dès leur première rencontre (De nostre amur fine et verai,/ Quant ele jadis guarri ma plai ; [...])<sup>21</sup>.

De façon plus juste, on peut affirmer que si les blessures occasionnent des rencontres, le philtre a pour fonction de provoquer les aveux mutuels de Tristan et Yseut et de les soumettre au désir de s'unir; dès lors qu'ils ont goûté au contenu de la coupe, ils prennent conscience de l'angoisse de vivre ainsi séparés. On pense ici en particulier au « Fragment de Carlisle » du poème de Thomas, dont les quelques vers subsistants traduisent la souffrance ressentie par Yseut et Tristan après leur mutuelle déclaration.

En résumé, l'angoisse des amants découle d'une prise de conscience, grâce au philtre, de la séparation ontologique. Par ailleurs, l'union sexuelle, apothéose du désir, tente d'apaiser cette angoisse et se veut une ébauche, un pâle reflet de la figure humaine parfaite : l'Androgyne.

Le philtre est un breuvage qui les envoûte et les conduit vers une même destinée, au même titre que les blessures provoquent leur rencontre et conduisent Tristan vers la partie manquante de son être.

Cette aspiration ne pourra se réaliser que dans la mort puisque la sexualité humaine a des limites physiques et ne peut pas combler ce désir de réunification, ce retour vers l'être androgyne. Car l'amour, le philtre et la mort sont reliés et c'est Tristan qui le dit : « Del beivre qu'ensemble beuimes / En la mer, quant surpris en fumes. / El beivre fud la nostre mort, / Nus n'en avrum ja mais confort<sup>22</sup> ». En nul endroit de nos poèmes le lien avec le philtre, cette blessure que Tristan qualifie

<sup>21</sup> Thomas, v. 2645-2650, p. 194.

<sup>22</sup> Thomas, v. 2647-2650, p. 194.

d'inguérissable, et la mort n'est aussi explicite. Alliance significative qui dévoile, en quelques vers, le sens de la légende entière. Blessures, passion et mort, ne résument-elles pas la vie des amants ?

La vie terrestre qui se vit forcément dans un corps physique, sexué empêche donc toute possibilité d'épanouissement de ce désir ultime de se fondre entièrement dans l'autre et de devenir un. L'accomplissement ne peut que se réaliser dans la mort où les sexes sont alors confondus. Ainsi, l'homme retourne à ses origines où l'homme et la femme n'étaient qu'un. De même que la passion isole les amoureux du reste du monde et fixe leurs pensées uniquement sur l'autre, le philtre plonge les amants au cœur de cette quête de l'Unité perdue. Tristan et Yseut ferment ainsi leurs yeux sur le rationnel, sur tout ce qui s'oppose à leur unification et ne vivent que l'un pour l'autre. Et, comme le déclare Jean Libis : « [...] il semble que l'amour physique - à condition bien entendu qu'il soit sous-tendu par le jeu « divin » de la passion - soit comme l'occasion de vivre à l'avance le temps de l'Androgyne futur<sup>23</sup> ».

Au philtre viennent se greffer l'archétype de la mer ainsi que les symboles de la coupe et du navire.

### 3.4.3.1 La Mer

De la Cornouailles à l'Irlande ou, inversement, de la terre d'origine d'Yseut la Blonde au royaume de Marc, Tristan voyage constamment sur la mer. Il s'aventurera sans cesse sur ses flots soit dans le but d'aller conquérir la princesse d'Irlande pour le roi Marc, soit pour chercher la guérison auprès d'Yseut. De même lorsqu'il épouse Yseut aux Blanches Mains et s'établit en Petite-Bretagne, il la traversera maintes fois afin de trouver le réconfort dans les bras de sa maîtresse. De surcroît, la mer se fait complice de son existence dès son plus jeune âge, car selon certaines versions, Tristan naît sur ses eaux.

---

<sup>23</sup> J. Libis, op. cit., p. 151.

Quant à Yseut, elle prendra la mer à son tour pour se rendre auprès de Tristan qui se meurt d'une blessure empoisonnée. Cet audacieux projet est une véritable transgression aux règles d'éthique qui gouvernent le code courtois, principes dont le type de littérature en question ne s'écarte habituellement pas. De fait, dans les romans courtois, la femme ne prend jamais l'initiative de partir sur la mer afin d'aller rejoindre son amant. Yseut annule ainsi les conventions qui différencient et opposent les sexes. Ce comportement s'inscrit dans un désir d'égalité absolue et reflète également la symbolique qui entoure l'archétype de la mer qui « [...] est par excellence un lieu de dissolution et de résolution des contradictions<sup>24</sup> » ; un lieu où toutes les tensions et les différences sont annulées. Significatif donc que les amants boivent le philtre (qui symbolise la quête de l'Unité perdue) et s'unissent une première fois dans cet espace où les contradictions se résolvent et s'annulent. La mer « [...] est l'archétype de la descente et du retour aux sources originelles du bonheur<sup>25</sup> » et fait écho à celui de l'androgynie dont le retour résout les tensions, annule les oppositions et est par le fait même synonyme d'harmonie.

Évidemment, cette immense étendue d'eau exige, pour qu'on puisse s'y aventurer et la parcourir, une embarcation tel un bateau, un navire ou une simple barque.

### 3.4.3.2 *Le Navire*

Symbole de sécurité, de lieu clos, il se fait rassurant en regard de la mer, lieu parfois incertain et mouvementé sur lequel il se berce. Il incite à l'introspection et à l'intimité : Tristan et Yseut boivent le philtre à son bord et s'unissent une première fois sous sa protection. Le navire semble prendre une valeur symbolique plus dans la notion de contenant que dans sa qualité de mobilité. Toutefois, on ne peut nier et taire cette dernière propriété de l'embarcation.

---

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 261.

<sup>25</sup> G. Durand, *Structures anthropologiques de l'imaginaire*, p. 256.

En effet, l'importance du navire se manifeste également par le fait qu'il est le moyen par excellence dont use Tristan pour rejoindre Yseut. Il voyage constamment à son bord, au péril de sa vie et ce pour retrouver sa bien-aimée. Les nombreuses navigations de Tristan témoignent de son état d'âme, et ce depuis la première traversée qu'il effectue pour guérir la blessure reçue du Morholt :

[...] nostalgie de l'Unité perdue : sentiment d'être en état d'errance. Ce thème qui hante les spéculations des philosophes pré-socratiques se prolongera chez les néo-platoniciens, les mystiques médiévaux et resurgira avec force chez les romantiques allemands<sup>26</sup>.

En somme, l'existence de Tristan se résume à une quête de son intégrité dont Yseut, plus qu'une médiatrice, personnifie la moitié perdue.

#### 3.4.3.3 *La Coupe*

« [...] *le vase est le diminutif artificiel du vaisseau*<sup>27</sup> ». En effet, le navire de Tristan, lorsqu'on se réfère à l'iconographie de la scène du philtre en particulier, est souvent représenté tel un croissant de lune, qu'on appelle les « cornes » de la lune. Cette figuration n'est pas sans rappeler la forme de la coupe.

La symbolique de la coupe s'avère tout aussi significative que celle du philtre. Contenant rempli de vin, de sang ou d'un breuvage d'immortalité, l'absorption de son contenu est à la fois initiation, communion et révélation. C'est d'ailleurs cette même coupe que l'on retrouve dans le mythe du *Graal* qui serait la deuxième et dernière partie du mythe de *Tristan et Yseut*. Ainsi, dans le mythe de *Tristan et Yseut*, Tristan, qui voit dans Yseut sa partie féminine manquante, tend, tout au long du récit, à s'unir à elle afin de rétablir son unité première. Or, dans la légende du *Graal*, le rôle initiatique de la femme disparaît puisque l'individu trouve son unité dans la même coupe considérée comme le vase de la connaissance. Bref, les deux mythes expriment le désir de réconciliation du principe masculin avec le principe

<sup>26</sup> J. Libris, *op.cit.*, p. 221.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 290.

féminin. Toutefois, la légende du *Graal* complète et surpasse le mythe de *Tristan et Yseut* puisque le désir de réunification de l'être, le rêve d'harmonie tendent à se réaliser par une recherche intérieure et non extérieure à l'individu. Il faut souligner que le mythe de *Tristan et Yseut* est la réalisation culturelle du mythe de l'androgynisme ; il est une démonstration plutôt concrète des conséquences de la chute de l'homme jadis homme-femme et de son désir de retrouver l'état androgynique initial. Les deux mythes reflètent ainsi deux significations possibles du couple anima-animus, soit :

1- Une syzygie entre deux individus dans une relation inter-personnelle [*Tristan et Yseut*]. 2- une syzygie d'anima et d'animus, intérieure à tout homme ou à toute femme, constituant une relation intrapersonnelle [le mythe du *Graal*]<sup>28</sup>.

C'est dire que, dans la deuxième conception évoquée dans la citation, l'anima s'applique également à la femme, de même qu'on suppose que l'animus est présent dans l'homme. Réunion d'oppositions, l'animus et l'anima fonctionnent, malgré leur caractère antagoniste, en complémentarité. Qui plus est, « Ces derniers tiennent lieu d'exemplifications dans l'expérience psychologique de l'image archétypale du couple divin réuni : la syzygie<sup>29</sup> ».

De même que la coupe, comme nous le notions en ouverture, représente le navire, son contenu, en l'occurrence le philtre, reproduit la mer en miniature. Qui plus est, comme l'explique Gilbert Durand, « La notion du contenant est donc solidaire de celle du contenu<sup>30</sup> ». Le philtre s'allie à la coupe pour représenter ce mythe de la communion alimentaire qui devrait conduire à la véritable connaissance qui demeure, on le sait, un mystère. Elle est le vase qui contient le breuvage initiatique. « Gulliverisation », pour reprendre un terme de Gilbert Durand, « interpénétration<sup>31</sup> » ou complémentarité comptent parmi des propriétés

<sup>28</sup> J. Hillman, *Anima et Animus*, p. 215.

<sup>29</sup> *Loc.cit.*, p.211.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 293.

<sup>31</sup> J. Chevalier et A. Gheerbrant, *op.cit.*, p. XVLL.

inhérentes aux archétypes et symboles. Or, la *mer*, le *philtre*, le *navire* et la *coupe*, ne prennent leur sens réel que lorsqu'on constate ces liens qui les unissent. C'est pourquoi, malgré le fait qu'ils soient traités séparément pour rendre plus clair l'exposé, il est difficile d'exclure leurs affinités lorsqu'on procède à l'interprétation de chacun.

Tout comme le *philtre*, la *mer* et la *coupe*, la mort est révélation et introduction.

#### 3.4.4 La Mort des amants

Réapparition et double du Morholt, Estout l'Orgueilleux, inflige une blessure dont la gravité, alliée à l'absence d'Yseut, provoquera le décès de Tristan.

Et, si la « Fin du roman » donne l'espoir, du moins en son début, d'une possible guérison de Tristan, il ne peut s'achever que dans la mort des amants puisque :

Tristan, le héros archétypal, ne va pas vers la mort selon une attitude réactionnelle de dépit ou de circonstance : la mort est, selon Denis de Rougemont, l'objet suprême, mais non-dit de la passion : ou plus exactement elle est l'obstacle suprême, par quoi elle se consume et, peut-être se satisfait. C'est que, en effet, le héros poursuit moins l'amour d'Yseut que la quête de l'impossible androgyne. Il y a en lui une passion d'aimer l'Amour qui se nourrit des obstacles et des interdits (d'où les nombreux avatars, assez rocambolesques, qui parsèment le conte et en font rebondir l'action). [...] Hypostasier le désir amoureux dans une figure définitive est une illusion que Tristan et Yseult caressent sans l'assumer : ils créent des obstacles [...] afin de différer l'échéance qui dissipera l'illusion. Et l'obstacle suprême, nous le disions, c'est la Mort<sup>32</sup>.

Cette citation résume assez bien la nature de l'amour qui anime Tristan. Aussi ce désir de retour vers l'androgyne primordiale ne peut-il que se réaliser dans la mort qui, tout au long du récit, témoigne de sa présence de façon récurrente. En effet, Tristan frôle constamment la mort ; les épisodes qui composent le récit sont en quelque sorte une succession de « situations-limite<sup>33</sup> ».

<sup>32</sup> J. Libis, *op. cit.*, p. 259.

<sup>33</sup> M. Savoie, *Le champ sémantique de la blessure dans Tristan et le cycle du Graal*, p. 47-48.

Si la mort de Tristan s'explique par sa blessure ainsi que par son désespoir, celle d'Yseut demeure un mystère puisqu'elle meurt non pas des conséquences d'une plaie, mais d'amour pour son ami. En outre, elle rend l'âme rapidement et de façon solennelle :

« Amis Tristan, quant mort vus vei,  
 Par raisun vivre puis ne dei.  
 Mort estes pur la mei amur,  
 E jo muer, amis, de tendrur,  
 Quant a tens ne poi venir. »  
 Dejuste lui va donc gesir,  
 Embrace le e si s'estent.  
 Sun esprit a itant rent<sup>34</sup>.

Or, ce mystère s'inscrit dans la logique du mythe de *Tristan et Yseut*, puisque c'est bien Yseut qui est la vie et la mort de Tristan. Jamais blessée, elle est la mère, à la fois puissante et réconfortante, qui guide l'homme vers sa possible transfiguration : Yseut est « l'avenir de Tristan ». Ainsi, mourir d'une mort commune, étroitement enlacés, n'est-ce pas déjà la représentation d'une figure androgyne ? Seul l'anéantissement des amants dans la mort peut conduire vers l'union dans le grand Tout. « La mort est ce qui consacre l'échec du mythe ; mais elle est aussi ce par quoi le mythe se « réalise, emportant les acteurs du drame au-delà du temps<sup>35</sup> ».

L'analyse de chacun des myèmes ainsi que des archétypes et symboles qui s'y rattachent effectuée, nous pouvons dès lors en proposer la classification, basée (comme nous l'avons déjà exprimée au point 3.1. **Approche méthodologique**) sur trois réflexes qui ouvrent sur la création de trois types de récits, divisés selon deux régimes antagonistes (diurne et nocturne). Gilbert Durand dans son ouvrage, *Structures anthropologiques de l'imaginaire*, propose un tableau, *Classification isotopique des images* (p. 506-507) dans lequel nous retrouvons exactement, ou à quelques différences près, les myèmes, les archétypes et les symboles étudiés

<sup>34</sup> Thomas, v. 3237-3244, p. 210.

<sup>35</sup> J. Libis, op. cit., p. 256-257.

auparavant. À partir de ce tableau, nous constaterons en quoi le classement des images étudiées est révélateur de la structure du mythe de *Tristan et Yseut*.

### 3.4.5 Classement des mythèmes

D'après la classification isotopique des images symboliques proposée par Gilbert Durand, les mythèmes précédemment analysés se répartissent ainsi :

**Régime diurne : récits à structures schizomorphes ou héroïques (dominante posturale) :** le « Morholt », et d'ailleurs tous les combats de Tristan, s'inscrivent dans ce type de récit.

**Régime nocturne : récits à structures mystiques ou antiphrastiques (dominante digestive) :** on retrouve les mythèmes « Yseut guérisseuse », « le Philtre » ainsi que l'archétype de la *mer* et les symboles de la *coupe* et du *navire*.

**Régime nocturne : récits à structures synthétiques ou dramatiques (dominante copulative) :** le mythème « La Mort des amants » ainsi que le grand archétype de l'Androgyne.

Véritable initiation, le récit de *Tristan et Yseut*, qui débute avec des images symboliques (le mythème « Morholt » en particulier) propres au régime diurne, s'achemine vers le régime nocturne couronné par le mythème de « La Mort des amants ». Toutefois, avant d'étayer cette hypothèse, de nouveaux détails et explications sur la division des deux régimes sont souhaitables :

Le « Régime Diurne » concernant la dominante posturale, la technologie des armes, la sociologie du souverain mage et guerrier, les rituels de l'élévation et de la purification ; le « Régime Nocturne » se subdivisant en dominantes digestive et cyclique, la première subsumant les techniques du contenant et de l'habitat, les valeurs alimentaires et digestives, la sociologie matriarcale et nourricière, la seconde groupant les techniques du cycle, du calendrier agricole comme de l'industrie textile, les symboles naturels ou artificiels du retour, les mythes et les drames astro-biologiques<sup>36</sup>.

Ces renseignements offrent une meilleure compréhension du classement des mythèmes et images effectué auparavant.

Personnage monstrueux ou animal fabuleux, les adversaires de Tristan possèdent une force qui dépasse celle de l'humain. De fait, l'épisode du combat contre le dragon, deuxième manifestation du motif de la blessure dont nous avons fait l'analyse au chapitre deux, s'apparente à celui du Morholt. Quêtes dangereuses, combats héroïques, ces batailles procèdent du régime diurne et soulignent l'aspect mythologique du conte.

Le régime diurne se distingue du régime nocturne par l'importance qu'on accorde aux combats. Tristan exprime parfaitement cette figure de héros combattant le monstre par l'épée, symbole de pouvoir. Guerrier insoumis au destin, il cultive la bataille et récolte de nombreux exploits.

Ainsi, les deux premières rencontres de Tristan et Yseut se réalisent à la suite d'épreuves qui mettent en péril la vie de notre héros. Empoisonné dans les deux cas, Tristan trouve le réconfort dans les bras de son unique espoir.

Tristan quitte alors le régime diurne puisque la première rencontre avec Yseut-guérisseuse est une introduction au monde du régime nocturne gouverné par la femme. « Le philtre », l'archétype de la *mer*, les symboles de la *coupe* et du *navire*, s'inscrivent également dans le régime nocturne à structures mystiques. L'apparition

---

<sup>36</sup> G. Durand, *Structures anthropologiques de l'imaginaire*, p. 59.

de ces images exprime un renversement de la nature du récit : le régime nocturne succède au régime diurne dans le mythe de *Tristan et Yseut*.

Enfin, on retrouve dans le régime nocturne à structures synthétiques (ou dramatiques) le mytheme de « La mort des amants », ainsi que l'archétype de l'*Androgyne*. Tous les récits mythiques s'inscrivent d'ailleurs dans cette seconde catégorie du régime nocturne<sup>37</sup>. Si la mort est omniprésente dans le récit, c'est que l'*Androgyne* sous-tend l'entier de la légende ; dramatique, elle est étroitement liée à l'*Androgyne* triomphant dont le retour ne peut que s'effectuer par elle.

On remarque d'emblée une prépondérance des images qui appartiennent au régime de la nuit. En effet, la face nocturne du récit est instaurée dès la première rencontre avec Yseut : n'est-ce pas la passion de Tristan et Yseut qui a donné naissance au mythe et qui proclame sa survivance encore aujourd'hui ?

Par ailleurs, nous souhaiterions proposer une division, peut-être inédite du mythe de *Tristan et Yseut*, qui s'inspire des catégories précédemment soulevées.

Certes, Tristan dont l'adolescence se résume principalement à vaincre le plus grand nombre d'adversaires, renonce, plus précisément après avoir bu le philtre, à la chevalerie. Il s'ensuit en effet un changement dans son attitude telle une résignation qui s'interprète comme une féminisation du héros, et qui s'inscrit dans un désir de conversion afin de centrer son existence, sur sa quête intérieure, son désir de retrouver sa partie féminine. Cependant, lorsqu'on affirme que la deuxième partie de la légende débute avec l'épisode du philtre, nous ne partageons pas tout à fait cette opinion. En réalité, dès le premier contact avec Yseut, le destin de Tristan se transforme et prend des allures de parcours initiatique. Ainsi, la seconde partie débiterait, plus précisément, lors de la guérison par Yseut de la blessure infligée par le Morholt. Consacrée par l'épisode du philtre, l'entrée du récit dans le régime nocturne débute dès lors que Tristan rencontre Yseut, donc avec le

---

<sup>37</sup> Ibid., p. 322-323.

mythème « Yseut-guérisseuse ». L'épisode du philtre serait pour ainsi dire la métaphore de la quête intérieure de Tristan. Ainsi, au lieu de diviser la légende de façon traditionnelle, c'est-à-dire avant et après le philtre, nous proposons plutôt une dichotomie du texte réglée selon l'opposition régime diurne /régime nocturne qui correspond en réalité à avant Yseut /après Yseut. Ceci a pour effet de souligner et de confirmer l'importance du rôle incontestable d'Yseut dans la légende.

### 3.5 Conclusion

Mythocritique et mythanalyse ouvrent la voie vers une lecture à la fois profonde et humaine des textes. Elles permettent ainsi de voir dans un récit un mythe ou des mythes à l'œuvre. En outre, on peut discerner dans un mythe, et nous l'avons expérimenté, un second mythe qui vient en quelque sorte éclairer le sens du premier.

Nous avons constaté, par l'analyse de certains archétypes et symboles qui parcourent le texte de *Tristan et Yseut*, que c'est bien le mythe de l'androgynisme qui s'y révèle. Une fois ces archétypes et symboles classés dans le régime diurne ou nocturne, nous observons que Tristan vit une véritable initiation instaurée par la première rencontre avec « Yseut-guérisseuse ».

## **CONCLUSION GÉNÉRALE**

Il est difficile de conclure sur un texte d'une telle puissance symbolique, sur un conte investi de sens aussi multiples. Tirer un trait paraît absurde lorsqu'on sait pertinemment que les conclusions auxquelles nous sommes arrivés susciteront de nouveaux questionnements. Mais, n'est-ce pas le propre du mythe de générer sans cesse des interrogations et d'entretenir le mystère ?

Nous avons tout de même tenté humblement, grâce à l'analyse du contexte sémantique et symbolique de la blessure de Tristan, d'offrir une interprétation possible du mythe.

Nous avons ainsi démontré, plus précisément lors de la présentation des textes choisis pour l'étude, que ce sont les séparations et les revoirs successifs des amants qui font progresser le roman et procurent une tension au récit.

De plus, par l'observation et l'analyse des contextes dans lesquels se réalisent les nombreux retours de Tristan vers son amie, nous avons constaté qu'effectivement, il se présente toujours blessé devant sa bien-aimée. Bref, la première et la dernière rencontre de Tristan et Yseut sont liées à une blessure, et cette structure se répercute, en quelque sorte, à travers tout le récit.

En effet, l'objectif de la troisième partie du chapitre premier était de fournir des informations sur leurs circonstances d'apparition dans le récit. Nous devions ainsi, à cause de l'état fragmentaire de certains poèmes, recourir aux versions complètes afin d'offrir des renseignements plus détaillés sur les blessures et les positionner dans le cours des événements de l'histoire. Aussi les textes qui rapportent la légende de *Tristan et Yseut* intégralement furent-ils indispensables pour dégager un certain ordre de présentation chronologique des épisodes dans lesquels le motif de la blessure se manifeste. En somme, le recours à d'autres versions que celles à l'étude a jeté une lumière sur certains points qui, autrement, seraient demeurés obscurs dans nos poèmes français. Le voile soulevé sur les aspects nébuleux,

nous avons été alors en mesure d'analyser les blessures à travers des poèmes français.

Les contextes sémantiques relevés et analysés, par le biais des extraits, lors du deuxième chapitre, diffèrent évidemment selon les blessures. Qui plus est, des dissemblances se remarquent d'un texte et même d'un extrait à l'autre pour la même blessure. Ainsi, selon le poème et les extraits, de nombreuses facettes nous sont dévoilées qui approfondissent le sens de chacune des blessures.

Toutefois, nous avons observé un point commun : les blessures de Tristan en plus de structurer tout le récit, participent directement à l'évolution et au dénouement de la relation amoureuse qu'il entretient avec Yseut : Tristan, blessé, se tourne sans cesse vers Yseut qui est destinée à le guérir. Bref, l'étude détaillée de nos textes permet d'affirmer que les blessures de Tristan engendrent toujours une rencontre des amants et que, inversement, toutes les rencontres sont liées à une blessure.

Par conséquent, les blessures de Tristan se lient constamment à l'amour et requièrent la présence d'Yseut pour leur guérison. Les thèmes de l'*amour* et de la *guérison* ne sont-ils pas ceux qui se présentent le plus dans le contexte sémantique de la blessure ?

De plus, leur nature, leur position dans le récit démontrent que la fonction qu'elles occupent en est une de réunification. Qui plus est, malgré que certaines blessures (*Morholt, Dragon, Philtre*) ne se présentent que sous forme de rappel, l'évocation de ces souvenirs déterminants dans l'aventure amoureuse du couple converge vers un même but : créer les conditions favorables à une rencontre entre les amants. Protéger l'amour des amants ou en souligner l'innocence, voilà le rôle premier de ces rappels.

Or, nous avons également découvert, dans la deuxième partie du mémoire, que les rencontres de Tristan et Yseut et même leur union suprême dans la mort sont

toujours liées à une blessure. En fait, la plaie infligée par l'arme du Morholt ne cesse de s'ouvrir, sous différentes formes (on pense aux neuf blessures répertoriées au chapitre deux).

Par ailleurs, nous avons constaté que certaines blessures font directement écho au mythe plus ancien de l'androgynie. En effet, par l'analyse du contexte sémantique des blessures de Tristan, nous avons démontré le lien étroit qui existe entre amour et blessure, ce qui nous a amené à considérer que l'histoire d'amour racontée serait peut-être celle en réalité du désir de réconciliation de l'homme avec l'aspect féminin qu'il porte en lui. Ainsi, par la mise en parallèle des mythes constitutifs du mythe de *Tristan et Yseut*, plus précisément ceux qui font référence aux blessures de Tristan, avec le mythe de l'androgynie et par l'analyse de certains archétypes et symboles, nous arrivons à la conclusion qu'effectivement l'histoire des amants de Cornouailles est bien une extension du mythe de l'androgynie. Qui plus est, ce récit du XIIe siècle, en serait une réalisation culturelle. Par son caractère englobant et universel, le mythe de l'androgynie surpasse ainsi, dans le cas étudié, celui de l'amour-passion.

Le mythe de l'androgynie est une conception possible de la division de l'humanité en deux genres. Nous ne pourrions évidemment jamais prouver l'existence de cette bisexualité originelle. Or, le mythe appartient au domaine du sacré et de l'intuition ; il rejoint, par les images symboliques qui le traversent et lui donnent tout son sens, des points sensibles de l'âme humaine. Le mythe ressortit certes du domaine de l'imaginaire. Toutefois, il est bien réel puisqu'il définit sans cesse nos conceptions des réalités humaines primordiales telles que l'amour, la guerre et la mort. Objet de contemplation et de connaissance, il s'offre à nous afin que nous en saisissions ses lieux et voyions, qu'en réalité, son action est constamment à l'œuvre au cœur de l'humanité, telle la légende de *Tristan et Yseut*.

## BIBLIOGRAPHIE<sup>1</sup>

### CORPUS ÉTUDIÉ

\* *Tristan et Yseut. Les premières versions européennes*, éd. publiée sous la direction de Christiane Marchello-Nizia, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1995.

### OUVRAGES SUR TRISTAN

\* BAUMGARTNER, Emmanuèle, *Tristan et Iseut. De la légende aux récits en vers*, P.U.F., « Études littéraires », 1987.

BARTEAU, Françoise, *Les romans de Tristan et Iseut. Introduction à une lecture plurielle*, Paris, Librairie Larousse, 1972.

BERTHELOT, Anne, *Tristan et Yseut Béroul / Thomas*, Paris, Nathan (Balises), 1991.

BUSCHINGER, Danielle, *Tristan et Yseut, mythe européen et mondial*, Actes du colloque des 10, 11 et 12 janvier 1986, Kümmerle Verlag, Göppingen 1987.

HUCHET, Jean-Charles, *Tristan et le sang de l'écriture*, Paris, éd. PUF (Le texte rêve), 1990.

\* SAVOIE, Marc, *Le champ sémantique de la blessure dans Tristan et le cycle du Graal*, Montréal, Université Mc Gill, 1990.

---

<sup>1</sup> Les œuvres marquées d'un \* sont citées dans le texte.

## OUVRAGES SUR LE MYTHE

ÉLIADE, Mircea, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard (Folio/essais), 1966 [1966].

-----, *Mythes, rêves et mystères*, Paris, Gallimard (Folio/essais), 1996 [1957].

JUNG, Carl Gustav, KÉRÉNYL, Ch., *Introduction à l'essence de la mythologie*, Paris, PBP, 1980.

\* LIBIS, Jean, *Le mythe de l'androgynie*, Paris, éd. Berg International ( L'île verte), 1980.

\* LÉVI-STRAUSS, Claude, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958.

## OUVRAGES DE LINGUISTIQUE

RASTIER, François, *Sémantique interprétative*, Paris, PUF, 1987.

\* RASTIER, François, *Sens et textualité*, Paris, Hachette Supérieur (Langue Linguistique Communication, 1989.

----- « La sémantique des thèmes ou le voyage sentimental » in *L'analyse thématique des données textuelles. L'exemple des sentiments*, éd. dirigée par François Rastier, Paris, Didier Érudition (Coll. « Études de sémantique lexicale »), 1995.

## OUVRAGES SUR LA MYTHOCRITIQUE ET SUR LA MYTHANALYSE

\* DURAND, Gilbert, *Figures mythiques et visages de l'œuvre. De la mythocritique à la mythanalyse*, Paris, éd. Berg International (L'île verte), 1979.

-----, *L'imagination symbolique*, Paris, éd. PUF (Quadrige/PUF), 1993 [1964].

\* -----, *Structures anthropologiques de l'imaginaire. Introduction à l'archétypologie générale*, Paris, éd. Bordas (Dunod), 1984 [1969].

## OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

\* CHEVALIER, Jean, GHEERBRANT, Alain, *Dictionnaire des symboles. Mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, Paris, éd. Robert Laffont, 1982.

*Dictionnaire historique de la langue française*, sous la direction de Alain Rey, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1992, 2. Vol.

\* GODEFROY, Frédéric, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle*, Genève, Slatkine, 1882, 10 vol. [Réimpr. de l'éd. de 1880-1902].

\* GREIMAS, A.-J., *Dictionnaire de l'ancien français jusqu'au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Larousse, (1969) 1992.

\* PICOCHÉ, Jacqueline, *Dictionnaire étymologique du français*, Paris, Le Robert (Coll. " les usuels " ), 1992.

## AUTRES

\* JUNG, Emma, HILLMAN, James, *Animus et anima*, Paris, Seghers (L'Esprit jungien), 1981.

\* PLATON, *Le Banquet ou de l'amour*, Paris, éd. Gallimard ( Folio essais), préf. de François Châtelet, 1995 [1950].

ROUGEMONT, Denis de, *L'amour et l'occident*, Paris, (10 / 18), 1972 [1939].